

MICHAEL HALIMI

Paris, encore !

roman

MICHAEL HALIMI

Paris, encore !

roman

© MICHAEL HALIMI, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5445-4

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Je n'aurais pas dû prendre ce taxi, c'était une erreur monumentale ! Pourtant, c'était plus fort que moi, à chaque fois que je rentrais de voyage, je ne pouvais m'empêcher de me poster à la station située devant la gare de Lyon. Je n'avais rien contre le métro. Au contraire, je faisais partie des rares Parisiens persuadés qu'ils « possèdent » les meilleurs transports en commun au monde et que, quelles que soient les circonstances, le moyen le plus rapide pour se rendre d'un point à un autre de la capitale n'est jamais la voiture. Mais, pour profiter de la beauté de Paris, le métro n'est pas le plus indiqué. Alors qu'en taxi la balade devient extraordinaire ! Je patientais donc en rêvassant. Comme à chacune de mes rares escapades, j'appréciais de rentrer chez moi, et je savais que je serais rapidement pris en charge par un chauffeur. Devant moi, une femme d'une cinquantaine d'années, affublée d'un manteau de fourrure et d'un mari, tous deux distinctement provinciaux, poussait des soupirs en tirant sa valise. À la voir ahaner ainsi, on aurait pu croire qu'elle voyageait pour la première fois. Son mari, au visage et aux vêtements du même gris blafard, ne portait aucune attention aux efforts qu'elle déployait pour faire glisser ses chairs épaisses entre les rambardes métalliques délimitant le labyrinthe dans lequel nous attendions notre tour.

Une jeune femme à la tempétueuse chevelure rousse monta à bord d'un taxi. Puis vint le tour du drôle de binôme qui me précédait. La femme s'approchait du véhicule qui s'était arrêté devant elle lorsqu'un couple muni d'une poussette la bouscula et lui ravit la place qui lui était destinée. Elle demeura interloquée quelques secondes, puis protesta, indignée. Le père de famille, qui avait déjà plié la poussette et s'apprêtait à ranger ses sacs dans le coffre, rétorqua sans ménagement que les parents avec enfant n'avaient pas à faire la queue et qu'elle devait avoir appris cela, même du fin fond de sa province. Croyant l'avoir anéantie par sa vacherie, le jeune papa rejoignit sa femme et sa progéniture dans l'habitacle. C'était compter sans l'endurance et la hargne de la corpulente quinquagénaire qui ne se laissa pas faire et s'accrocha à la portière du taxi en hurlant à ses occupants d'en sortir. En l'écoutant, on comprenait que l'attaque sur son origine provinciale l'avait particulièrement vexée. Un petit attroupement

commençait à se former et quelques véhicules en attente accompagnaient l'altercation de mélodieux coups de klaxon. Pendant ce temps, le mari demeurait étrangement immobile, à quelques mètres de la scène qui opposait sa femme au jeune couple. Je m'attendais à ce qu'il intervienne afin d'arrêter ces effusions inutiles. Mais son comportement surprenait au contraire par sa froide impassibilité. L'air à peine vivant, il regardait la scène avec un tel détachement que je m'interrogeai finalement sur les liens réels qui unissaient ces deux êtres. Après tout, à aucun moment je ne les avais vus se parler. Le fait qu'ils soient mariés, qu'ils aient même la moindre relation affective, amicale ou professionnelle m'apparut dès lors comme l'unique produit de mon imagination.

Devant le taxi, l'altercation virait à l'hystérie collective. Le chauffeur, descendu du véhicule, tentait sans succès de raisonner la furieuse provinciale dont il souhaitait en particulier qu'elle n'arrache pas la portière de son instrument de travail. La jeune mère lui hurlait depuis l'intérieur de remonter et de démarrer ; le père vomissait un flot d'insanités qui aurait choqué le plus chevronné des dockers. Sans vraiment réfléchir, je m'avançai vers la troupe vocifératrice et tentai de raisonner la femme à l'origine de ce scandale. Je lui expliquais qu'elle avait intérêt à abandonner cette bataille et à tout simplement prendre le taxi suivant. Elle me répondit qu'il s'agissait d'une question d'honneur et qu'à ce stade seule l'arrivée de la police lui ferait lâcher prise. Plusieurs spectateurs s'approchèrent alors pour lui expliquer qu'elle leur avait fait perdre suffisamment de temps et que la police n'accélérerait sûrement pas la résolution de l'affaire. Rouge d'essoufflement, elle eut un regard circulaire et prit conscience que des dizaines de visages l'observaient. Venue se distraire à Paris, elle était devenue l'attraction principale de la gare de Lyon.

La tension baissa d'un cran. La femme restait accrochée à la portière, mais je pouvais sentir qu'elle désarmait peu à peu. Profitant de cet avantage, je tentai une diversion et lui demandai sa destination. D'une voix plus calme, elle répondit qu'elle allait à Montmartre. Je lui proposai alors de partager un taxi. En effet, me rendant dans le XVII^e arrondissement j'étais prêt à faire un petit détour pour débloquer la situation. Mes paroles produisirent l'effet escompté. Je vis sa main molle se détacher de la Mercedes que le chauffeur s'empressa de regagner et de faire démarrer.

La femme se tourna vers moi et me dévisagea.

— Pourquoi faites-vous cela ? me demanda-t-elle, encore sur la défensive.

— J'aimerais rentrer rapidement chez moi, fut la seule réponse qui me vint à l'esprit.

Elle hocha rapidement la tête en signe d'assentiment, et j'eus pourtant l'impression qu'elle faisait ce mouvement au ralenti. Comme dans la file d'attente, le lent balancement de son corps rondouillard me surprit ; on l'aurait cru monté sur suspension hydraulique. À côté de nous, un taxi prit la place du précédent. Le chauffeur descendit nous ouvrir le coffre dans lequel je glissai immédiatement mon sac de voyage. Puis je revins vers mon inattendue coéquipière et me penchai pour saisir sa valise.

C'est à ce moment que j'entendis :

— Vous permettez ?

L'homme au teint blême que j'avais remarqué plus tôt s'empara alors de la valise et la déposa dans le coffre. Puis il revint vers moi et m'invita d'un geste à monter dans le taxi. Celle dont j'étais désormais certain qu'il s'agissait de sa femme en raison de l'air méprisant qu'elle affichait à son égard lui lança alors, sur un ton glacial :

— Toujours aussi lâche !

L'homme répondit d'un flegmatique :

— Toujours...

Il s'effaça alors pour laisser sa femme monter à bord du véhicule.

Pendant que le mari fermait la portière et que la femme terminait de se répandre à l'intérieur du véhicule, je m'interrogeai sur la capacité du taxi à nous contenir tous les trois sur le siège arrière, et sur ma propre capacité à supporter le trajet coincé au milieu de ce couple saugrenu que je n'avais aucune envie de connaître. L'homme eut alors un geste étrange. Il ne fit pas le tour de la voiture pour s'installer à mes côtés mais, penchant légèrement en avant sa grande carcasse dégingandée, tambourina des doigts sur le toit du véhicule. Interloquée, sa femme chercha quelques instants le bouton qui actionnait la vitre avant de l'abaisser.

— Mais enfin Alexandre qu'est-ce que tu fais, tu es idiot ou quoi, pourquoi ne viens-tu pas t'installer ? lui lança-t-elle.

— Je te quitte, répondit-il posément, sans que son visage ne trahisse le tragique d'une telle déclaration.

— Arrête tes bêtises, ce n'est pas le moment de me faire subir l'une de tes lubies. Monte immédiatement dans la voiture, je te prie.

Se tournant vers moi, elle ajouta :

— Monsieur a déjà eu la gentillesse de s'interposer lorsque ces fous m'ont littéralement agressée, tu devrais comprendre qu'il serait de bon ton de ne pas abuser davantage de son temps.

Désormais inquiet de la tournure que prenaient les événements, je m'apprêtais à répondre que j'allais en rester là et chercher un autre taxi lorsque le dénommé Alexandre nous asséna le coup de grâce :

— Je suis certain que monsieur saura très bien s'occuper de toi, annonça-t-il en me gratifiant d'un sourire hautain.

Il tira alors de sa poche un billet de 20 euros qu'il glissa au chauffeur en lui demandant de démarrer. Le plus surprenant n'est pas que nous restâmes, la femme et moi-même, totalement tétanisés par cette déclaration, mais que le taxi démarra aussitôt pour s'engouffrer dans la circulation dense et pressée de fin de journée. Tourné vers la lunette arrière, je vis le mari s'éloigner et disparaître parmi les centaines de voyageurs qui se hâtaient devant la gare.

Nous restâmes silencieux quelques instants. Puis le chauffeur nous ramena à la réalité :

— Quelle direction ? demanda-t-il.

— Déposez-moi n'importe où, lança rageusement mon accompagnatrice. Le plus loin possible de cet imposteur !

— Ne devriez-vous pas retourner à la gare pour avoir une explication avec votre mari, madame ? essayai-je à tout hasard.

— Je ne veux plus jamais entendre parler de lui, répondit-elle fermement.

Ce qui ne réglait pas notre problème de destination.

— Vous parliez tout à l'heure de Montmartre, c'est bien ça ? demandai-je.

— C'est ça, dit-elle sans desserrer la mâchoire.

— C'est compris, mais faudra être plus précis en cours de route, dit le chauffeur, qui en profita pour rouspéter contre un couple de petits vieux qui ne traversaient pas la chaussée assez vite à son goût.

La femme regardait fixement l'appuie-tête situé devant elle sur lequel était scotché un papier jauni indiquant le tarif des courses. Je cherchai mes mots quelques instants.

— Vous vous chamaillez souvent comme ça ? dis-je avec un faux air décontracté.

— C'est la première fois, annonça-t-elle.

Cette réponse me coupa toute envie de poursuivre la conversation. J'en voulais à ce couple de me rendre spectateur – « otage » auraient dit les médias – de leur dispute. Je m'interrogeai cependant. Se pouvait-il qu'un homme décide soudainement de quitter sa femme et le lui annonce froidement en descendant du train ? Combien d'années avaient-ils passé ensemble avant que, sur un coup de tête, l'un des protagonistes de cette vie à deux déclare que l'histoire devait s'arrêter ainsi, en un claquement de doigts ?

Pour une fois peu sensible à la beauté de la ville, j'observai distraitement les immeubles haussmanniens qui se succédaient maintenant à vive allure. Le rétroviseur panoramique par lequel notre chauffeur nous tenait constamment à l'œil me renvoya mon image miniature. Le trajet en train avait suffi à faire disparaître les rares couleurs qui étaient apparues durant le week-end sur mon visage. Ma barbe de trois jours n'arrangeait rien à l'affaire. J'affichais les stigmates typiques du Parisien qui avait depuis peu dépassé la cinquantaine : la mine pâle et fatiguée, le contour des paupières noirci, le double menton caché difficilement par une écharpe vieille de dix ans destinée uniquement à m'éviter de prendre froid, et non à me parer d'une singularité vestimentaire que je n'avais jamais eue. Je considérai qu'il était heureux que le miroir ne me renvoie pas

l'image de mon corps tout entier dont l'examen attentif se serait révélé déprimant.

Le taxi avait dépassé la place de la République et remontait désormais par l'allée réservée aux transports en commun du boulevard de Magenta.

— Et maintenant, c'est quoi l'adresse ? demanda le chauffeur.

Je ne tournai pas la tête vers l'inconnue assise à côté de moi, feignant d'être à nouveau intéressé par le paysage. Celle-ci semblait ne porter aucune attention à la question de notre chauffeur.

— Scusez-moi, dit-il, mais va falloir vous décider, parce que moi je suis pas divin !

Son lapsus m'aurait fait sourire en d'autres circonstances, et je me serais empressé de le noter dans le petit calepin qui ne me quittait pas. Mais à cet instant, ce glissement de langage me sembla cruellement souligner le tragique de la situation dans laquelle se trouvait cette femme que je ne connaissais pas quelques minutes auparavant.

Je m'adressai à elle, essayant d'être le plus conciliant possible.

— Madame, je comprends que la situation est difficile, mais il faut bien que le chauffeur sache où vous déposer, vous comprenez ?

— Je ne sais pas, répondit-elle quasiment sans bouger.

Ma surprise n'échappa pas au chauffeur de taxi qui, pensant probablement que toute cette histoire avait été patiemment élaborée pour lui causer des problèmes, nous fit part de son exaspération :

— Bon, moi je suis pas compliqué, il suffit de me dire où je vais et de me payer à la fin de la course. Mais là, ça fait dix minutes qu'on tourne autour du pot et le compteur affiche presque les 20 euros que vous m'avez donné à la gare de Lyon, alors va falloir m'indiquer le chemin, sinon je vous dépose au prochain carrefour !

— On ne s'énervé pas, dis-je, madame est sous le choc. Elle ne va pas tarder à

nous dire où elle désire se rendre et moi j'ai de quoi payer. Vous n'avez qu'à vous diriger vers les Abbesses, ajoutai-je pour gagner du temps.

Les Abbesses, pensai-je, songeur. L'un des endroits les plus contradictoires de Paris. Nichées sur les pentes naissantes de la butte Montmartre, on y trouve des bistrots épatants, dont la déco aussi bien que l'ambiance sont un mélange de populo et de bobo. On peut ainsi y passer une soirée charmante et hors du temps à déguster un délicieux Chablis, causant de façon impromptue avec une vieille mal fagotée qui vous raconte les rationnements de la guerre ou le retour des pieds-noirs d'Algérie. On peut également y vivre le pire des moments, les coudes collés au zinc mal nettoyé, hésitant à terminer une pression tiède au goût prononcé de détergent, gêné par les rires sonores d'un groupe de trentenaires pourris gâtés issus de la pub, en se faisant photographier à répétition par des touristes pressés par leur tour-opérateur.

Les reniflements de mon accompagnatrice me tirèrent de cette brève rêverie. Elle pleurait en silence, de grosses larmes roulant sur ses joues rebondies. Je tirai un mouchoir en papier de ma poche et le lui tendis. Elle ne remarqua pas mon geste. Je choisis de l'utiliser pour nettoyer mes verres de lunettes afin de me donner une contenance.

— Je ne sais pas où aller, dit-elle d'une toute petite voix.

— Vous connaissez certainement l'adresse où vous vous rendez !

— Non, répondit-elle, c'est mon mari qui a organisé ce voyage. C'est lui qui s'est occupé de tout réserver.

— Vous ne vous souvenez même pas du nom de cet hôtel ? essayai-je.

— Non, je sais seulement que nous avons réservé dans le XVIII^e, renifla-t-elle.

Notre véhicule avait tourné juste avant le Moulin Rouge, et entamait l'ascension de la rue Lepic.

— Et moi, je fais quoi ? demanda le chauffeur, on est presque rendus aux

Abbesses.

— Continuez vers le haut de Montmartre, dis-je, parant au plus pressé.

Je m'adressai alors à mon accompagnatrice :

— Vous pourriez peut-être l'appeler, votre mari, je suis certain que cette histoire va très vite se régler

— Je veux bien, mais il faudrait m'arrêter à une cabine téléphonique, répondit-elle.

— Vous n'avez pas de téléphone portable ? dis-je sans cacher ma surprise.

— Non, je n'en ai pas besoin.

— Rassurez-moi, votre mari en a un, lui ?

— Oui, bien sûr, répondit-elle, avec un aplomb qui prouvait qu'il lui semblait naturel que son mari ait un téléphone portable mais pas elle ; un raisonnement dont la logique m'échappait.

— Vous n'avez qu'à prendre le mien, ça nous évitera de nous arrêter.

— Enfin une bonne idée, aboya le chauffeur.

Étonnants tout de même ces chauffeurs de taxi ! Les Parisiens en attendent si peu qu'ils apprécient doublement lorsque le hasard en place un appartenant à l'espèce humaine sur leur route. On peut ainsi noter la caste des gueulards racistes qui, contrairement à ce qu'on pourrait croire, n'est pas en régression malgré le fait que de plus en plus d'étrangers pratiquent ce métier ingrat. Une autre caste, la plus importante en nombre, et la plus dangereuse, est celle des fonceurs. Ceux-là, certains que la chaussée parisienne est leur entière propriété, utilisent toute la puissance de leur véhicule, se faufilant parmi les voitures, motos, vélos, bus et piétons, accélérant le plus possible pour freiner violemment quelques centaines de mètres plus loin. Effrayé par leur conduite, il m'arrivait parfois de descendre avant d'être parvenu à destination, préférant perdre quelques euros plutôt que la vie.

Notre chauffeur appartenait incontestablement à la caste des ronchonners. Ceux-là utilisent tous les prétextes pour se plaindre de leur triste condition de

travail. Une fois en leur compagnie, quoi que vous disiez, quelle que soit votre humeur, vous devrez subir leurs jérémiades jusqu'à la fin de la course. Il s'agit d'une sorte de package qui comprend le transport et les plaintes. Parmi ces chauffeurs, certains, à l'instar de celui qui était en train de nous conduire, s'exprimaient bruyamment, extériorisant leur mécontentement atavique ; d'autres préféraient ronchonner économe, à leur unique attention, et demeuraient, heureusement pour leurs passagers, impossibles à comprendre, ne produisant que des borborygmes rythmés par les à-coups du bitume.

Je cherchais mon téléphone enfoui au fond d'une de mes poches pendant que ma voisine fouillait dans son sac à main. Elle en sortit un calepin en skaï rose qu'elle ouvrit à la première page. Je lui tendis l'appareil.

— Vous ne voulez pas me faire le numéro, je ne suis pas très habituée avec ces machins modernes ? demanda-t-elle.

Machins modernes ! De tels propos avaient un caractère préhistorique. Cela faisait quinze ans que les mobiles avaient été commercialisés et 98 % de la population française en étaient dotés.

Je composai le numéro qu'elle m'énonça et lui confiai l'appareil. Après quelques instants d'attente, elle annonça :

— Ça dit que le numéro n'est pas attribué...

Agacé, je lui pris le téléphone et son calepin des mains.

Le numéro c'est bien celui-là ? la questionnai-je, pointant du doigt les chiffres inscrits à côté de la mention « Canard ».

— Oui, et alors ? répondit-elle sur la défensive.

Je ne jugeai pas nécessaire d'ajouter quelque chose et tentai à mon tour. « Le numéro que vous venez de composer n'est pas attribué... » Je raccrochai et essayai à nouveau pour tomber sur le même message enregistré.

— Vous êtes certaine que c'est le bon numéro ?

— Bien sûr, je ne suis pas stupide, je connais tout de même le numéro de mon mari !

— L'ancien numéro, rectifiai-je, me retenant d'ajouter « de votre ancien mari ».

Contrairement à ce que j'avais d'abord imaginé, le mari avait soigneusement préparé son coup. Il s'agissait d'un meurtre de vie de couple avec préméditation. Au moment de passer à l'acte, il avait trouvé plus facile d'utiliser ma présence pour se débarrasser en douceur du corps de la victime. Je me répétais la dernière phrase qu'il avait adressée à sa femme : « Je suis certain que monsieur saura très bien s'occuper de toi. » Qu'avait-il voulu dire ?

Je regardais ma voisine. Son visage exprimait le plus profond désarroi. Elle aussi avait compris que la rupture avait été prévue de longue date. À cet instant, elle devait se poser les questions d'usage : la quittait-il pour une autre ? Était-il tout simplement las d'elle ? Est-ce qu'il y avait un moyen de recoller les morceaux ? Le procédé de rupture avait été ignoble ; mais il ne manquait pas d'efficacité.

Notre chauffeur explosa d'une fureur incontrôlable lorsque, parvenue en haut de la butte Montmartre, la Peugeot stoppant sa course au milieu de l'habituel embouteillage créé par les cars de touristes, les badauds et les peintres de la place du Tertre, sa passagère annonça qu'elle allait se sentir mal. Perdant toute contenance, il se retourna vers nous et aboya :

— Ah non ça suffit, elle va pas en plus vomir sur mes fauteuils la mémère !

Impossible de lui objecter que la dénomination de fauteuils était un peu exagérée pour la banquette arrière d'une Peugeot, car il était déjà descendu du véhicule dont il ouvrait le coffre. Il en sortit alors les valises qu'il déposa sur le trottoir.

— Allez, ouste, on dégage, ajouta-t-il, y'en a qui aimeraient bosser tranquille ici !

Un couple de touristes étrangers, probablement des Espagnols, profita de l'aubaine pour demander si la place était libre dans un français approximatif.

— Oui c'est libre, ces messieurs dames dégagent justement la place, répondit nerveusement le chauffeur.

Nous sortîmes le plus dignement possible, un peu rassurés à l'idée qu'au milieu de cette foule personne n'avait dû remarquer la vexation dont nous étions l'objet.

— Avec les valises, ça fait 22 euros, vous me devez encore 2 euros, rajouta le chauffeur.

Je fouillai mes poches, y repérai de la monnaie, pièces jaunes et brunes, que je me mis à compter en prenant mon temps.

Au comble de l'exaspération, le chauffeur ne demanda pas son reste et démarra avec le couple d'Espagnols à bord.

La place du Tertre était bondée. À côté de nous, les peintres, assis les uns à côté des autres, réalisaient les caricatures de touristes rigolards. Des étudiants venus de toute l'Europe se bécotaient un peu partout. L'atmosphère oscillait entre Disneyland et un tableau de Renoir. J'attrapai mon sac de voyage, qui m'apparut un peu plus lourd qu'en descendant du train. Je savais qu'il n'y a pas de métro en haut de la butte Montmartre. Il allait me falloir chercher un autre taxi.

J'essayai de considérer cette aventure avec philosophie. Mon week-end m'avait considérablement détendu et changé les idées. Le matin même, je ramassais des champignons dans la forêt. La cueillette ayant été fructueuse, nous avions dégusté, lors d'un déjeuner animé une énorme omelette accompagnée d'un Gigondas qui pesait bien ses 14 degrés. En y réfléchissant, c'était plutôt la consommation abusive d'alcool qui me revenait, et je sentais une légère fatigue s'emparer de mon corps en manque de sommeil.

La mémère, comme l'avait qualifiée le chauffeur de taxi, s'était installée sur sa valise qui risquait de ne pas résister longtemps à la charge. Elle regardait dans le vide, emmitouflée dans son manteau, insensible à l'intense agitation du lieu, probablement déjà installée dans un lent, un inévitable glissement vers la dépression nerveuse. Le décalage entre son immobilisme et la joyeuse animation de la place du Tertre aurait pu aider un professeur de physique quantique dans sa démonstration de la théorie des univers parallèles.

Je me demandais qui était cette petite femme ringarde et vieillie avant l'âge. De quelle triste province était-elle originaire ? Je l'imaginais avoir prévu de longue date ce voyage à Paris qui devait lui apparaître comme exceptionnel. J'aurais pu l'abandonner là et ne plus m'occuper de cette affaire qui ne me concernait en rien. Mais dans mon caractère saillait cette particularité d'avoir toujours besoin de connaître la fin d'une histoire. C'était presque un défaut, qui me faisait parfois lire des bouquins sans aucun intérêt jusqu'à la dernière page.

Je fis quelques pas dans sa direction.

— Il est temps de faire connaissance, lui dis-je.

Lui tendant la main, j'ajoutai :

— Je m'appelle Antoine Clermont, et vous ?

Elle tourna lentement la tête vers moi. Son visage afficha difficilement un début de sourire, caché partiellement par plusieurs mèches de ses cheveux châtons décoiffés :

— Françoise Tomasi.

Je serrai sa main potelée.

— Françoise, ça vous dirait d'admirer la plus belle vue de Paris ? Après nous ferons le point sur votre situation.

Elle acquiesça. Je mis mon sac sur l'épaule et attrapai sa valise que je fis rouler derrière moi. Françoise me suivait à petits pas, sans rien dire. Nous parcourûmes quelques centaines de mètres, jusqu'à l'église du Sacré-Cœur dont le dôme surplombait insolemment Paris. Contournant le terre-plein qui délimitait l'entrée de l'église, nous nous arrêtâmes en haut des marches qui permettaient aux plus aventureux des touristes d'accéder au sommet de la Butte depuis Pigalle. La nuit avait recouvert la capitale tandis que le ciel conservait une lumineuse clarté.

De ce promontoire, il était facile de repérer les différents quartiers. Le jeu habituel, qui pouvait durer des heures, consistait alors à identifier différents bâtiments que proposait l'extraordinaire panorama. L'œil était d'abord attiré par les deux édifices les plus élevés, facilement identifiables : la tour Eiffel et la tour Montparnasse. Puis on repérait le Génie de la colonne de Juillet qui trônait sur la place de la Bastille, la tour Saint-Jacques récemment restaurée à proximité de l'Hôtel de Ville, le dôme du Panthéon, le Grand Palais derrière lequel s'écoulait la Seine.

J'admirai la ville qui m'avait accueilli vingt-cinq ans plus tôt et dont la beauté m'apparaissait éternellement renouvelée. Françoise avait le regard rivé sur la tour Eiffel.

— C'est beau, dit-elle simplement.

— Oui, même après tant d'années, Paris reste la ville que je trouve la plus belle au monde, dis-je en me sentant un peu idiot d'une telle affirmation.

Au loin, les derniers rayons du jour donnaient une légère teinte rosée aux nuages.

— Françoise, voilà ce que je vous propose. Il se fait tard et nous sommes tous les deux fatigués. Descendons de la Butte afin de vous chercher un hôtel pour y passer la nuit.

J'ajoutai, pour être certain que ma proposition ne soit pas empreinte de la moindre équivoque :

— Ensuite je rentrerai chez moi.

Une fois de plus, elle accepta sans résistance ma proposition. Je trouvais mon comportement très gentleman à cet instant. Mais les yeux emplis de larmes de mon accompagnatrice me firent revenir à des considérations plus terre à terre.

— Nous allons prendre le funiculaire pour aller plus vite.

Nous nous approchâmes du terminus du funiculaire où quelques touristes patientaient sur la plateforme d'accueil. J'achetai deux tickets au distributeur. Une fois dans la cabine, je me surpris à trouver cette aventure agréable. Je m'étais souvent senti égoïste et peu concerné par les problèmes des autres. À

l'exception de quelques euros donnés au hasard à des mendiants dans la rue ou dans le métro, j'étais bien peu impliqué dans le domaine social. Je vivais une vie de célibataire actif, écrivais mes articles pour la presse, me rendais à toutes sortes de réunions publiques dont je relatais les faits pour différents journaux ; mais, malgré ma liberté et ma disponibilité, je n'avais jamais participé aux activités d'une association caritative. Je ne participais pas à des distributions de nourriture pour les Restos du Cœur. Je ne donnais ni mon temps ni mon argent aux organismes d'aide à la réinsertion ou aux ONG dont j'admirais pourtant le travail. J'avais parfois pensé à prendre contact avec des associations de lutte contre l'illettrisme dans les quartiers difficiles, mais, comme on abandonne bien vite les bonnes résolutions de début d'année, j'avais chaque fois mis en suspens ces velléités. En aidant Françoise, en consacrant un peu de temps à un être humain dans le besoin, je savais que je cherchais peut-être à me déculpabiliser ; mais j'avais quoi qu'il en soit l'impression d'être à ma place. J'étais serein lorsque nous descendîmes du funiculaire.

Quelques pas plus loin, dans la rue de Steinkerque, un néon bleu qui clignotait par intermittence dans la nuit, nous attira vers l'entrée d'un hôtel. Nous y pénétrâmes par un vestibule sombre. Les murs étaient recouverts d'affiches de théâtre qui cachaient mal les salissures des ans. Dans le fond, un petit escalier en bois recouvert d'un tapis de velours usé devait mener aux chambres. Le comptoir d'accueil, une simple planche sur laquelle on avait collé une toile cirée d'un rouge criard, brillait, illuminé par un abat-jour maintes fois rafistolé, révélant une couche de graisse gluante que le propriétaire des lieux n'avait pas trouvé utile de faire nettoyer. Précédant notre demande, un jeune homme mal rasé, mal fagoté et mal embouché nous demanda si c'était pour une heure ou pour la nuit, tendant la main vers le coffret à clés sans prendre la peine de lever la tête de son magazine automobile. Un rire prononcé attira notre attention. Dans la pièce attenante à la réception, un travesti d'une soixantaine d'années nous regardait avec curiosité. Son maquillage épais, plutôt que de cacher ses traits masculins, semblait au contraire les souligner. À l'exception de sa jupe et de ses bottes, rien ne pouvait nous faire imaginer que nous étions en présence d'une femme. Il nous interpella de sa voix pesante.

— Alors mes poussins, on s'est trompé de poulailler on dirait. Ici ce n'est pas pour les touristes de votre espèce, mais plutôt pour les messieurs qui ont quelques euros à perdre et quelques maladies à gagner.

Nous comprîmes notre erreur, et nous excusâmes pour prendre rapidement congé.

Le travesti ajouta :

— Dans le quartier vous ne trouverez rien pour votre nuit de miel.

Sa voix caverneuse était à elle seule une campagne contre le tabac. Celui-là devait déjà fumer ses sans-filtre dans le ventre de sa mère.

À nouveau dans la rue, je remarquai deux autres travestis, également d'un âge avancé, qui faisaient manifestement le tapin. Ils parlaient fort, dans un jargon portugais à l'accent facilement reconnaissable. Non loin, des rires fusaient de l'intérieur d'un bar à la devanture jaunie par le temps. Il m'apparût soudain évident que rechercher un hôtel qui ne soit pas un lieu de passe dans le quartier de Pigalle était quasiment impossible. Un étudiant fraîchement débarqué à Paris aurait été plus averti que moi.

Pensant à mon rendez-vous du lendemain matin, je regardai ma montre. Je ressentais très fortement l'appel de la couette. Ma philanthropie, tout comme mon accompagnatrice, commençait à battre de l'aile. Pourtant, il me sembla qu'il ne me restait plus qu'une solution. Je me tournai vers Françoise et lui proposai :

— Si vous veniez dormir chez moi ? Je n'habite pas très loin d'ici. Mon appartement n'est pas très grand mais vous pourrez vous y reposer et...

Je n'achevai pas ma phrase. Une lueur indéchiffrable venait de traverser le regard de Françoise. Elle semblait ne pas comprendre. Pourtant, après quelques instants, d'une voix à peine audible, elle accepta ma proposition.

Nous rejoignîmes alors le boulevard de Rochechouart. Les touristes s'étaient bruyamment emparés du lieu. Il s'agissait surtout de fêtards et d'amateurs de musique, qui attendaient l'ouverture des salles de concert et des boîtes de nuit. Les adeptes des sex-shops se massaient quelques centaines de mètres plus loin, là où la chaussée troquait son nom en boulevard de Clichy. Les clients des bars étaient nombreux sur le trottoir où ils fumaient consciencieusement avant de

retourner se réchauffer dans des atmosphères moites aux sonorités techno. D'autres circonstances m'auraient permis d'apprécier cette foule agitée du dimanche soir, principal symptôme de la différence entre la capitale et la province. Ce soir-là, je regrettais surtout la compétition pour trouver un taxi qu'une telle affluence allait engendrer. C'est pourtant à cet instant que j'en aperçus un se dirigeant vers nous dans la contre-allée. Son voyant lumineux indiquait qu'il était libre. Je lui fis signe de loin de s'arrêter et traversai au milieu des véhicules qui roulaient au pas. Françoise me rejoignit alors que je chargeais les bagages dans le coffre, le chauffeur ne s'étant pas donné la peine de quitter son siège. Nous montâmes à bord et je lui indiquai notre destination :

— Rue des Moines, dans les Batignolles, en évitant la place de Clichy que vous pouvez contourner par la rue Forest.

Le chauffeur démarra sans avoir émis le moindre son susceptible de nous montrer qu'il avait remarqué notre présence et avait enregistré la destination. Je précisai le parcours, contenant un certain agacement :

— Vous voyez la rue Forest, c'est en prenant devant Castorama après la place Blanche ?

Toujours pas de réponse. J'ajoutai mentalement une case à la classification concernant les chauffeurs de taxi parisiens. Celle des « ni bonjour – ni merci – ni au revoir », dont les adeptes devaient idolâtrer Bernardo, le complice muet de Zorro. Je me calmai et en profitai pour jeter un œil du côté de Françoise. Celle-ci regardait par la fenêtre sans avoir prêté attention à la conversation à sens unique qui venait d'avoir lieu. La rue défilait, les bâtiments recouverts d'enseignes tapageuses des sex-shops, dont certains occupaient des immeubles entiers, se succédaient de part et d'autre du boulevard séparé en deux par une allée récemment plantée d'arbres. Le chauffeur respecta mon itinéraire et évita les encombrements de la place de Clichy en passant par les ruelles étroites qui jouxtaient le cimetière Montmartre. Il y avait là plusieurs petits restaurants qui ressemblaient à des cantines de grand-mères qu'il me faudrait découvrir prochainement. Quelques instants plus tard, le taxi nous déposait dans la rue des Moines au pied de mon appartement. Alors que je payais la course et récupérais les bagages, j'eus la désagréable sensation, peut-être due simplement à mon imagination, que Maria, la concierge de l'immeuble, observait mon arrivée au travers des stores de sa loge. Si c'était le cas, l'ensemble de la copropriété serait informé dès le lendemain que j'avais débarqué tard dans la soirée accompagné

d'une femme vêtue d'un manteau de fourrure du plus mauvais goût.

Le vieux célibataire que j'étais ne s'accommodant pas de désordre, j'avais pris soin de ranger l'appartement avant de partir en week-end. J'étais ainsi rassuré à l'idée que cette inconnue qui allait découvrir une partie de mon intimité trouverait un lieu propre, chaque objet rangé à sa place, la vaisselle faite et la poubelle vidée.

J'ouvris la porte. Un excès de politesse me fit m'effacer devant Françoise pour la laisser entrer devant moi, ce qui provoqua un petit incident. Ne sachant où se trouvait l'interrupteur, elle s'arrêta au seuil de l'entrée exiguë plongée dans le noir. Sa valise et son imposante silhouette me barraient le passage, si bien que nous restâmes quelques secondes sans savoir que faire. Un mouvement instinctif me fit entrer avec Françoise dans l'appartement. Je me glissai derrière elle pour atteindre l'interrupteur. La lumière s'alluma. Coincé entre la porte d'entrée et le tableau électrique, je me retournai trop précipitamment et ma main rencontra sur son chemin la fesse rebondie et velue de Françoise que j'effleurai involontairement. Comme souvent dans la vie, il y avait deux options : crever l'abcès en faisant par exemple des excuses, et essayer de trouver un mot pour en rire ; ou faire comme si je n'avais rien remarqué, au risque que le geste soit jugé volontaire. Cette seconde solution était inappropriée, puisqu'elle pouvait mener à de déplaisantes interprétations. Elle pouvait signifier : un homme célibataire profite de la détresse d'une femme pour la ramener chez lui et la séduire, ou pire encore... Probablement par lâcheté, plus encore par manque de répartie, c'est évidemment cette attitude que je choisis d'adopter.

Nous pénétrâmes dans mon appartement. Je décidai de procéder à une rapide visite de cet intérieur, comme je l'aurais fait avec des amis qui seraient venus dîner. Cette coutume m'avait toujours plu. Dès que l'on arrive dans un lieu que l'on ne connaît pas, on ressent ce besoin enfantin – qui va parfois jusqu'à l'excitation – d'en découvrir chaque recoin. Ce moment est charmant lorsque les hôtes proposent qu'on les suive, se faisant une joie de faire visiter aux invités leur logement, ouvrant les portes des chambres et parfois celles des placards, s'excusant du désordre, allant jusqu'à montrer la salle de bain, le sellier et même la cave ou le grenier. Malgré un bon dîner et une ambiance chaleureuse, je pouvais ainsi ressentir une grande frustration à passer une soirée dans un

appartement méconnu que les propriétaires ne se seraient pas donné la peine de me faire visiter.

Ce soir-là, la situation était bien différente de celle d'une invitation à dîner entre amis. Mais il me semblait, malgré l'heure tardive, qu'une petite visite pourrait dégeler un peu nos rapports et réconforter Françoise dont les dernières heures avaient été éprouvantes. Je lui montrai tout d'abord le salon. La décoration, sobre, m'apparut pour la première fois un peu vieux jeu ou manquant de goût, tout au plus commune. À l'exception d'un mur sur lequel était accrochée une reproduction de Rothko, aucun tableau ne colorait la pièce. J'avais pris l'habitude, plusieurs années auparavant, de louer des œuvres à la médiathèque. Pour une somme dérisoire, je pouvais ainsi profiter de compositions originales, que j'échangeais tous les trimestres. Rien de grandiose, mais de quoi contenter l'ego d'un journaliste qui était devenu peu à peu un professionnel de la critique d'art. Depuis quelques mois cependant, je n'avais pas pris soin de renouveler mon abonnement, et la décoration murale se limitait aux clous et cimaises disposés librement pour le prochain accrochage. Les rideaux avaient du style. Leur épaisse voilure gris anthracite apportait à la pièce une tonalité sérieuse et rassurante, s'accommodant naturellement avec le plancher en pointe de Hongrie. Le mobilier était un mélange anachronique composé de récupération au hasard des circonstances ou d'achats compulsifs. Les étagères laquées, de marque MD – le must des années 60 – trouvées dans la résidence secondaire familiale à la mort de ma mère, avaient mal vieilli. À l'intérieur, un petit musée personnel protégeait plutôt qu'il n'exhibait différents bibelots : des statuettes rapportées de voyages, des coquillages, quelques fossiles, des photos, autant de souvenirs poussiéreux qui devaient raconter plus sur moi que je ne l'aurais voulu. À côté du confortable canapé de velours noir qui ne m'avait pas quitté depuis la fin de mes études, un meuble en ébène aux angles arrondis de style art déco servait de rangement pour une chaîne hifi trop volumineuse.

Cherchant à être drôle dans des circonstances qui ne l'étaient guère, je désignai l'ensemble à Françoise d'un emphatique :

— Le salon !

Ce à quoi elle répondit, après un rapide coup d'œil :

— Vous n'avez pas la télé ?

Si, j'avais la télé ; un vieux poste à tube cathodique dont on ne pourrait me faire croire que son image était moins bonne qu'un écran plasma ou LCD, fût-il full HD et connecté directement à la TNT. Et ce poste-là était installé dans ma chambre, face à mon lit. Ce que je dis à Françoise, profitant de l'occasion lui faire comprendre que je ne lui montrerais pas cette pièce ce soir-là.

Je me tournai alors vers la cuisine, disposée de l'autre côté du couloir. Aussi spacieuse que le salon, elle faisait également office de salle à manger. Entièrement refaite quelques années auparavant, c'était la pièce la plus moderne de l'appartement. Les meubles ménagers étaient du moyen de gamme chaleureux qui mélangeait le chêne et l'aluminium. Appartenant à ces rares Français capables de passer plusieurs heures en cuisine malgré le fait qu'ils dîneront seuls, j'avais investi dans un matériel performant : la table de cuisson fonctionnait à l'induction, le four était doté de chaleur tournante et le frigo culminait à deux mètres de hauteur. Calé contre un mur, une table ronde en bois pouvait se rallonger pour accueillir jusqu'à douze convives, grâce à des éléments que je rangeais dans un placard.

— Je peux me laver les mains ? demanda Françoise.

— Bien sûr, mais utilisez le lavabo de la salle de bain, vous serez plus à votre aise. Vous pouvez prendre une douche si vous le souhaitez. Avant cela, suivez-moi, je vais vous montrer votre chambre.

Françoise poussa un soupir qui ressemblait fort à l'expression de son soulagement. Je n'en demandai pas la raison mais je supposais qu'en découvrant ce petit appartement parisien elle avait dû imaginer que je l'installerais inconfortablement dans le salon. Une chambre pour elle lui permettrait de protéger son intimité. Pas de risques de me croiser la nuit ou d'être surprise endormie au petit matin.

Je poussais la porte située au fond du couloir. Mon bureau avait été aménagé de manière à pouvoir y travailler et y loger les amis ou connaissances de passage à Paris qui ne manquaient pas de profiter de cette opportunité. Les murs blancs étaient couverts de photos de petit format, pour l'essentiel des reproductions de Boubat et Lartigue. Un secrétaire, en permanence ouvert, accueillait un écran d'ordinateur et un téléphone. Sur les étagères de verre et de métal étaient disposés des livres qui avaient tous un rapport avec les articles que j'avais eu à écrire : ouvrages professionnels, dictionnaires, guides de voyages, thèses et

études sociologiques, économiques ou politiques, livres d'initiations à différents sujets aussi variés que le fooding, l'archéologie ou les nouvelles séries télévisées américaines. On y trouvait de nombreux ouvrages d'art, bien sûr. Monographie des éditions Hazan, livres épais sur une période de l'histoire de l'art de Citadelle et Mazenod, catalogues d'exposition de la *Revue des Musées nationaux*, ouvrages à la mise en page originale de Gründ, souvent achetés dans la librairie très touristique de la rue de Berry, et le Gombrich bien sûr, découvert chez un libraire des quais de Seine, signé de l'auteur lui-même, mon livre de chevet pendant ces quelques mois qui m'avaient ouvert à la création artistique. Près de la fenêtre, un canapé de type clic-clac à motifs colorés attira l'attention de Françoise.

— Je vais vous l'ouvrir, lui dis-je.

— Non, non, ne vous embêtez pas, je sais comment ça marche, répondit-elle du tac au tac, le visage tourné vers la fenêtre qui, côté cour, donnait sur la nuit noire.

Il semblait inutile d'insister.

— La salle de bain est dans le couloir. Je vais vous chercher une serviette.

Françoise resta muette.

— Vous avez un petit placard à côté des étagères pour y ranger vos affaires. Il faut tirer un peu sur la poignée car la porte se bloque.

Toujours aucune réaction.

— Françoise, vous m'avez entendu ?

Soumis à une force qu'il ne contenait plus, son corps se cabra en arrière puis revint violemment vers l'avant. De ses poumons jaillit un cri de bête qui déchira le silence de l'appartement, long roulement pierreux, avalanche de sentiments trop longtemps contenus. Françoise ne s'assit pas, ne se jeta pas sur le canapé lorsque les larmes se déclenchèrent. Elle resta debout, silencieuse, les mains collées au visage, son corps entier animé de tressautements électriques. Son manteau avait glissé négligemment, découvrant l'une de ses épaules ; ses chaussures plates et son bas de pantalon étaient salis par le contact de la rue parisienne. À côté d'elle, sa valise avait basculé sur le sol.

Je pris une serviette dans la salle de bain, la posai le plus discrètement possible sur le secrétaire du bureau, puis fermai doucement la porte, laissant à sa douleur cette inconnue dont les digues émotionnelles avaient rompu dans mon appartement.

Je rejoignis ma chambre, pour me glisser le plus vite possible sous les draps. Contrairement à mon habitude qui consistait à dormir nu, je passai un bas de jogging, dans l'hypothèse où il aurait fallu me relever pendant la nuit. J'attrapai la télécommande de la télé. Après cette soirée peu banale, je pensais avoir besoin d'un décontractant audiovisuel pour faciliter mon endormissement. Mais je sombrai aussitôt dans un sommeil profond, sans avoir le temps d'allumer le poste. Ma dernière pensée de la journée jaillit d'un compartiment de mon inconscient verrouillé depuis longtemps : Olga !

Je me levai d'un bond. La lumière qui inondait ma chambre annonçait que la journée serait belle, et que j'étais furieusement en retard. Je me précipitai vers la salle de bain. La porte du bureau était fermée. Je remarquai que je n'avais pas entendu Françoise de la nuit. Avait-elle dormi aussi bien que moi, ou avait-elle été tenue éveillée par l'angoisse d'une vie qui venait de basculer ? Je pris ma douche, m'habillai, avalai un café et une tartine sans oser frapper à sa porte. Aucun son n'était venu troubler mes préparatifs hâtifs. Je décidai de me rendre à mon rendez-vous sans réveiller Françoise. Je trouverais l'occasion, pendant la matinée, de prendre de ses nouvelles.

Je parcourus à grandes enjambées la distance qui me séparait de l'entrée de la ligne 13. Le passage de la rue des Moines à l'avenue de Clichy ressemblait au franchissement d'une frontière. Le promeneur qui vivait pour la première fois cette expérience ne pouvait qu'être surpris d'un tel contraste. Les rues des Batignolles étaient bien entretenues ; les façades presque toutes ravalées. Comparativement à la norme parisienne, la taille modérée des immeubles rappelait que ce quartier avait d'abord été un village. La population y était peu dense et, hormis les nounous noires qui disparaissaient le soir venu, rejoignant pour beaucoup d'entre elles les HLM de la banlieue parisienne, l'immense majorité des habitants qu'on y rencontrait était d'un blanc cireux. Sortir de cet univers protégé en accédant à l'avenue de Clichy pouvait être choquant. La saleté était le premier élément qui sautait aux yeux. Partout, des déchets avaient été déposés sur le sol. On y trouvait des appareils ménagers, vieux frigidaires, lave-linge cabossés, écrans de télé ou d'ordinateurs ; des résidus de meubles, de vieilles mobylettes, des cadres de vélo, parfois un bidet, un matelas ou des valises éventrées, le tout négligemment déposé sur la voie crasseuse, malodorante, et souvent recouvert de vêtements usés que les clochards venaient fouiller dans l'espoir d'y trouver un ustensile susceptible d'améliorer leur quotidien. Traversant la chaussée sans craindre le danger au milieu d'une circulation toujours dense, la foule était composée d'un mélange de toutes les origines, de tous les âges et de tous les genres. Maghrébins, Portugais, immigrés de tout le continent africain, Parisiens de la dixième génération, étudiants fraîchement débarqués de leur province, Chinois, Pakistanais, transsexuels brésiliens au physique abîmé, chacun parlant sa langue vernaculaire et habillé

souvent d'habits traditionnels. À l'intérieur de cette mosaïque humaine, tous coexistaient naturellement, n'acceptant pas toujours les différences mais habitués à vivre ensemble.

À l'entrée de la station La Fourche, j'arguai d'un mal de dos non feint pour esquiver la demande d'une maman cherchant de l'aide pour descendre sa poussette chargée d'un gros bébé joufflu jusqu'en bas des volées successives de marches – Ce n'étaient jamais les quartiers populaires qu'on équipait d'escalators ou d'ascenseurs !

La plateforme du métro était encombrée d'employés qui se rendaient au travail. Espérant découvrir plus loin davantage d'espace, je zigzaguai au ralenti entre les passagers lorsque mon pied buta sur une masse informe traînant au sol. Je remarquai alors un amas de vieilles couvertures sales entouré de plusieurs sacs plastiques d'où dépassaient quelques objets et chiffons à l'usage incertain. J'en déduisis qu'un clochard avait dû laisser ses affaires là, temporairement ou non. Mais un mouvement attira mon attention. À côté de la pile, un pied nettement identifiable par son orteil qui dépassait d'une chaussette à l'orange délavé me fit considérer avec effroi qu'un être humain dormait là, au milieu de cette foule. Nous étions nombreux à parvenir jusqu'à ce pied dressé, monumental, terrifiant, où semblaient s'être concentrées les dernières forces vitales de cet individu. Passé un moment de surprise, les regards se détournaient pour tenter d'oublier cette terrible vision, et chacun retournait à ses préoccupations, sachant le prochain clochard pas loin, probablement dans la prochaine rame de métro, à la recherche de quelques pièces ou d'un ticket restaurant, en échange d'un poème, un air de musique, un journal, (ou de phrases simples emplies d'une colère légitime).

Le premier train qui pénétra dans la station était tellement bondé qu'il me fut impossible d'y monter. Cinq minutes plus tard, une éternité pour un Parisien, je réussis à me glisser dans un wagon. J'étais compressé entre plusieurs personnes qui, comme moi, relevaient le menton pour chercher de l'air. Je savais qu'arrivé en gare Saint-Lazare, trois stations plus loin, le wagon se désemplirait, pour laisser la plupart des passagers courir vers leur correspondance de train ou de RER ; avec un peu de chance, je pourrais même trouver une place et ouvrir le déplorable journal gratuit qu'un étudiant m'avait quasiment forcé à attraper à

l'entrée de la station. Mais les portes restaient irrémédiablement ouvertes. Le train ne démarrait pas. Les gens embarqués commençaient à râler, ce qui était supportable – le râlement étant la langue commune à la région parisienne, voire à la France, j'y étais habitué et ne détestais pas à l'occasion utiliser ce moyen de communication afin de prouver mon attachement national – mais ils commençaient aussi à bouger, ce qui menaçait la cohésion de la boule odoriférante que nous formions tous. Le conducteur annonça qu'il faudrait patienter quelques instants, le trafic souterrain nécessitant d'être régulé. Me décalant de quelques centimètres pour éviter le sac à dos de mon jeune voisin – allais-je oser lui dire qu'il était vraiment stupide de ne pas le poser à terre ? – je remarquai sur le quai la maman que j'avais refusé d'aider quelques instants plus tôt. Il n'y avait aucune chance qu'elle monte dans ce train ni dans les dix suivants. Peut-être y avait-il un peu d'égoïsme dans cette constatation ? Car si elle avait cherché à faire entrer sa poussette dans le wagon plusieurs personnes auraient dû en sortir, et j'aurais peut-être perdu la place que j'occupais à cet instant. Un homme qui mesurait plus de deux mètres et pesait facilement son quintal, un véritable colosse habillé d'un treillis militaire, s'approcha et commença à s'entretenir avec elle. Je compris qu'il lui proposait de faire de la place pour la laisser entrer avec son enfant. Par chance elle refusa son offre. L'homme choisit donc de monter seul à bord du wagon déjà totalement plein. Attrapant une rambarde d'appui à l'intérieur du wagon, il usa de toutes ses forces pour repousser les voyageurs vers le fond et se libérer de l'espace. On entendit quelques cris, ainsi que des claquements secs semblables au bruit des côtes lorsqu'elles se cassent. Sans pouvoir le vérifier, j'espérais qu'il ne s'agissait pas des miennes. J'étais d'ailleurs incapable de savoir si mes pieds touchaient le sol ou si j'étais suspendu en l'air. La sirène retentit, annonciatrice du départ. Lorsque le train démarra enfin, je distinguai un sourire moqueur sur le joli visage de la maman restée sur le quai. Il me sembla qu'il m'était adressé.

J'étais a priori en un seul morceau lorsque je parvins à destination. La plupart des bâtiments de la porte de Vanves étaient de construction récente, les façades de verre n'étant pas encore passées de mode. Je pénétrai dans l'immeuble de la société d'éditions Pierre Duguet-Marin, et me dirigeai vers le sixième étage réservé au département des livres d'art. Depuis de nombreuses années j'écrivais, dans différents journaux et magazines, des articles sur les expositions parisiennes. Occasionnellement, j'avais aussi prêté ma plume à des catalogues

d'exposition, une activité de plus en plus rentable pour les sociétés d'éditions spécialisées. Ce travail était intéressant, souvent correctement payé, mais je n'en ressentais jamais la gratification ou le plaisir que me procuraient mes articles. Il demandait en effet beaucoup de recherches et de connaissances, ce qui se faisait au détriment du style et de l'expression de l'émotion. L'auteur disparaissait toujours derrière l'œuvre exposée qu'il était payé pour décrire techniquement. A contrario, écrire un article sur une exposition permettait de faire état de ses sentiments, ce qui revenait à accepter la subjectivisation du rapport à l'œuvre présentée et donc, par extrapolation, ou plutôt par narcissisme, à accepter l'idée qu'il composait lui-même une œuvre.

Paul-Emmanuel Lester avait proposé ce rendez-vous plusieurs semaines auparavant afin de finaliser un projet au long court sur une monographie d'Anish Kapoor. L'artiste anglo-indien était l'un de mes sculpteurs favoris. Écrire un livre sur son œuvre était un projet passionnant normalement réservé à l'élite des écrivains d'art, en particulier aux maîtres de conférences. L'idée d'entreprendre ce travail me faisait frémir de peur et d'envie. Si je parvenais à écrire ce livre, je franchirais un pas dans ma carrière. Pour autant, je n'étais pas dupe. Paul-Emmanuel Lester dirigeait le département artistique des éditions Duguet-Marin comme on dirige une équipe d'une entreprise du secteur financier. Il avait été formé à Dauphine puis avait fait un MBA à l'École supérieure de commerce de Paris. Il ne connaissait rien à l'histoire de l'art qui n'avait pour lui aucun intérêt. Les chiffres étaient son quotidien, ceux qu'on alignait en colonne et qui se terminaient en bas d'une page contresignée par un expert-comptable ; il y avait fort à parier que si je lui avais demandé à quoi correspondait 1515, il m'aurait répondu que c'était trop cher. Je savais donc que notre discussion n'aurait rien d'intellectuel. Si j'avais été choisi, ou à ce stade pressenti, pour rédiger cet ouvrage, c'est parce que quelqu'un avait dû citer mon nom lors d'une réunion en m'associant à une facture moins élevée que celles des auteurs normalement habilités à faire ce genre de travail.

Paul-Emmanuel Lester m'accueillit sans se lever de son fauteuil de cuir qu'il tourna vers moi en le basculant de l'arrière vers l'avant. Son immense bureau de bois était recouvert de livres et de documents photocopiés. Derrière lui, le périphérique dévidait ses flots ininterrompus de véhicules. Il m'invita à m'asseoir sans cérémonial.

Comme lors de notre première rencontre, son costume à rayures et sa cravate claire produisirent sur moi un effet quelque peu démobilisateur. Je portais ce jour-là le vieux pantalon à pinces, froissé, avec lequel j'avais voyagé la veille, et une chemise à carreaux sur laquelle j'avais passé un pull de laine.

Le jeune loup – il n'avait pas 35 ans – leva le regard vers moi.

— Monsieur Clermont, comme vous le savez, la nouvelle direction a pris plusieurs décisions importantes ces dernières semaines.

Sous-entendu, il a été décidé de faire des économies.

— Chacun ici apprécie votre travail et les nombreux livres que vous avez aidé à éditer.

Il semblait inutile de préciser que je n'avais pas seulement « aidé à éditer » mais surtout rédigé des chapitres entiers des livres dont il était question.

— Nous voudrions nous adjoindre vos services à part entière, qu'en pensez-vous ?

Je fus pris de court par cette entrée en matière.

— Vous voulez m'embaucher comme salarié, c'est bien ça ?

— Oui, absolument.

— Je croyais que nous étions ici pour parler de la rédaction d'un livre sur Anish Kapoor ?

— Amid Kapoor, certes, et beaucoup d'autres.

En quelques mois, il avait pris tous les défauts de la profession d'éditeur, notamment la suffisance, sans en acquérir les talents. Il lui manquait en particulier la culture.

— Vous voulez que j'écrive plusieurs livres sur des artistes, c'est bien ça ?

— Pas tout à fait. Nous souhaitons vous engager comme directeur d'une nouvelle ligne éditoriale.

— Pouvez-vous être plus précis ?

— Il s'agirait d'une série d'une dizaine d'ouvrages consacrés à l'art.

— Quel genre d’ouvrages ?

— Oh, le genre traditionnel...

— C'est-à-dire... ?

— Mais des livres d’art, voilà tout.

Il cherchait à noyer le poisson, ce qui était mauvais signe. Il aurait dû immédiatement me décrire les points forts de cette nouvelle ligne éditoriale.

— Des livres d’art, il y en a de différents types. Est-ce que nous parlons du même genre d’ouvrages de fond dont nous étions censés discuter aujourd’hui ?

— Oui, le même genre... Peut-être un peu plus petit, c’est tout.

— Plus petit ?

Il ouvrit une chemise en carton qu’il fit tourner vers moi. À l’intérieur, une maquette d’un ouvrage qui ressemblait à un modèle réduit de livre de poche arborait ce titre : « Tout l’art pour 1 euro ».

— Puisque vous voulez des détails, nous avons pensé à des ouvrages d’une soixantaine de pages, de petit format.

— C’est ce que vous appelez un ouvrage de fond ?

— C’est un bon challenge, vous ne trouvez pas ? Essayer d’être pertinent sur un sujet en se limitant à soixante pages.

— C’est ce qu’on peut appeler un concept, je suppose.

— Oui, exactement ! s’exclama-t-il.

Apparemment le mot « concept » faisait partie de son vocabulaire favori.

— Notre cible, c’est le lecteur qui n’est habituellement pas intéressé par l’histoire de l’art.

Mon esprit s’égara. Je me mis à penser à Françoise. Que faisait-elle dans mon appartement à cet instant. S’était-elle réveillée ? Avait-elle pris un petit déjeuner ? Je ne lui avais laissé aucune instruction pour lui expliquer l’usage de l’appartement. J’espérais qu’elle saurait se servir des plaques à induction. Et si

elle laissait une plaque allumée avec une casserole dessus, puis qu'elle décidait de partir sur un coup de tête ? C'était une hypothèse plausible au vu du fonctionnement de son ménage. Mon appartement pouvait prendre feu, et avec lui l'immeuble tout entier !

Le jeune loup achevait une phrase :

— ... un esprit simple et d'initiation. Avec votre talent pour la simplification ce sera un jeu d'enfant.

— Oui, peut-être, tentai-je de répondre, peu certain qu'il s'agissait là d'un compliment et l'esprit ailleurs.

— Avec notre force de frappe commerciale, votre nom sera sur tous les présentoirs.

Il aurait pu s'agir de salades ou de chaussures, les mots auraient été les mêmes.

— J'ai besoin de réfléchir, dis-je.

— Bien sûr, prenez votre temps. Mais pas trop quand même. Vous êtes plusieurs sur le coup et nous souhaitons nous décider en fin de semaine.

Je n'avais pas le temps de penser à ce délai raccourci, de demander des précisions sur ledit concept ni sur l'identité des autres prétendants au titre de responsable de la ligne éditoriale la moins chère de l'histoire de l'art. Mes pensées étaient toutes dirigées vers mon appartement et Françoise.

— Euh, je suis désolé, mais il faut que je vous laisse.

Je me levai. Mon interlocuteur bascula son siège en arrière. Il ne lui parut pas opportun de se lever pour me raccompagner jusqu'à la porte. Drôle d'animal. Où donc lui avait-on enseigné ses manières ?

Il ajouta, avant que je disparaisse dans le couloir :

— J'attends votre appel, bye.

— Euh, oui, bye alors, balbutiai-je.

J'évitai l'ascenseur pour me précipiter dans l'escalier de service. Une fois dehors, je composai le numéro de mon appartement. Le téléphone sonna de

nombreuses fois sans que personne ne décroche.

Marchant à grandes foulées vers le métro, je réitérai mon appel, toujours sans succès. À cette heure, le quai était quasi désert. Une rame approcha, sa course accompagnée d'un sifflement aigu. Je m'installai sur un siège, espérant être rentré au plus vite.

Une inquiétude grandissante me poussait à regretter d'avoir dépanné cette femme dont je ne connaissais rien. J'aurais très bien pu poursuivre mes recherches et lui trouver une chambre d'hôtel. Que m'avait-il pris de la loger chez moi, et encore plus de l'y laisser seule ? Je reconsidèrai le moment où, me dirigeant vers la salle de bain, j'avais évité de frapper à la porte de mon bureau. J'imaginai désormais Françoise, réveillée et silencieuse, attendant mon départ pour fouiller les différentes pièces afin d'y chercher des objets de valeur. Il s'agissait peut-être d'un coup monté, Françoise et Alexandre, qui portaient en réalité des noms différents, ayant abusé de ma crédulité. Son mari avait ainsi pu la rejoindre pour l'aider à commettre son forfait. À cet instant, ils pouvaient être loin, avec leurs complices, des déménageurs qui se seraient empressés de vider intégralement mon appartement. Pire encore, désormais en possession de mon ordinateur, il serait facile à quelqu'un de doué en informatique de vider mes comptes bancaires.

Arrivé à La Fourche, je montai rapidement les escaliers pour me retrouver sur l'avenue de Clichy. L'air frais me permit de me ressaisir. Tout cela n'était que divagations. Le manque de sommeil et l'originalité de la situation avaient provoqué chez moi un stress soudain. J'imaginais mal Françoise associée à un réseau de grand banditisme ou experte en hacking. Il n'y avait qu'à repenser à sa réaction la veille dans le taxi pour me rassurer. Elle avait été totalement dépassée par les événements ; c'était une chance que je me sois trouvé là pour lui permettre de surmonter cette douloureuse mésaventure. Elle avait fait montre d'un fatalisme qui s'était vite transformé en une totale passivité. Une telle réaction prouvait la fragilité de cette personne. Alors que je m'approchais de la rue des Moines, mon esprit recommençait pourtant à s'échauffer. Jusqu'à quel point pouvait mener une telle fragilité ? Et si, pendant mon absence, elle avait fait une énorme bêtise ? Mon armoire à pharmacie était pleine d'anxiolytiques. Il suffisait de se servir, un véritable open bar ! Quelqu'un de désespéré pouvait

commettre une telle bétise. En me dépêchant j'aurais le temps de prévenir les pompiers. Sauf si elle était déjà morte le matin, lorsque je quittais l'appartement. Son silence n'en était-il pas la meilleure preuve ?

J'entrai dans le hall de l'immeuble, et tombai nez à nez avec la concierge. Évidemment, à cette heure, les probabilités de la rencontrer tendaient vers l'infini ! Persuadé qu'elle allait me tenir la jambe pendant de longues minutes, je tentai d'éviter une discussion que je ne souhaitais pas et la saluai sans m'arrêter :

— Bonjour Maria, tout va bien pour vous ? dis-je, passant précipitamment devant elle et m'approchant du second sas d'entrée qui menait à l'escalier A.

— Bonjour monsieur Clermont. Dites donc, z'avez pris une femme de ménage ?

J'arrêtai ma course et me retournai.

— Une femme de ménage ?

— Ben oui, y'avait un bruit d'aspirateur chez vous ce matin. J'ai frappé à la porte mais on ne m'a pas ouvert. C'est une clandestine, c'est ça ?

— Euh, Maria, je suis un peu pressé, je vous expliquerai ça plus tard.

— Oh, moi vous savez pour ce que j'en dis.

J'ouvrai la porte qui menait à l'ascenseur, lorsque Maria crut bon d'ajouter :

— Je ne vais pas vous dénoncer, vous savez...

— Me dénoncer ?

— Ben oui, ça se fait beaucoup aujourd'hui. Paraît même qu'on aurait une prime du gouvernement. Mais moi je fais pas dans ces bassesses de collabo. Puis j'ai rien contre les étrangers.

Encore heureux pour une Portugaise ! Je sentais tout de même que quelque chose la tracassait. En provenance de la partie du cerveau affectée à la survie en société, la règle numéro 1 concernant l'attitude à adopter en copropriété apparut à la surface de ma conscience : ne jamais laisser une discussion en suspens avec la concierge. Puisque Françoise était suffisamment en vie pour passer

l'aspirateur, elle pourrait attendre mon retour encore quelques instants.

— Il y a un problème Maria ?

— Non non pas de problème. C'est simplement que j'aurais apprécié d'être prévenue que vous ne voulez pas de mes services comme femme de ménage, plutôt que l'apprendre par hasard.

— ...

— C'est Mme Rossignon, c'est bien ça ?

Mme Rossignon était la mamie acariâtre du troisième, escalier C, qui avait terrorisé plusieurs générations de résidents de l'immeuble par ses remarques désagréables.

— Quel rapport avec Mme Rossignon ? lui demandai-je.

— Elle a dû vous dire que j'ai cassé chez elle le vase qui lui venait de sa tante. Mais c'est pas moi qui l'ai fait. Moi je fais toujours attention lorsque je fais le ménage. C'est son chat qui l'a cassé, et elle le sait très bien.

— Maria, je n'ai pas de femme de ménage. La personne qui est chez moi ce matin est une... euh... amie.

— Z'avez trouvé une amie qui passe l'aspirateur. C'est la perle rare celle-là ! Faut pas la laisser s'échapper.

— Non Maria, pas une amie comme ça, juste une amie. D'ailleurs elle rentre bientôt en province.

Pourquoi étais-je obligé de m'expliquer ainsi devant la concierge ? J'étais adulte après tout, et vivais dans un pays où la liberté demeurerait une réalité, malgré les efforts répétés des gouvernants pour la mettre à mal.

— Oh moi, pour ce que j'en dis !

Elle se répétait. Mais c'était justement ça le problème, ce qu'elle en disait... aux autres.

J'entrai dans mon appartement.

Françoise était debout dans la cuisine. Une tasse de thé fumait sur le plan de travail.

— Bonjour Françoise, lui dis-je simplement.

— Bonjour monsieur, répondit-elle tout aussi simplement.

Ses traits tirés révélèrent une nuit agitée. Elle avait tout de même pris soin de se coiffer. Son léger bronzage, que je n'avais pas remarqué la veille, et un rouge à lèvres clair donnaient de l'énergie à son visage. Elle devait avoir meilleure mine que moi.

— Vous voulez un thé ? me proposa-t-elle.

— Je vais plutôt me préparer un café.

J'attrapai sur l'étagère une petite cafetière italienne en métal argenté que je remplis de café et d'eau puis la plaçai sur les plaques chauffantes.

— Je suis désolée, dit-elle sans me regarder. Ça a vraiment été gentil de votre part de m'accueillir chez vous.

— C'est la moindre des choses, il faut bien s'aider les uns les autres, répondis-je gaiement, comme si je paraphrasais un humoriste célèbre et que dépanner des inconnus en les recevant chez moi était une routine depuis longtemps installée.

Le liquide bouillait dans le perco, les bulles qui montaient dans la partie supérieure émettant une joyeuse sonorité d'aspiration. L'odeur de café brûlé se répandait dans la pièce, effaçant celle du thé. Ces sensations me rappelèrent mon enfance, comme à chaque fois que j'utilisais cette cafetière. J'attendis le sifflement que produit la vapeur en s'échappant du bec verseur pour me servir dans une petite tasse colorée.

— Avez-vous essayé de joindre votre mari ? lui demandai-je alors que nous nous installions autour de la table.

— Non, je n'ai pas voulu utiliser votre ligne fixe. Et puis je crois que je n'en ai pas le courage.

— Voulez-vous que j'essaie pour vous ?

— Je veux bien, dit-elle d'une voix quasiment inaudible.

Je composai le numéro de son mari qui était resté dans la mémoire de mon téléphone.

— Même chose qu'hier, dis-je, la ligne est coupée.

Françoise, les coudes posés sur la table, regardait l'intérieur de sa tasse. Elle vacilla, la tasse lui échappant des mains tomba sur la nappe sans se briser. Comprenant qu'elle faisait un petit malaise, je l'aidai à marcher jusqu'au salon où elle s'allongea sur le canapé.

— Vous n'avez pas pris de petit déjeuner ce matin, n'est-ce pas ?

— Non, je n'ai rien mangé depuis hier midi.

L'idiot ! Je n'avais pas pensé la veille au soir à lui proposer quelque chose à manger. Et elle n'avait pas osé se servir dans mes réserves.

— Bon, ne bougez pas, je vais préparer le déjeuner. Ça va vous aider à vous remettre d'aplomb.

Je retournai à la cuisine où je branchai la radio sur le programme musical de Fip. Au moins je n'aurais pas à subir les cris de la publicité. Je fis revenir quelques lardons pour améliorer une omelette frugale et rallongeai une vinaigrette conservée au frigidaire qui accompagnerait une salade verte. Le déjeuner fut prêt en quelques minutes. Françoise me rejoignit et nous commençâmes à manger. Une fois que je la vis un peu requinquée, je lui posai la question qui nous préoccupait tous les deux.

— Qu'allez-vous faire maintenant ?

— Je suppose que je n'ai pas le choix. Je vais prendre le prochain train pour Chambéry et rentrer chez moi.

— Et votre mari ?

— Mon mari ? Il m'a fait clairement comprendre qu'il ne voulait plus l'être !

Je l'observai. Elle s'était ressaisie. À l'instar des personnes en début de deuil, elle devait vivre cette période intermédiaire où la fin n'est pas encore devenue

réalité. Plus tard lui apparaîtrait dans son infinie horreur l'absence de l'autre, le manque, le vide palpable, atrocement physique, qui tord les entrailles et fait exploser la tête ; et l'idée insupportable que ce ne sera plus. Je souhaitai que leur amour soit mort longtemps avant cette brutale séparation, auquel cas il lui faudrait seulement se défaire de l'habitude de l'autre, réapprendre un quotidien sans l'amortisseur du réel que représente le couple. Alors peut-être serait-elle en mesure de rencontrer à nouveau quelqu'un ?

Le déjeuner nous fit du bien à tous les deux. Désormais requinquée, Françoise m'apparut moins insignifiante que je ne l'avais envisagée la veille, ses grands yeux bruns s'accommodant très bien avec ses cheveux châtons tirant sur le roux. Il me sembla aussi que son manteau épais avait pu alourdir son physique, faisant considérer des lignes naturellement arrondies pour une surcharge pondérale. C'est elle qui rompit le silence qui s'était installé depuis quelques minutes.

— Pouvez-vous me rendre encore un service ? me demanda-t-elle. J'ai besoin de connaître les horaires de train.

Je composai le numéro de la SNCF que je connaissais par cœur, m'entretins quelques instants avec un conseiller et raccrochai. Le prochain direct pour Chambéry démarrait deux heures plus tard.

— C'est parfait.

On sentait pourtant bien au ton de sa voix que cette formulation n'était pas la plus appropriée.

Elle m'aida à débarrasser la table, fit une pause de quelques minutes à la salle de bain puis se dirigea vers mon bureau. Elle enfila alors son manteau et fit rouler sa valise jusqu'à l'entrée de l'appartement.

— Je tiens à nouveau à vous remercier pour votre accueil.

— Pas de quoi. Vraiment. Comment vous rendez-vous à la gare ?

— Je préfère éviter les chauffeurs de taxi..., déclara-t-elle avec humour. Je vais prendre le métro, ce sera plus simple.

Je lui indiquai comment se rendre à la station la plus proche et lui fournis les explications pour le changement vers la ligne 14 qui la mènerait à la gare de

Lyon.

— Souhaitez-vous un ticket de métro ? Un ami m'en a laissé dont je n'ai pas l'usage en raison de mon abonnement.

— Je ne préfère pas, je ne voudrais pas abuser de votre générosité.

Il était exagéré de parler de générosité, mais je ne relevai pas la remarque.

Je lui ouvris la porte. Il y avait quelque chose de peu anodin à serrer la main de quelqu'un qui avait dormi chez soi, mais ce geste était celui qui semblait le plus approprié à ces adieux.

Alors qu'elle s'apprêtait à entrer dans l'ascenseur, je lui glissai :

— Françoise, merci d'avoir passé l'aspirateur.

— Oh, vous êtes au courant. C'était normal que je range votre bureau. Et ça m'a permis de passer le temps et de réfléchir.

Je fermai la porte de l'appartement et me dirigeai vers le bureau. Il ne restait aucune trace de Françoise qui avait refermé le canapé-lit et pris soin de mettre les draps dans la machine.

Je passai l'après-midi à rédiger avec difficulté un article. Il s'agissait d'une commande d'un mensuel qui réalisait un numéro spécial sur les différents traitements réservés aux artistes contemporains dans l'Union européenne. Mon papier devait évaluer la perte d'influence de la France au profit d'autres pays. Je choisis de dissenter en particulier sur la rapide montée en puissance de l'Allemagne et sur son marché de l'art florissant. Installé à mon bureau, je repris plusieurs fois la conclusion sans parvenir à une formulation satisfaisante, l'esprit désagréablement accaparé par mon rendez-vous du matin. J'étais déçu. Mon projet sur Anish Kapoor avait été gommé d'un coup, pour des raisons financières que j'étais capable de comprendre mais qui m'avaient été présentées sans le moindre tact. Malgré les nombreuses recherches que j'avais déjà effectuées, il était évident que j'aurais à en faire le deuil. Toute chose égale par ailleurs, comme aimaient répéter les économistes lorsqu'ils ne savaient pas quoi dire, ce deuil était l'un des plus difficiles à admettre, puisqu'il concernait la satisfaction d'un très ancien besoin de création.

La proposition qui m'avait été faite de diriger une ligne éditoriale me laissait dubitatif. Ce projet d'une série bas de gamme pour les néophytes en histoire de l'art ne m'inspirait pas. L'expérience d'un prof de fac aurait été beaucoup plus pertinente dans le cadre d'une telle approche pédagogique. Surtout, l'idée d'être salarié et de devoir me rendre tous les jours au bureau avait sa place dans le département de l'art abstrait.

Ayant terminé mon article sans grande satisfaction, je décidai de marcher un peu pour essayer de me changer les idées. Que faire d'autre en cette journée terrible du lundi, d'une robuste récurrence, où les deux éléments essentiels de ma vie, le marché alimentaire des Batignolles et les galeries d'art parisiennes, étaient irrémédiablement fermés ? J'enfilai une parka, me munis de gants de laine, et m'apprêtai à franchir le seuil de l'appartement lorsque mon humeur bascula de l'irritation à la colère. Je fis demi-tour, entrai dans mon bureau pour saisir le carton dans lequel j'avais classé les documents concernant Anish Kapoor. Je claquai alors la porte de l'appartement, déboulai dans la cour de l'immeuble où je jetai l'ensemble de mes recherches, notes et brouillons dans une poubelle du local à ordures.

Je descendis la rue des Moines jusqu'à la place Félix Lobligois, où les deux églises, catholique et scientologique, menaient une bataille du prosélytisme qui tournait au profit de la cadette de ces deux sectes. Peut-être un jour fusionneraient-elles pour s'appeler l'Église scatologique ? J'empruntai la rue des Batignolles où un échafaudage opportun rendait plus acceptable la monstrueuse façade de la mairie d'arrondissement. De là, je me dirigeai vers le parc Monceau, en passant par la rue des Dames qui enjambait les rails en provenance de la gare Saint-Lazare. Peu après avoir traversé la rue de Rome, je ne prêtai que peu d'attention à la faible agitation de début de semaine de la rue de Lévis, définitivement persuadé que dans cette rue les commerçants avaient pour coutume de pratiquer des prix deux fois plus élevés que partout ailleurs sur la rive droite.

Je pénétrai dans le parc à l'intérieur duquel je déambulai un long moment. Sa dimension n'était pas suffisante pour étouffer totalement le ronflement de la

circulation. D'ailleurs, existait-il un seul endroit dans Paris où l'on pouvait marcher sans entendre l'écume sonore de la ville ? Les aires de jeux, les pelouses étaient quasiment vides. Seuls quelques joggers téméraires, décidés à braver le froid, respiraient vigoureusement en me dépassant. Je choisi de faire demi-tour, et rentrai en sens inverse. Parvenu dans la rue des Moines, je passai quelques instants à regarder le prix des bouteilles dans la devanture d'une caviste dont j'écoutais souvent l'étonnant savoir sans être certain d'avoir les compétences pour en apprécier pleinement les conseils. La nuit menait son approche quotidienne sur la ville ; la rue commençait à s'assombrir. Il était temps de rentrer. Je poussai la porte de l'immeuble. La concierge, le corps plié en deux en un angle droit presque parfait, tout son poids reporté sur le balai qu'elle tenait des deux mains, était en grande conversation avec Françoise !

Maria leva vers moi un regard peiné. Je compris immédiatement qu'elle en savait déjà plus que moi sur la vie de ma visiteuse. Françoise se tourna vers moi. En quelques heures, elle avait perdu tout son bronzage.

— Il y a un problème, Françoise ? lui demandai-je, certain de la réponse qui allait m'être faite.

— Oui, monsieur.

Ce « monsieur » prouverait bien à Maria qu'il n'y avait rien entre nous qui s'apparentait à une relation amicale.

— Montons chez moi pour en discuter, proposai-je sobrement.

Elle acquiesça d'un bref mouvement du menton. Nous laissâmes Maria continuer son ménage.

Cette fois-ci, je précédai Françoise dans l'appartement. Puis je lui proposai de nous installer dans le salon. Je m'assis dans le canapé. Françoise préféra rester debout.

— Il a fait bloquer mon compte en banque, m'annonça-t-elle sans préambule.

— Comment ça ? m'indignai-je, sans cacher ma surprise.

— Arrivé à la gare de Lyon, je me suis rendue à un guichet pour acheter un

billet de train. Au moment de payer, ma carte bleue ne fonctionnait plus. J'ai cru à un problème technique, comme il en arrive de temps en temps avec ma banque. J'ai donc appelé depuis une cabine ma conseillère qui m'a indiqué que l'intégralité de l'argent a été transférée à mon mari.

— Mais c'est impossible, il n'a pas le droit !

— Si, malheureusement. Il a pu le faire car je n'utilise que le compte joint. Mon mari en a un séparé, bien à lui. Il lui a suffi de donner un ordre de virement.

— Vous n'avez pas de compte à votre nom ?

— Non, je n'ai jamais ressenti le besoin d'en avoir. Mon mari verse chaque mois sur le compte joint une somme qui couvre mes dépenses. Comme je ne travaille pas, ça arrange bien la banque pour qui je ne suis pas une très bonne cliente.

Depuis notre rencontre, Françoise n'avait pas autant parlé que pendant cette minute d'explication. Je la regardai tourner dans la pièce en me racontant son incroyable histoire. Très nerveuse, sa voix au débit rapide faisait de brusques pics dans les aigus pour descendre à nouveau à un niveau normal. Manifestement, elle était proche de la crise de nerfs.

— Françoise, je peux vous poser une question ?

— Vous vous demandez comment j'en suis arrivée là, c'est ça ?

— Oui, en quelque sorte.

Mais en réalité, à cet instant, je me demandai surtout quel genre d'homme était son mari et, par extension, quel genre de femme elle était.

— Vous connaissez la chanson. Les premières années passionnées de vie de couple, puis peu à peu la routine qui s'installe.

Je connaissais le début de cette histoire universelle, mais pas la suite, me dis-je, alors que Françoise continuait son explication.

— L'autre vous échappe peu à peu, devient un étranger. Mais vous ne faites rien pour ranimer la flamme, vous n'en avez pas l'énergie ; vous vous dites que tout ça est normal. Pourtant, sans vous en rendre compte, vous glissez vers un no man's land de sentiments. C'est d'abord un laisser-aller physique – vous ne

prenez plus soin de vous.

Je ne jugeai pas opportun de l'interrompre à cet instant.

— Puis la déchéance devient mentale. Vous n'avez plus d'activités. Vous ne faites plus l'effort d'aller voir des amis, d'entretenir des relations. Il reste la maison, dont il faut s'occuper, et la meilleure amie, soi-disant la plus fidèle, et donc la plus envahissante : la télévision.

J'étais surpris de sa manière de parler. La fébrilité ne cachait pas le discernement de cette femme, que j'avais décidément bien mal jugée lors de notre rencontre.

— Mais il y a bien eu ce voyage ? lui demandai-je. Lorsque je vous ai rencontrée vous débarquiez avec votre mari pour passer quelques jours à Paris, c'est bien ça ?

Ses pensées s'égarèrent quelques instants, puis Françoise reprit le cours de son propos.

— Treize ans plus tôt nous avons passé notre lune de miel à Paris. Ça semble un peu démodé aujourd'hui alors que tous les jeunes rêvent d'aller vers des îles lointaines, mais à l'époque on était drôlement contents. Ce retour à Paris, c'était une dernière tentative avant...

— Votre mari avait l'air d'avoir bien préparé son coup, lui fis-je remarquer.

— Mon mari est quelqu'un de pragmatique. Un peu trop probablement ! Comptable dans une société de restructuration d'entreprises, il a la tête toute la journée dans les chiffres. Il y en a certains que ça déshumanise. Lui c'est pire que ça. Il ne parle quasiment plus. Il agit comme si le monde était divisé en deux catégories, ce qu'on additionne et ce qu'on soustrait.

Je ne comprenais pas vraiment le rapport avec notre conversation, mais je me disais que Françoise avait tout simplement besoin de s'exprimer, et en particulier de parler de son mari. Je la laissai poursuivre :

— Depuis quelques années il travaillait souvent sur des plans sociaux. Tout le monde connaît le système désormais. Une société est rachetée par une entreprise spécialisée qui tente de la rendre plus performante, la conserve quelques années puis la revend et encaisse les bénéfices. La première étape de la restructuration

consiste souvent à organiser un plan social.

— Tout le monde connaît ce mécanisme. Mais, et vous là-dedans ?

— *Story of my life* !

— Pardon ?

Je dus avouer que je n'étais pas très calé en anglais.

— C'est l'histoire de ma vie, traduisit Françoise. Je vous ai dit que mon mari est pragmatique. Il m'a souvent expliqué qu'un licenciement express, même s'il ne respecte pas les cadres légaux, permet d'être plus efficace. Passé le choc, les salariés se battent rarement pour la conservation de leur poste, tout au plus se lancent-ils dans de longues et coûteuses procédures judiciaires pour tenter d'obtenir un maximum de dédommagements. Il a choisi d'utiliser avec moi les méthodes de sa profession. Il m'a éjectée de sa vie en quelques instants.

Françoise fit claquer ses doigts.

— Il a dû juger que je n'étais plus assez rentable. Après tout, je le comprends. Quelle est ma valeur ajoutée sur le marché de l'amour aujourd'hui ?

Elle avait insisté sur les mots « valeur ajoutée ». Je compris que cette expression devait être fréquemment utilisée par son mari.

— J'admets qu'il ait pu, comme vous le décrivez, choisir de vous écarter brusquement de sa vie pour que le choc ne vous permette pas de vous y opposer. Mais je ne comprends pas pourquoi il vous a coupé les vivres.

— Par méchanceté, tout simplement. Sur terre, il existe toute une palette d'individus dont la psychologie va du comportement le plus généreux au plus immonde. Mon mari est devenu quelqu'un d'ignoble, de profondément mauvais. Si je ne fais plus partie de sa vie, il considère certainement qu'il n'a aucune raison de continuer à me donner de l'argent.

Je laissai passer un moment avant de lui poser la question qui découlait de ce qu'elle venait de dire :

— Françoise, vous n'avez pas d'argent ?

— Pas un sou !

— Et votre maison ?

— C'est la sienne. Il en a hérité de sa mère.

Alors que Françoise s'asseyait pesamment dans le canapé, je me dis que cette femme était surprenante. Elle était blessée, indignée même, et pourtant elle s'exprimait avec précision et clairvoyance. Tout en décrivant son mari d'une façon qui donnait envie de le placer tout en bas de la liste des 7 milliards d'individus qu'il fallait absolument rencontrer un jour, elle dressait un constat sans équivoque de sa situation actuelle : sans mari, sans toit et sans un sou !

Sans le montrer, je me sentais coupable. J'avais jugé Françoise en fonction d'une grille de valeurs constituée des clichés sur la province que finissent par utiliser tous les Parisiens. J'avais également usé des habituels stéréotypes machistes sur le physique des femmes. Il me semblait que je me laissais aller. Intellectuellement, je n'étais plus aussi vif ; et moralement, l'âge agissant, je glissais doucement vers un poujadisme idiot qui, si je ne me reprenais pas rapidement, me ferait bientôt appartenir au cercle vicié de ceux qui considèrent que les femmes sont juste bonnes à changer les couches et à faire la cuisine.

J'avais bien besoin d'un petit remontant.

— Ça vous dirait un petit apéro ? lui proposai-je.

— Je boirais bien un alcool léger. Un peu de vin peut-être ?

J'allai chercher dans la cuisine une bouteille de Chinon et un tire-bouchon, puis revins dans le salon où je nous servis deux grands ballons d'un vin rouge sombre. Aucun de nous deux ne jugea opportun de trinquer. Et je ne me risquai pas à mettre de la musique, craignant que Françoise éclate à nouveau en sanglots en cas de choix inapproprié. J'avais de véritables prédispositions pour choisir le mauvais disque au mauvais moment.

Assis sur le même canapé, nous buvions notre verre, le regard tourné vers le mur vierge qui nous faisait face. Je ne savais pas quoi dire. Une fois notre premier verre vide, j'en remplis silencieusement un second. L'alcool ayant produit son effet, je fis à Françoise la seule proposition qui me vint à l'esprit et dont je savais qu'elle allait lui paraître incongrue.

— Cela vous dirait de sortir dîner ? Il y a longtemps que je veux essayer un restaurant espagnol du quartier.

Françoise eut du mal à contenir un rire nerveux.

— Un restaurant ? Je crains de ne pas être capable de payer ma part.

— Il va de soi que je vous invite. Mais à une condition : je refuse par avance tout remerciement, dis-je en essayant de sourire. L'effort que je faisais pour détendre l'atmosphère devait être aisément perceptible.

— Après tout, pourquoi pas ? Il y a pire moyen pour commencer une nouvelle vie.

Nos verres vidés une seconde fois, nous enfilâmes nos manteaux pour nous diriger vers le restaurant. Il était 20 heures. À l'exception des bazars pakistanais, les magasins avaient fermé, laissant leurs devantures illuminées. Le Mc Do et les fast-foods hallal étaient remplis de jeunes gens. Pour éviter les bruits de la circulation toujours très dense, je choisis de bifurquer par le passage Saint-Michel auquel les pavés sur le sol et l'église évangéliste de brique rouge donnaient une atmosphère vieillot qui rappelait certains villages d'Alsace. De l'autre côté de l'avenue de Saint-Ouen, la rue Roth, entourée de magnifiques immeubles en pierre de taille du début du XX^e siècle, montait brusquement vers la Villa des Arts dont on apercevait, au travers des grilles de fer forgé, les anciens ateliers de Renoir, Cézanne et Toulouse-Lautrec, de Dufy et Picabia, aujourd'hui occupés par quelques artistes chanceux que la municipalité avait décidé de soutenir.

Le restaurant qu'un ami m'avait recommandé faisait l'angle avec la rue Ganneron. Je poussai la porte pour pénétrer dans une petite salle à l'ambiance chaleureuse. Sur de sobres étagères de bois étaient disposées toutes sortes de bocal de verre, sacs de jute, boîtes de carton, renfermant tous les aliments de base de la cuisine ibérique, crus ou cuisinés, ainsi que de nombreuses bouteilles de vin et huile d'olive. Quelques fanions vert et blanc disposés sur les murs, dont je savais qu'ils annonçaient l'origine andalouse de la cuisine, étaient autant de signes indiquant aux clients qu'en ces lieux on pouvait évoquer l'Espagne sans craindre de se faire réprimander par un partitionniste basque ou catalan.

Le restaurateur, un homme ventru à l'épaisse chevelure poivre et sel, nous

invita à nous installer à une table située dans une petite alcôve de laquelle on apercevait la rue. Geste rare dans la capitale, alors que nous parcourions la carte des menus, il nous apporta deux petits verres d'un vin cuit qui ressemblait à du Porto et nous annonça qu'il nous offrait l'apéritif.

— C'est sympathique de sa part, me dit Françoise à voix basse, mais c'est pour faire passer l'addition vous ne croyez pas ?

Je regardai le menu et constatai qu'effectivement les prix étaient assez élevés.

— Et si on optait pour des tapas ? proposai-je à Françoise.

— Parfait, répondit-elle.

J'appelai le restaurateur et lui indiquai que notre choix portait sur un assortiment de tapas. Avec l'accord de Françoise, j'ajoutai deux bières à notre commande.

— Bon, dis-je un peu bêtement.

— Eh oui, lança-t-elle, avec un soupir mais aussi un sourire qui prouvait que, si elle n'était pas riche, la vie ne l'en avait pas moins dotée d'importantes ressources. Après tout, ajouta-t-elle, j'avais prévu de passer quelques jours à Paris, et c'est ce qui m'arrive.

Nous eûmes à peine le temps de terminer notre Porto que déjà les tapas et les bières nous étaient servies. J'aurais souhaité ne pas aborder le sujet immédiatement, mais très vite la conversation s'orienta vers la situation délicate de Françoise. Je lui posai quelques questions sur son parcours, auxquelles elle répondit sans gêne apparente. Elle avait fait des études d'anglais qui ne l'avaient pas beaucoup intéressée mais lui avaient permis de voyager, en particulier dans le nord de l'Europe. Pendant quelques années elle avait gagné sa vie grâce à des traductions, en particulier d'ouvrages professionnels. Sachant mal se vendre auprès des différents prestataires, elle avait connu des problèmes financiers et avait dès lors accepté des postes de secrétaire ou de standardiste bilingue, une activité qui remplissait son temps mais pas son compte en banque. Ainsi en avait-elle eu fini rapidement avec les traductions. La rencontre avec son mari avait été une passion sur laquelle elle passa rapidement. Je comprenais que ce manque de détails provenait du trouble causé par son récent changement de

situation ; j'imaginais tout de même, en l'écoutant parler, que cette rencontre avait peut-être été vécue comme une opportunité dont elle s'était saisie. Elle s'était mariée à 34 ans, treize ans auparavant. Son mari était l'employé modèle, en pleine ascension professionnelle, d'un cabinet d'experts-comptables. Ses revenus confortables permirent à Françoise d'en finir avec l'enchaînement d'activités professionnelles qu'elle abhorrait. Elle arrêta de travailler. Leur train de vie n'était pas grandiose, mais comme ils n'avaient pas de loyer à payer, leur quotidien était agréable. Françoise, qui en rêvait depuis longtemps, s'inscrivit à des cours de poterie et de dessin. Quelques années heureuses se passèrent. Jusqu'aux deux déconvenues qui ruinèrent leur vie de couple. Alexandre, qui espérait prendre des parts d'associé au sein de son cabinet, rata plusieurs fois de suite les examens qui mènent à la profession d'expert-comptable. Étant parvenu à la limite d'âge autorisée, il ne lui fut plus possible de tenter à nouveau sa chance. Il n'accepta jamais de ne pas avoir atteint cet objectif. De son côté, Françoise, qui cachait de plus en plus mal la vacuité de sa vie derrière des activités qu'elle appréciait pourtant énormément, ne parvenait pas à tomber enceinte. Elle essaya un traitement, sans succès. Leur première grande empoignade eut lieu en public, lorsque le médecin suggéra à Alexandre de procéder à un test de fertilité. Celui-ci ne supporta pas cette idée, et refusa de faire des analyses qui auraient pu permettre de détecter un problème de son côté. Ses propos avaient été tellement violents que Françoise mit longtemps avant de relancer le sujet. Lorsqu'elle osa le faire, son mari eut la même réaction, brutale et vulgaire. Il était évident qu'il faisait un parallèle entre ses recalages successifs aux examens et l'éventuel résultat d'analyses médicales. Il n'était pas capable d'encaisser deux échecs de suite. Françoise croyait que le temps arrangerait les choses. Elle avait tort. Ne supportant plus de vivre son insuccès professionnel au quotidien, son mari changea d'employeur pour entrer dans la société de restructuration dans laquelle il exerçait actuellement. Il devint un personnage désagréable, qui se coupa du monde et se tourna vers les chiffres. Le temps passa. L'espoir s'effaça. Leur couple devint une coquille vide. Françoise perdit son appétit pour l'extérieur. Elle ne lisait plus, regardait les séries télévisées et coupait le poste lorsque débutaient les informations. Elle sortait pour faire les courses et passait souvent le week-end sans projets, à écouter son mari pianoter, des heures durant, sur son clavier d'ordinateur. Il préférait son travail solitaire à l'intimité avec sa femme. Jusqu'à ce jour où Françoise avait voulu tenter une dernière fois de sauver leur union et avait eu cette idée de voyage à Paris. Son mari, au départ réticent, avait finalement accepté sa proposition et s'était même

chargé de toutes les réservations, ce qui avait fait penser à Françoise que ce voyage pourrait être agréable et les mener sur le chemin de la reconstruction.

— Maintenant que j’y pense, j’ai l’impression que cette rupture est la suite logique de toute cette histoire, dit-elle en conclusion.

Nos assiettes et nos verres étaient vides. Je profitai de cette pause dans son récit pour commander la même chose.

— Et vous ? demanda-t-elle.

— Moi ? répondis-je, surpris.

— Oui vous ! Vous faites quoi dans la vie ?

Françoise m’avait raconté une partie de sa vie. Le savoir-vivre ne demandait-il pas que je lui dévoile un peu de la mienne ?

— Je suis journaliste. J’écris en particulier des papiers sur les expositions artistiques parisiennes.

— Ça doit être intéressant.

— Oui, c’est vrai, j’ai beaucoup de chance.

— Vous n’êtes pas marié, n’est-ce pas ?

Cette question faisait partie de celles qui me gênaient, mais je fis un effort pour répondre.

— Non, pas marié, pas d’enfants !

Françoise ne remarqua pas mon peu d’entrain à communiquer sur le sujet. Elle enchaîna par une question qui me désarçonna.

— Et vous, c’est quoi votre blessure ?

— Ma blessure ? répondis-je sèchement, regrettant soudain de me trouver face aux demandes inquisitoriales de cette inconnue.

— Oui, chaque être humain subit son lot de traumatismes au cours de sa vie. C’est souvent cette partie immergée de l’iceberg qui en dit le plus sur sa personnalité.

— Et vous croyez que je vais tout vous livrer d’un coup, comme ça, brut de

décoffrage ?

J'avais lancé cette réponse sur un ton cassant et avec l'intention de la culpabiliser suffisamment pour que ne lui prenne pas l'envie d'y revenir. Françoise reçut ma réplique de plein fouet. Elle s'attendait d'autant moins à cette réaction qu'après avoir bénéficié de mon hospitalité elle avait dû me cataloguer parmi les gens aimables. Glacée par ma réplique, elle se figea. Le regard qui était braqué sur moi exprimait une regrettable surprise. Des larmes mouillèrent ses yeux, puis se mirent à couler le long de ses joues rebondies.

L'idiot ! En une phrase j'avais réduit à néant la simplicité et la cordialité de cette soirée. Je n'essayai pas de rattraper ma maladresse, persuadé que tout ce que j'aurais pu dire à cet instant aurait aggravé la situation. Les larmes sur le visage de Françoise disparurent rapidement mais elle demeura sans réaction pendant de longs instants. Gêné par son silence, je demandai l'addition et attendis avec impatience de pouvoir payer. Pendant que je composais mon code sur le lecteur de carte bancaire, Françoise se leva et se dirigea vers la sortie. Je saluai rapidement le restaurateur et la rattrapai plus bas sur l'avenue.

— Françoise, je suis désolé, j'ai...

— Non, ne vous excusez pas. Vous avez eu raison, il faut toujours mettre les points sur les « i ». Désormais les choses sont claires entre nous. Nous sommes étrangers l'un à l'autre et nous n'avons aucune raison de faire connaissance.

Elle parlait fort, si bien que sa voix portait loin dans la rue.

— J'ai été grossier, dis-je. Je tiens à m'excuser.

— Oui, vous avez été grossier. Je dois attirer les hommes grossiers.

— Sincèrement, je regrette.

— Ne vous inquiétez pas, vous serez bientôt débarrassé de moi.

— Que voulez-vous dire ?

— Écoutez Antoine, ne compliquez pas les choses. Nous allons rentrer chez vous, je vais prendre ma valise, et vous n'entendrez plus jamais parler de moi.

— Et où comptez-vous aller ?

— Mais qu'est-ce que ça peut vous faire après tout ?

Sa voix s'était transformée en cris, si bien que quelques passants s'étaient retournés et nous observaient.

— Je voudrais simplement vous faire remarquer que vous n'avez pas d'argent, qu'il est tard, et que pour trouver un hôtel à cette heure ça ne va pas être facile.

— Mais qui parle d'hôtel ?

— Vous avez des amis à Paris dont vous ne m'avez pas parlé ?

— Non, je vous ai dit que je n'ai pas d'amis. Et à Paris je n'ai même pas de vague connaissance.

— Alors, qu'allez-vous faire ?

— Je vais me poster à l'entrée du périph et je vais faire du stop. Avec un peu de chance, si j'ai encore le droit d'utiliser ce mot, demain matin je serai de retour chez moi.

— Et avec un peu de malchance vous serez embarquée par la police pour racolage. Parce qu'à cette heure-ci vous ne serez pas la seule à faire du stop à la porte de Clichy. Mais les autres seront en jupes ultracourtes et auront un fort accent étranger.

Nous étions arrivés en bas de mon immeuble dans lequel nous pénétrâmes.

— Peu importe, avec une pancarte « Chambéry » les automobilistes feront bien la différence.

Peut-être même sans la pancarte me dis-je, cette pensée sarcastique étant cette fois empreinte de sympathie. J'ajoutai :

— Je souhaitais vous le proposer pendant le repas mais... je n'en ai pas eu l'occasion : vous pouvez rester chez moi quelques jours. Le temps de vous retourner.

— Non, merci, ça va comme ça.

— Je crois qu'il n'y a pas d'alternative.

— Je suis votre prisonnière, c'est ça ?

À force de crier elle commençait à m'agacer. Mais je fis un effort pour me contenir. Je lui devais bien ça après la scène du restaurant. De plus, j'étais sincèrement préoccupé par sa situation.

— Françoise, cela me fera plaisir si vous voulez rester, dis-je en entrant dans l'appartement. Acceptez mes excuses, et réfléchissez à ma proposition.

Elle avait déjà saisi sa valise et se dirigeait d'un pas décidé vers la porte d'entrée restée ouverte. Pourtant, mes propos apaisèrent sa colère. Elle me regarda fixement quelques instants, puis ajouta, davantage sereine :

— D'accord, j'accepte. C'est sympa de votre part, généreux même. Mais laissez-moi vous dire quelque chose. Vous avez un gros problème, et à votre âge il serait temps d'envisager de le régler avant qu'il ne soit trop tard pour le faire.

Je considérai sa remarque avec perplexité. Cette fois-ci, c'étaient les propos de Françoise qui avaient fait mouche. J'étais touché. Décontenancé, je la regardai faire rouler une nouvelle fois sa valise sur le parquet du couloir de mon appartement.

— Ma blessure s'appelle Olga, lui lançai-je sans comprendre immédiatement ce que je disais.

Françoise se tourna lentement vers moi.

— Vous n'en avez jamais parlé, n'est-ce pas ? me demanda-t-elle avec perspicacité.

— Non, je ne sais pas le faire, dis-je en baissant les yeux.

— Il est pourtant évident que c'est un travail nécessaire. Vous vous en rendez compte, n'est-ce pas ?

Gêné par ce soudain épanchement, je ne répondis pas à cette question. Peut-être lui avais-je fait cette confidence pour tenter de me faire pardonner ma grossièreté ? Peu importaient les raisons, après tant d'années de mutisme, les conditions avaient été réunies pour qu'une fenêtre s'ouvre sur mon inconscient et que ce prénom trouve enfin le chemin de l'oralité.

— Pensez à ce que je vous dis, il est grand temps de vous attaquer à cette partie de vous-même, affirma-t-elle doucement.

Puis elle ajouta :

— Maintenant, si vous permettez, je suis fatiguée et j'aimerais me coucher.

— Bien sûr, reposez-vous, lui dis-je.

Poussant sa valise du pied vers l'intérieur du bureau, elle en referma la porte.

J'étais aussi très las. Je rentrai dans ma chambre, que je laissai plongée dans le noir et me déshabillai pour m'allonger au plus vite. Je considérai cette fin de soirée avec circonspection. Pendant que Françoise me racontait sa vie mon humeur avait été au beau fixe, même si j'avais ressenti une certaine compassion pour cette femme qui me livrait ainsi un peu de son intimité. Dès qu'il s'était agi de parler de mes sentiments, la coquille s'était refermée, et j'étais devenu terriblement désagréable. Après des années à l'éviter, j'étais bon pour le psy !

Je repliai la couverture sur mes jambes et cherchai un sommeil qui refusa longtemps de venir me libérer.

Les portes de la Maison des Maisons étaient ouvertes depuis quelques semaines seulement. Son directeur m'avait reçu avec courtoisie, mais sans cette affectation dans les manières que les journalistes ressentent souvent au contact des personnes qui savent combien est important pour leur projet le relais de la presse. Louis Mansart était un homme d'une soixantaine d'années, en constante effervescence, pour qui l'art était devenu une passion tardive après avoir délaissé son activité d'entrepreneur du bâtiment. « Pratiques, solides et moches », c'est ainsi que Louis Mansart définissait aussi bien les immeubles qu'il avait construits, que sa vie et son propre physique. Il lui manquait un but, qui se réalisa au travers de la Maison des Maisons, un acte déraisonnable pour un homme qui ne l'avait jamais été. Une chimère dans laquelle il avait déjà englouti une partie de sa fortune. Un catéchisme dont il avait su par avance qu'il lui apporterait plus de détracteurs que de soutiens. Il souhaitait voir émerger un lieu qui rendrait compte de la beauté de l'architecture passée et qui permettrait à un public de tous les milieux, et en particulier aux jeunes, d'y puiser l'inspiration.

C'est en regardant son petit-fils jouer avec un jeu en 3D sur sa console vidéo qu'il eut une illumination. Puisque les ados aimaient s'isoler du monde au travers des jeux vidéo, il concevrait des expositions où les visiteurs seraient munis de lunettes spéciales leur permettant d'entrer dans des mondes architecturaux virtuels. Il découvrit ainsi que quantité de documentaires réalisés pour la télévision et le cinéma avaient déjà utilisé cette méthode. Il se mit en contact avec des sociétés de production, des archéologues, des historiens. Quelques-uns acceptèrent de participer au projet et s'engagèrent à lui fournir des programmes qui lui serviraient de base de travail. Il loua alors les services d'une agence d'architecture spécialisée dans la réalisation 3D. Une équipe de jeunes graphistes fut chargée de modifier les films qu'il avait acquis pour concevoir des mondes à l'intérieur desquels le visiteur pourrait évoluer à sa guise. Son projet prenait forme ; il lui restait à trouver un lieu. Au détour d'une conversation un ami lui parla d'un bâtiment désaffecté de la ville de Paris. Cet ancien hôtel particulier du XIX^e siècle, situé dans le IV^e arrondissement, avait un temps été utilisé comme lieu d'accueil pour les enfants du quartier. Laisse à l'abandon

depuis des années, sale, les murs décrépis, les portes s'ouvrant à moitié ou refusant de se fermer, il lui plut immédiatement. Des pourparlers s'engagèrent avec la mairie d'arrondissement. La force de conviction de Louis Mansart et ses contacts lui permirent de signer un contrat qui lui octroyait l'usage du lieu pour y créer un musée de l'Architecture. En échange, il s'engageait à pratiquer des prix raisonnables et à faire bénéficier de billets gratuits les élèves et leurs enseignants. Louis Mansart, qui aurait de toute façon rendu les visites gratuites pour les jeunes même sans aide de la mairie, signa le protocole d'accord avec un immense plaisir. La seconde phase de sa vie professionnelle devenait réalité.

Le thème de sa première exposition lui vint naturellement : le labyrinthe. Il commanda à ses prestataires des visions 3D des labyrinthes les plus connus, puis se mit en contact avec une jeune scénographe, Tiana Ramaro, qui se rendit sur le lieu et fut surprise autant qu'intéressée de le trouver en si mauvais état. À cette étape, Louis Mansart manquait de financement, et il ne souhaitait pas se lancer dans une réhabilitation longue et coûteuse. La jeune scénographe eut une idée qui permit d'éviter les travaux tout en enrichissant l'exposition. Elle fit installer un labyrinthe constitué de murs de 2,5 mètres de haut, d'un blanc de chaux vive, dans tout le bâtiment afin d'en délimiter le trajet emprunté par les visiteurs. Les murs cachaient ainsi la vétusté du lieu et organisaient un parcours dont chaque arrêt permettait de découvrir une composition antique. Tiana Ramaro eut aussi l'idée d'engager une troupe de danseurs qui intervint à heure précise pendant la première semaine de l'exposition. Ainsi, dérivant au hasard dans ce lieu à la composition architecturale singulière, le visiteur découvrait une chorégraphie contemporaine orchestrée par un trio de femmes dont il n'apercevait parfois qu'une partie des corps à travers une fenêtre découpée dans l'un des murs mais dont il pouvait, s'il le souhaitait, contourner l'obstacle pour voir l'intégralité de la scène.

J'avais assisté à cette chorégraphie qui m'avait beaucoup ému. J'avais trouvé très originale l'idée de ne pas être confronté à des artistes sur une scène unique et de pouvoir choisir de les suivre dans leurs évolutions labyrinthiques ou de les laisser disparaître. Ce jour-là, j'avais aussi découvert les extraordinaires mondes tridimensionnels de l'exposition qui m'avaient projeté dans des vagabondages virtuels plus réels et plus intenses que nombre de visites que j'avais effectuées

jusqu'alors. Après cette première exposition, je n'avais pas réussi à m'entretenir avec Louis Mansart et je revenais cette seconde fois pour l'interviewer.

Je profitai de ma légère avance pour faire de nouveau l'expérience de la visite du labyrinthe de Thésée et de celle de l'intérieur de la tombe royale d'Hatshepsout, la plus grande reine d'Égypte. Lorsque Louis Mansart me rejoignit enfin pour me raconter son étonnante histoire, je regrettai de ne pas avoir eu le temps de m'aventurer à l'intérieur de la vision d'artiste du palais de l'Atlantide qui attirait ma curiosité et pour lequel j'avais attendu en vain qu'un groupe de lycéens surexcités le délaisse enfin. Je quittai le directeur des lieux, après une heure d'entretien ; j'essaierais de revenir avant la clôture de l'exposition pour voir ce que des archéologues avaient pu inventer à partir des récits d'Homère pour reconstituer la cité engloutie.

Sortant sur le boulevard Henry IV, je tournai le dos à la Seine et à l'île Saint-Louis, et empruntai la rue de Sully que je n'avais pas parcourue depuis bien longtemps. Ralentissant mon allure typiquement parisienne pour adopter un pas plus lent, je retins ma respiration puis avalai une grande bouffée d'air par le nez afin de vérifier que l'odeur que je connaissais bien y était toujours présente. Une fragrance de crottin de cheval m'assaillit, qui fit remonter vers ma mémoire des séquences de mon enfance. L'image de la métairie de mes grands-parents m'apparut distinctement, avec sa grande cour de graviers entourée d'un corps de ferme constitué d'une maison où ils habitaient, d'une étable et d'un hangar où étaient entreposées les machines agricoles. Mes parents avaient l'habitude de nous y emmener, mon frère et moi, presque tous les week-ends, afin de nous « rafraîchir les idées ». J'aimais ces journées où les adultes semblaient oublier nos existences ; livrés à notre seule volonté, nous étions libres d'agir à notre guise, sans jamais devoir en référer à quiconque. Avec mes cousins, nous passions des journées entières à parcourir les champs, coursant les vaches comme s'il s'était agi de dangereux ennemis, explorant les bordures des bois où nous tendions des collets qui ne rapportaient rien tant nous devions faire de bruit en les déposant maladroitement, grimpant dans les arbres pour tenter d'apercevoir des écureuils constituant leur réserve pour l'hiver ou des hiboux que nous souhaitions réveiller de leur torpeur diurne. Paul, mon frère, n'appréciait pas beaucoup ces expéditions. Plus jeune que moi de sept ans, il

avait encore trop besoin de la présence de notre mère qui s'efforçait de ne pas le remarquer, souhaitant souffler un peu après une semaine de labeur. Après qu'elle nous eut sermonnés pour nous rappeler encore une fois que nous devions prendre soin de lui, nous acceptions à contrecœur sa présence en échange de notre liberté. Elle bourrait alors nos poches de fruits secs et nous rappelait de ne pas boire dans la rivière, même si nous devions nous retrouver assoiffés. Nous nous précipitions au dehors de la bâtisse en une cohorte désordonnée et joyeuse, pour nous diriger au plus vite vers ce monde qui nous offrait ses trésors. Paul, qui courait moins vite que nous, suppliait qu'on l'attende, ce que nous faisions de temps à autre, lui imposant en échange de triompher d'une épreuve, qui consistait souvent à goûter des baies inconnues ou à toucher le museau d'un cheval vingt fois plus gros que lui et qui lui faisait peur, pendant que nous retrouvions notre souffle à l'abri d'un saule pleureur. Nous rentrions pour l'heure du déjeuner, et ne ressortions que si le soleil ne chauffait pas trop, préférant alors nous réfugier dans le hangar où nous grimpions sur la moissonneuse ou le tracteur pour y inventer mille jeux et nous partager l'honneur de conduire les machines vers des destinations imaginaires. Le soir, après la soupe dont nous avions cueilli les légumes dans le potager de notre grand-père, ce qui ne pouvait que la rendre délicieuse, nous jouions au nain jaune et aux petits chevaux avant de rejoindre nos lits dans le dortoir mansardé de la mezzanine.

Ces souvenirs d'enfance s'évanouirent en quelques secondes, alors que mon odorat s'habitua à la présence incongrue d'effluves chevalines que je ne distinguai bientôt plus, ne conservant en bouche qu'un sentiment de culpabilité dirigé vers un frère pour lequel je n'avais pas toujours été tendre. Je tournai mon regard sur la gauche pour constater que la façade de la Garde républicaine ne laissait passer que les odeurs et dissimulait les chevaux à la vue des passants. Poursuivant mon chemin, je débouchai sur le boulevard Bourdon et enjambai la passerelle qui surplombe le port de l'Arsenal. Année après année, c'était toujours avec un immense plaisir teinté d'étonnement que je regardais les bateaux et péniches amarrés au milieu de Paris. Il y avait là, dans un bassin de 600 mètres de long, une centaine de navires de toutes tailles et de toutes formes. On y apercevait des bateaux à voile avec un ou plusieurs mâts, des catamarans rutilants qui n'avaient probablement jamais connu la mer, des péniches à l'aspect confortable, véritables appartements flottants sur les ponts desquels était entassé toute sorte de matériel – du simple vélo jusqu'à la voiturette – de minuscules

embarcations qui rappelaient des barques de pêcheurs des quatre coins du globe, et même une étrange construction qui ressemblait à un chalet de bois fiché sur un radeau de fortune et dont je me demandai quel était l'usage exact. Je descendis sur le quai afin d'y poursuivre ma promenade. La vue insolite de ces embarcations, le sol de pavés irréguliers, le petit jardin où, l'été, des familles pique-niquaient à l'écart des turbulences de la cité, incitaient le promeneur, même s'il était pressé, à s'arrêter là quelques instants pour y profiter d'un moment de répit. Dans les rares moments où la circulation se faisait moins dense aux abords du port, on pouvait entendre le sifflement du vent dans les gréements tendus depuis le sommet du mât des bateaux.

Je fermai les yeux et repensai aux propos de Françoise. « Il est grand temps de vous attaquer à cette partie de vous-même », avait-elle dit. Un léger frémissement me parcourut. Ces mots me troublaient. Il me semblait ne pas en assimiler le sens, comme s'il s'agissait d'une équation mathématique dont j'aurais saisi la formulation sans en comprendre le contenu. J'essayais de me les répéter pour en percer le mystère mais, résidus cotonneux de conscience, ils s'effilocheaient pour devenir une notion délirante, abstraite, impalpable, qui se réfugiait derrière d'autres réflexions se bousculant pour m'occuper l'esprit. J'abandonnai sans m'en apercevoir cette pensée et montai les quelques marches qui menaient vers la place de la Bastille.

L'Opéra me sembla en piteux état. Depuis les premiers temps de sa construction, vingt ans auparavant, des filets de protection l'enserraient dans un triste étau afin d'éviter qu'un visiteur ne soit blessé par une plaque de béton qui se serait décollée d'une façade. Ses murs lisses et ennuyeux, son aspect général déjà vieillissant, procuraient une impression d'inachevé. Il aurait été judicieux de couvrir de couleurs cet immense paquebot pour lui redonner le moral.

Je constatai que l'escalier qui montait droit vers les étages, brisant la rondeur des formes de l'édifice, était comme toujours couvert de débris laissés par des troupes de jeunes et de touristes qui s'y donnaient rendez-vous pour déjeuner. Pensant aux réflexions pourtant critiquables de Louis Mansart sur la laideur de l'architecture contemporaine, je me dis que peu de personnes auraient osé abandonner ainsi leurs emballages de nourriture devant l'Opéra Garnier.

Je traversai le carrefour de la rue du Faubourg Saint-Antoine pour me diriger vers la rue de la Roquette. Deux miracles eurent lieu coup sur coup. Tout d'abord, malgré le bruit de la rue, j'entendis la sonnerie de mon téléphone pourtant placé tout au fond de la poche de mon manteau. Ensuite, j'eus le temps de décrocher avant que l'appel ne bascule en mode messagerie. Le nom « Mat » s'afficha sur le minuscule écran.

— Salut c'est Mathieu.

— Hello.

— Je te dérange là, t'es où ?

— Rue de la Roquette, j'arrive à l'angle de la rue de Lappe.

— Veinard, t'as encore fait la fête toute la nuit ?

— Je croyais qu'on avait dit pas d'ironie avant l'apéro ?

— C'est vrai. Tu peux m'héberger dans deux jours ? J'ai un truc chiant à faire à Paris, de la paperasse administrative pour un client.

— Euh, c'est-à-dire que...

— Tu peux pas ? T'en as marre de me voir rappliquer chez toi ?

— Non, je n'ai pas dit ça, seulement...

— Tu t'es trouvé une gonzesse ?

— Pas du tout, qu'est-ce que tu racontes ? répliquai-je agacé.

— Bon, à ta voix j'avais imaginé un truc du genre. Alors c'est quoi le problème ?

— J'héberge une amie en ce moment.

— Une amie, tu as des amies femmes toi maintenant ! Allez, arrête de déconner. Est-ce que tu te serais enfin décidé à arrêter de perdre ton temps dans un célibat stérile ?

— Pas besoin d'imaginer des choses. Ce n'est qu'une amie, à qui je rends service c'est tout.

— Ah...

— Oui, son mari l'a laissé tomber et je l'accueille à la maison.

— Et tu la réconfortes au passage, tu lui remontes le moral.

— En quelque sorte.

— Et vous couchez ensemble !

— Tu n'y es pas du tout. Elle est grosse, inculte et déprimée.

Regrettant de réagir ainsi à la provocation de Mathieu, je ressentis de la culpabilité à décrire Françoise de manière si machiste et caricaturale.

— Waouh, l'affaire du siècle quoi ! dit Mathieu. Alors là bravo, ça c'est de l'abnégation !

— Je vois que tu es en mode persiflage ! Peu importe, après tout, si tu veux passer ça ne pose pas de problème. Mais tu dormiras dans le salon sur un matelas. Sauf si Françoise est repartie d'ici là.

— Si ça te va on fait comme ça. Je préfère cette solution à l'hôtel, même payé par mon client.

— Ça marche ! Si je ne suis pas là, demande les clés à la concierge.

— OK, merci pour l'invitation. Dis bonjour à la rue de Lappe. Il y a une serveuse sympa au Balajo. Elle s'appelle Isa. Si tu vas la voir de ma part elle te paiera un coup.

— Oui, ou elle demandera aux videurs de la boîte de s'occuper de moi si je ne règle pas l'ardoise de ta dernière virée.

— Possible oui, j'ai quelques vagues souvenirs de la fin de la dernière soirée que j'ai passée là-bas et je crois que ça ne s'était pas très bien terminé.

— Je suppose. Bon je te laisse, j'ai faim. Je vais manger dans le coin.

— À jeudi. Ciao !

Je raccrochai. Des serveurs aux bras musculeux s'employaient à remonter des diables chargés de caisses de boissons des caves de la rue de Lappe puis les

charriaient jusque dans les différents bars à salsa qui seraient plus tard bondés de jeunes assoiffés. Depuis combien de temps n'avais-je pas fait la fête dans le quartier ? Mieux valait ne pas se poser la question, car elle en aurait forcément engendré une seconde : depuis combien de temps n'avais-je pas fait la fête ? Est-ce que cela avait une réelle importance après tout ? Mathieu, qui le répétait depuis nos années de fac, aurait répondu à ma place que c'était au contraire primordial. Ce sujet était l'une de ses antennes favorites. Il expliquait que l'homme a besoin d'exutoires et que la fête fait partie des solutions qui permettent de décompresser un peu, tout autant que le sport, le sexe, le chant, la poterie ou la psychanalyse. Autant d'activités que j'étais loin de pratiquer régulièrement ! Son postulat était qu'il fallait imiter et adapter en Occident les fêtes tribales africaines qui trouvaient leurs origines dans des temps archaïques de l'espèce humaine, et qui produisaient sur le corps et l'esprit des effets indispensables. On trouvait trace de ce genre de coutumes animistes partout sur la terre. En France, avec les ferias de Provence et du Sud-Ouest. En Europe du Nord et en Amérique latine, dans l'existence de différents carnivals. Ou encore en Asie, avec les coutumes liées à la célébration de la métempsychose des disparus. Pendant ces périodes, le franchissement des limites était autorisé ; la seule loi était l'absence de loi. On vivait la nuit et dormait le jour. On dansait jusqu'à sortir de son corps. On s'autorisait des gestes, des paroles, des actes que l'on s'interdisait le reste de l'année. Pour Mathieu, la vie en société ne pouvait se passer de ces grands moments de perte de contrôle et de déchargement d'énergie. Individuel et collectif, ce besoin de lâcher les amarres de la conscience de temps à autre lui semblait tellement important qu'il était persuadé que, si tous les êtres humains parvenaient à trouver la méthode qui leur convenait, on éradiquerait définitivement aussi bien les petites incivilités que les guerres.

Mathieu continuait en général ses explications en évoquant la notion de périodicité, déterminante au cours de son exposé que j'avais cent fois entendu. La principale difficulté consistait pour chacun à trouver son propre cycle. Pour certains, une grosse fiesta une fois par an était suffisante. Pour d'autres, il fallait sortir et se lâcher au moins une fois par trimestre ou même une fois par mois. Lors de ma rencontre avec Mathieu, en première année de fac de droit, il prenait le chemin des bars tous les week-ends où il s'adonnait consciencieusement à la boisson. Ayant voulu éprouver sa théorie afin d'en valider les fondamentaux, il se mit à augmenter son débit alcoolique et la fréquence de ses escapades nocturnes. Depuis vingt-cinq ans, il sortait dans des bars et en boîte plusieurs

fois par semaine et se couchait souvent à l'aube. Ses collègues et toutes ses connaissances se demandaient comment un homme de 50 ans pouvait tenir un tel rythme et ne tomber que rarement malade. Le plus étonnant était surtout qu'il ait pu éviter l'alcoolisme. Bien sûr, il était totalement dépendant de cette façon de vivre et des quantités d'alcool qu'il ingurgitait régulièrement. Mais il pouvait passer plusieurs jours et même quelques semaines sans éprouver de manque et sans craindre le delirium tremens.

Je tournai le dos à la rue de Lappe et me dirigeai vers la rue Saint-Sabin. Le style des boutiques avait bien changé ici. Les vitrines des magasins de fringues et des restaurants aux couleurs pastel attiraient l'œil et donnaient envie d'y pénétrer. Le café de l'Industrie était situé à l'intersection de la rue Sedaine, après le coude que formait la rue. J'y entrai, l'estomac tiraillé par la faim. Nicolas, le patron, un grand maigre dont les yeux paraissaient immenses en raison des épais verres déformants de ses lunettes, me reçut avec le sourire.

— Une table au calme, me lança-t-il en m'adressant un clin d'œil.

— Comme d'habitude, lui dis-je.

En réalité, cette brasserie était l'une des plus bruyantes que je connaissais. Les deux salles immenses au plafond haut produisaient un effet de caisse de résonance, si bien que les clients, gênés par le bruit de fond, étaient obligés d'augmenter le niveau sonore de leur conversation, créant ainsi encore plus de vacarme. Malgré les prix très abordables des menus, j'avais cessé un temps de me rendre dans ce lieu, dont j'appréciais la cuisine et la décoration art déco, non pas en raison du bruit mais plutôt des désagréments engendrés par le très grand nombre de fumeurs qui y déjeunaient. La législation proscrivant l'usage du tabac dans les lieux publics m'avait permis de renouer avec mes habitudes.

Je suivis une serveuse jusqu'à la table qui m'était attribuée et commandai rapidement le plat du jour. Le service était rapide, mais le goût du poisson qu'on m'avait apporté était lent à produire ses effets. Après plusieurs bouchées je constatai, déçu, que mon plat n'avait aucune saveur – Il me faudrait le signaler à la serveuse ou au patron lorsqu'on ne manquerait pas de me demander :

— Ça a été ?

Au moins pouvais-je me consacrer à la lecture du journal de la veille que

j'avais conservé dans ma sacoche. Je pliai les pages en un tas épais afin de leur trouver plus facilement une place sur la table minuscule encombrée de la panière à pain, de la poivrière, de la salière, du pot à moutarde et d'un panonceau en plastique affichant le prix des boissons. J'étais obligé de lâcher couteau et fourchette pour retourner mon quotidien lorsque la pliure que j'avais faite venait couper une colonne de l'article que j'étais en train de lire, manquant à chaque fois de renverser la carafe d'eau qu'on m'avait finalement apportée, des pourparlers laborieux ayant dû se tenir en cuisine pour savoir si j'y avais droit. Lorsque la serveuse vint récupérer mon assiette vide et me demanda :

— Ça a été ?

Je répondis par un grommellement :

— Oui, très bien, en espérant qu'elle devinerait derrière ces mots mal articulés mon mécontentement.

Mais elle dit simplement :

— Parfait, je vous apporte votre café, avant de partir joyeusement vers d'autres tables.

Une fois le déjeuner achevé, je décidai de me lever pour payer directement l'addition au comptoir. J'espérais gagner du temps et essayer de toucher un mot à Nicolas au sujet de la piètre qualité de la nourriture. Debout derrière quelques personnes, j'attendais impatiemment que vienne mon tour. Nicolas riait avec des clients et semblait particulièrement intéressé par sa conversation avec une jeune femme blonde dont le bas du jean recouvrait presque entièrement les talons, ce qui donnait l'impression que ses jambes étaient démesurément longues. Je réglai ma note auprès de la serveuse qui s'était occupée de moi, puis me dirigeai vers la sortie en passant derrière les clients accoudés au zinc. Je constatai alors que la jeune femme n'avait pas que de grandes jambes. Elle me dépassait d'une bonne tête et ses amies aussi, si bien que leurs silhouettes me cachaient à la vue du patron. Je restai derrière elles quelques instants, espérant qu'un espace se libère afin que je puisse m'entretenir avec lui. Seul devant la porte d'entrée, je me dis que je devais avoir l'air idiot à attendre ainsi et ressentis un sentiment désagréable qui m'incita à envisager d'attendre ma prochaine visite pour râler un bon coup. Poussé par un groupe de clients pressés par leur courte pause déjeuner,

j'ouvris la porte et me retrouvai dans la rue.

Une demi-heure plus tard, je dus vérifier que c'était bien dans la serrure de la porte de mon appartement que j'allais introduire ma clé. Le bruit de télé qui provenait de l'intérieur était si élevé que je n'étais pas certain de ne pas m'être trompé d'étage en montant les escaliers. Je franchis finalement le seuil puis pénétrai dans le salon. Françoise était affalée dans le canapé, le regard hypnotisé par une série télé visiblement étrangère puisque chaque comédien y avait un mouvement de bouche totalement désynchronisé des propos qu'il tenait, les dialogues ayant été écrit par un enfant de 4 ans ou un adulte plusieurs fois lobotomisé. Lorsqu'elle m'aperçut, Françoise faillit renverser le plateau posé sur le canapé, où elle avait entassé plusieurs sortes de gâteaux et un grand verre de jus d'orange. Se penchant en avant pour ramasser ses chaussures et ses bas, elle se mit à regrouper toutes les traces de son farniente gourmand, sans prendre le soin de faire cesser les hurlements de la télé auxquels elle avait eu le temps de s'habituer ainsi probablement que tout le quartier. Je lui fis quelques signes des mains pour lui expliquer qu'il était avant tout nécessaire de couper le son, mais sa gêne d'être ainsi découverte en flagrant délit de désœuvrement stoppa nette chacune de ses connexions neuronales et ne lui permit pas de comprendre ma demande. Je me dirigeai vers la télé et appuyai sur la touche « on/off » pour mettre fin à cette cacophonie. Le silence tétanisa Françoise qui resta figée, debout devant moi, serrant dans une main deux gros coussins qu'elle avait pris dans ma chambre pour s'installer confortablement, et dans l'autre une boîte de Quality Street qu'elle avait plus tôt posée près d'elle pour s'en servir de réserve en cas de pénurie grave de sucre.

Son visage affichait un désarroi qui me fit comprendre que la balle était dans mon camp. Je m'adressai à elle comme on le ferait à un enfant qui s'attend tellement à être puni que la sanction n'a plus d'intérêt :

— Françoise, ne vous inquiétez pas, il n'y a pas de problème.

— Oh je suis sincèrement désolée. Je pensais que vous étiez parti pour une journée de travail et que vous ne reviendriez que ce soir.

— Sincèrement, je vous ai proposé de rester quelques jours, vous pouvez faire comme chez vous.

— C'est exactement ce que j'ai fait. Je me suis installée comme chez moi, j'ai pris vos affaires, j'ai déplacé votre télé dans le salon, j'ai ouvert vos placards, je me suis servie de tout. Je n'aurais jamais dû, je suis confuse ! Et puis c'est tellement idiot de se mettre ainsi devant la télé sans profiter de Paris. Qu'est-ce que vous devez penser ? Mais, après notre soirée arrosée, j'avais tellement mal à la tête en me levant ce matin que...

— Françoise, vous avez bien fait, dis-je, l'interrompant au milieu de sa phrase.

À force de me répéter, j'en vins tout de même à me demander si je ne cherchais pas à me convaincre de vouloir jouer les bons samaritains.

— C'est vraiment gentil de votre part, ajouta-t-elle, mais, croyez-moi, je ne suis pas comme ça. Normalement, j'aurais voulu visiter Paris, profiter d'être ici. Mais je n'ai pas eu le courage de bouger. Et puis ça a été plus fort que moi, il me fallait me remplir, combler le vide... Je crois que je fais une grosse déprime.

Déprime. Un mot tabou pour moi. Qui, parmi mes proches, aurait osé le prononcer ? Dans ma famille, il était même synonyme de maladie mentale, c'est-à-dire de folie.

Je sentis que Françoise allait se mettre à pleurer encore une fois. Pour détourner son attention, je lui indiquai, en la pointant du doigt, la boîte de Quality Street sous son bras :

— Je peux ?

— Vous en voulez un ? dit-elle, étouffant un sanglot.

— Seulement si vous m'accompagnez, acquiesçai-je, ce qui provoqua chez elle une esquisse de sourire.

— Non merci, j'en ai déjà bien trop mangé.

Elle ouvrit la boîte de bonbons, et me la tendit. J'hésitai quelques instants, le temps de me remémorer la scène du début de Forrest Gump. Je dis alors, imitant l'accent traînant de la traduction française :

— La vie, c'est comme une boîte de chocolats.

Françoise pouffa.

— C’est Tom Hanks que vous imitez ?

— Oui.

— Vous n’êtes pas très brillant pour les imitations non ?

— Pas très brillant pour les langues en général. À part le français, avec lequel j’ai tout de même de profondes lacunes, dis-je faussement modeste.

Je choisis un caramel dans la boîte et rendis son sourire à Françoise. J’aurais pu me vexer de sa dernière réplique mais j’appréciai une franchise qui, venue d’autres personnes, m’aurait indisposé. Pourquoi continuais-je à aider cette femme que je ne connaissais pas ? En la regardant, une seule réponse me vint à l’esprit. Parce qu’elle m’était devenue sympathique. Même dans ses moments de détresse je la trouvais digne et lucide. Il me semblait qu’elle se comprenait, qu’elle avait du recul sur ses propres émotions et les agissements qui en découlaient, si bien qu’il me devint évident qu’elle se sortirait rapidement de cette situation.

Françoise poursuivit son rangement. La pièce fut bientôt aussi nette que je l’avais laissée le matin.

— Françoise, dis-je, alors qu’elle se munissait de l’aspirateur dans le placard de l’entrée, je dois travailler. J’ai un article à écrire pour un magazine.

— Je comprends, vous préférez que je passe l’aspirateur plus tard.

— Oui, s’il vous plaît. J’ai besoin de calme.

— D’accord, je vais aller faire un tour dans le quartier.

— Vous pouvez rester si vous voulez. Il y a un casque sur la chaîne hi-fi. Si vous voulez regarder la télé il suffit de le brancher sur le poste.

Françoise déclina mon invitation mais je sentais bien qu’elle était tentée. Elle disparut dans le bureau, qui devenait peu à peu sa chambre.

Puisque mon lieu de travail était occupé, je me munis d’un vieux ordinateur portable que je n’utilisais que très rarement et m’installai dans la cuisine.

Je récupérai les notes que j’avais prises lors de l’interview d’une directrice

d'exposition qui organisait une rétrospective Munch à la Pinacothèque, et commençai à les parcourir. Quelques coups frappés sur la porte de la cuisine me tirèrent de mes réflexions. Françoise glissa la tête par l'entrebâillement.

— Je suis désolé, je vous dérange encore.

— Qu'est-ce qu'il y a Françoise ?

— Je voudrais vous dire quelque chose, mais je ne sais pas si je fais bien.

— Maintenant que vous avez commencé, allez jusqu'au bout.

— C'est à propos de notre discussion d'hier.

— Celle que nous avons eue au restaurant.

— Oui, au restaurant puis en rentrant.

— Je vous l'ai dit, j'ai été quelque peu violent dans mes propos et je le regrette.

— Ne vous inquiétez pas, j'ai été un peu triste sur le moment, mais je ne suis plus vexée. Puis c'est un peu ma faute aussi. J'ai souvent tendance à mettre les pieds dans le plat, à dire tout haut ce que d'autres n'osent pas dire.

— Oui, j'ai cru le remarquer.

— Vous vous souvenez lorsque vous m'avez parlé de cette Olga ?

Encore une fois la discussion prenait une tournure qui provoquait en moi une réaction de malaise. Je sentis une boule dans mon ventre et mes pensées devinrent confuses.

— Oui, répondis-je simplement.

— Je vous ai dit qu'il vous fallait exprimer cette blessure.

— Françoise, j'ai du travail. Ne pourrait-on poursuivre cette conversation plus tard ?

— Oh si bien sûr, je vous laisse. Excusez-moi encore.

Françoise ferma la porte. Je me retournai vers mon écran. Mais la porte s'ouvrit à nouveau.

— Je voulais simplement vous dire...

Tout en comprenant que je ne me débarrasserais pas d'elle tant qu'elle n'aurait pas formulé son idée, je commençai à être une nouvelle fois agacé par son comportement. Il y avait de l'inspecteur Colombo chez cette femme. Je dis toutefois, sur le ton le plus cordial possible :

— Allez-y Françoise, je vous écoute.

Françoise resta silencieuse, le temps, me sembla-t-il, de rassembler ses pensées. Puis elle ajouta, avec un ton dans lequel perçait l'indulgence qu'elle exprimait à mon égard :

— Il y a une solution. Vous êtes journaliste ?

— Oui

— Donc vous savez écrire ?

— Je me débrouille...

— Si vous ne savez pas dire cette blessure, peut-être saurez-vous l'écrire ?

Si je pouvais apparaître incrédule à l'écoute de cette affirmation, ces mots pénétrèrent en moi davantage que je ne l'aurais souhaité.

— Voilà, c'est tout ce que je voulais dire.

Laissant planer dans l'air les conséquences de sa suggestion, elle referma enfin la porte et me laissa seul dans la cuisine.

Je réfléchis quelques instants à ses propos. Écrire sur Olga. Quelle drôle d'idée ! Qu'elle soit venue m'importuner avec cette proposition me paraissait ridicule. Je laissai ça de côté et me remis à la lecture de mes notes espérant rédiger rapidement mon article. Je passai plus d'une demi-heure à trouver une accroche, mais aucune formulation ne semblait adaptée à mon sujet. J'abandonnai l'introduction pour entrer directement dans le corps de l'article. Là encore, les mots ne me satisfaisaient pas. Le texte m'échappait, l'agencement des idées se révélait de piètre qualité.

En milieu d'après-midi, je compris que j'étais obnubilé par la recommandation de Françoise. Il me semblait confusément que je ne pouvais m'y dérober. Peut-être qu'elle avait raison. Qu'il me fallait écrire si je souhaitais me délivrer de mes démons. J'avalai un grand verre d'eau, m'assis et commençai à taper quelques lettres sur mon clavier d'ordinateur. Un seul mot me vint : Olga. Je l'écrivis encore et encore, si bien que ma page de traitement de texte en fut bientôt recouverte. La thérapie ne fonctionnait pas. J'étais aveuglé par un rideau opaque qui interdisait à l'image d'Olga de se former dans mon esprit. Je croyais vouloir écrire mais l'ampleur de la tâche réduisait à néant tous mes efforts. Il me sembla soudain que toutes les tentatives seraient vaines. Je me levai et parcourus la cuisine plusieurs fois dans sa largeur. Je me sentais mal. Une profonde fatigue m'envahit. J'avais un besoin impérieux de dormir.

Je me rendis dans ma chambre, jetant un regard désabusé à Françoise qui s'était à nouveau installée devant la télé.

Je me couchai sur mon lit et fermai les yeux. Mais je n'avais jamais été un grand adepte de la sieste. Mes pensées s'accéléchèrent, tournant en boucle jusqu'à me procurer l'impression que mon cerveau était chauffé à blanc. Ne pouvant accéder au sommeil, je ressentais une frustration qui s'ajoutait à des angoisses de plus en plus présentes.

Finalement, je me levai, ouvris le petit secrétaire installé dans ma chambre et en sortis des feuilles vierges et un stylo. Depuis des années, j'utilisais exclusivement un ordinateur pour la rédaction de mes articles. Si la catharsis ne pouvait se réaliser au travers du traitement de texte, peut-être adviendrait-elle par l'écriture manuscrite ? Seule l'expérimentation me permettrait de savoir si je parviendrais à surmonter mon handicap.

Je m'installai sur le lit, le dos calé par des coussins. Les premiers mots jaillirent, qui racontaient celle qui avait tant compté pour moi, quinze ans auparavant. Au début confuses, les phrases devinrent fluides et leur enchaînement plus évident. J'écrivis des heures durant la genèse de cette histoire qui avait traversé la mienne et dont je commençais à admettre que je la vivais encore. Je fis une rapide pause pendant laquelle j'avalai un sandwich, et poursuivis mon entreprise une partie de la soirée, jusqu'à ce que le sommeil apporte ses soins réparateurs.

Lorsque le réveil sonna, je ressentis un léger mal de tête qui se dissipa rapidement sous la douche. Bien qu'habité par cette histoire que j'avais à peine commencé à coucher sur le papier et qui me hurlait de la matérialiser au plus vite, comme un innocent demande à la justice qu'on le libère sur l'heure, il me fallait me préparer pour une matinée de travail. J'avalai un café et laissai sur la table de la cuisine un mot dans lequel je proposais à mon invitée de déjeuner avec moi, et lui indiquais que je l'appellerais sur la ligne fixe dans la matinée. Avant de quitter l'appartement, je glissai sous la porte du bureau où dormait encore Françoise les quelques feuillets que j'avais rédigés pendant la nuit.

Fédor et Lili

En 1928, comme beaucoup d'émigrés d'Europe de l'Est attirés par l'accueil et la prospérité de la capitale française, Fédor Litovsky et sa femme Lili débarquèrent à la gare de Paris-Bastille sans le sou. Fédor avait 26 ans. Participant à des mouvements politiques d'extrême gauche dès son quatorzième anniversaire, d'abord proche des mencheviks avant de rallier le Komintern, grand admirateur de l'Armée rouge, Fédor avait pourtant décidé de quitter l'URSS dont le totalitarisme lui était devenu intolérable.

Ses parents, Mikhaïl et Anna, étaient originaires de Zatoka, une petite ville de Russie située sur les bords de la mer Noire. Trois ans après sa naissance, en 1905, Anna avait été blessée à la jambe par une balle tirée dans la foule des manifestants lors des événements qui avaient opposé l'armée tsariste aux révolutionnaires à Odessa. Mikhaïl et Anna s'étaient déplacés de quelques centaines de kilomètres vers l'ouest, à Chervonograd, pour échapper à la terrible répression organisée par le tsar. L'intérêt de ce déménagement était double : rejoindre leur famille, correctement installée dans une ville où Mikhaïl parviendrait facilement, grâce à leurs contacts, à retrouver du travail ; et s'établir à proximité de la frontière polonaise, pour le cas où, rattrapés par les émissaires du tsar, il leur deviendrait impossible de rester plus longtemps en Russie. Fédor grandit à Chervonograd, sensible dès son plus jeune âge aux discussions des adultes qui prenaient souvent une tonalité politique. L'idée de la construction d'un monde meilleur animait ce microcosme d'intellectuels qui vivaient tiraillés entre la frustration et la relative quiétude engendrées par l'éloignement géographique du pouvoir monarchique. Le père de Fédor faisait commerce de houblon qu'il achetait sur pied à la noblesse locale désireuse d'engranger un bénéfice rapide qu'elle dépensait dans des noces extravagantes sur la Côte d'Azur ou dans les capitales d'Europe occidentale. Mikhaïl travaillait dur, négociant les meilleures terres, organisant leur exploitation, son temps largement occupé par la protection des champs qui subissaient les rapines des ouvriers agricoles, de pauvres hères sans éducation, cherchant par ces vols à améliorer leur maigre quotidien. Le houblon, indispensable à la fabrication de la bière, principale boisson alcoolique d'une région ignorant en grande partie le vin, était un commerce lucratif dans cette province où les artisans et les fonctionnaires qui exerçaient les tâches administratives étaient pour la plupart d'origine allemande.

La famille Litovsky vécut confortablement, jusqu'à ce que la Première Guerre mondiale mette un terme à cette vie heureuse. Au printemps 1915, un ordre de mobilisation émanant du gouvernement russe parvint à la résidence des Litovsky. À cette époque, de nombreux cousins et amis étaient déjà partis au combat, et Mikhaïl s'estimait heureux d'avoir échappé jusque-là à la conscription. Alors âgé de 37 ans, il dut se résigner à partir vers le front allemand. Son fils l'accompagna jusqu'à Lviv, ignorant qu'il partageait les derniers instants de son père. Quelques jours plus tard, à peine débarqué sur le front, Mikhaïl, qui ne connaissait rien au maniement des armes, reçut une estocade de baïonnette d'un soldat prussien. Il mourut sur le coup.

En 1917, suite à la révolution d'Octobre et à la prise de pouvoir par les bolcheviques, la Pologne blanche retourna ses canons contre son ancien allié devenu soviétique. Les lignes des frontières bougeaient toutes les semaines, sans que quiconque puisse réellement savoir à quelle nation était désormais rattachée cette immense province qu'on appellerait plus tard l'Ukraine. L'État polonais profita d'une période de quelques semaines où Chervonograd demeura sous son contrôle pour y organiser une campagne de mobilisation. Un matin, un soldat se présenta chez les Litovsky avec un ordre de mobilisation rédigé en polonais. Celui-ci émanait du ministère de la Guerre et concernait Fédor, qui avait fêté quelques jours auparavant son seizième anniversaire. Bien qu'éprouvant avec acuité le traumatisme de la mort de son père, Fédor ne chercha pas à se soustraire à la conscription. Il ne ressentait aucune peur à l'idée de ne pas revenir du front – À cet âge, la sève qui coule dans les veines des jeunes hommes les anime d'une fougue empreinte d'inconscience. Mais une idée était insupportable à Fédor, celle d'être enrôlé par les Blancs pour lutter contre les Rouges. Rallié par atavisme à la cause socialiste, il ne pouvait imaginer se battre contre ses frères de cœur. C'est ainsi que, muni d'un baluchon rempli de vivres qu'Anna avait préparé avec tout le soin qu'une mère porte à un fils qu'elle ne reverra peut-être jamais, il quitta la ville la nuit suivante et s'enfonça seul dans la forêt. Espérant ne pas être poursuivi, il chercha à rejoindre l'armée de son idole, Léon Mendeleïev Bronstein, dit Trotski, dont les récits de certains de ses proches disaient qu'elle était stationnée plus au sud, à proximité de la naissance des montagnes des Carpates. Passant sans s'en apercevoir la frontière, il marcha deux semaines avant d'atteindre Cotkiv. La ville était déserte. Il apprit que les troupes de l'Armée rouge s'étaient déplacées vers l'ouest pour affronter l'armée

polonaise dans la région d'Opilija. 150 kilomètres le séparaient encore du front. L'intégralité des moyens de transport ayant été réquisitionnée pour les besoins de la guerre, il mit six jours pour parvenir à Nadyima, le chef-lieu d'Opilija. Épuisé, amaigri, il arriva trop tard pour participer aux manœuvres, l'armée ayant replié ses forces pour protéger Moscou. Contraint d'interrompre son périple pour récupérer des forces, il décida de séjourner quelques jours à Nadyima. Il résida gratuitement chez Emma Ivanovna, une logeuse professionnelle contente d'aider un jeune homme qui lui rappelait ses deux fils partis pour la guerre. Lili, sa fille cadette, âgée de 15 ans, disposait de mille ressources pour contourner le rationnement ; chaque jour, elle approvisionnait leur petite communauté en vivres, si bien que Fédor retrouva rapidement sa vitalité. Les amours d'adolescents sont toujours les plus pures. Fédor éprouva immédiatement la plus vive attirance pour Lili, qui la lui rendit équitablement. Les deux jeunes gens se levaient tôt et parcouraient la ville et ses alentours à la recherche de moyens de subsistance. Les fermiers et les commerçants refusaient souvent de livrer leurs produits à crédit ; ou bien ils préféraient ne pas puiser dans leur maigre stock à cause de l'inflation qui avait gagné le pays. Lili se servait alors de ses talents innés de contorsionniste pour pénétrer dans les entrepôts ou les arrière-boutiques des magasins où elle grappillait les aliments en prenant soin de ne pas trop en prélever afin que personne ne découvre son larcin. Fédor, stationné à l'extérieur, faisait le guet, prêt, au moindre bruit suspect, à siffler l'Internationale qu'ils avaient définie comme signal de départ.

Ils apprenaient à se connaître. Fédor, qui s'était aperçu des lacunes de Lili en matière d'éducation, lui proposa ses services et entreprit de compléter chaque après-midi sa maîtrise de l'écriture et de la lecture par des cours particuliers qu'il lui dispensait sur la table de la cuisine, pendant qu'Emma Ivanovna tentait de faire un dîner avec les produits disparates rapportés de leur tournée du jour. Un premier mois passa, puis un second. Fédor était animé par un désir qui luttait à armes inégales contre son objectif initial de rejoindre l'Armée rouge. Détenteur de documents polonais, s'étant déclaré déserteur aux autorités de la ville, il n'était pas visé, comme tous les hommes de sa génération, par l'ordre de mobilisation générale de la nouvelle Russie soviétique. La proximité de Fédor et Lili, qui ne se quittaient plus, n'était pas pour déplaire à Emma Ivanovna qui y gagnait à la fois un précepteur et un homme à la maison, des denrées rares et rassurantes en ces temps de guerre. D'autres, aussi sensibles que Fédor, et depuis plus longtemps, aux boucles blondes de Lili et à sa taille fine, considéraient cette

idylle naissante avec jalousie et convoitise. Le rédacteur de la lettre de dénonciation qui arriva à la caserne de gendarmerie de Nadyima ne fut jamais identifié. Mais il parvint à ses fins. Fédor, soupçonné de crime d'espionnage pour le compte de la Pologne, fut incarcéré dans l'enceinte du collège transformée en prison, où il séjourna plusieurs mois sans jamais passer en jugement. Chaque jour, Lili, qui soudoyait ses geôliers avec des victuailles, lui rendait visite, faisant croître leur attachement et leur désir. La fin de la guerre annonça le terme de sa détention. Ayant fourni son passeport russe aux autorités, Fédor avait minutieusement répété le discours qu'il comptait faire à ses juges afin de prouver son attachement à la Révolution bolchevique. Il avait ainsi prévu de réciter des passages entiers du *Capital*, qu'il connaissait par cœur, afin de se défendre des accusations qui avaient mené à son emprisonnement. Sa surprise fut immense lorsque la Cour l'innocenta lors d'un procès qui ne dura pas plus de quelques minutes, et au cours duquel on ne lui posa qu'une seule question : Savait-il lire, écrire et compter ? Sa réponse positive suffit à le faire libérer ; au lendemain de la guerre, la Russie soviétique avait de vastes ambitions d'alphabétisation de la population et la nouvelle administration qui se mettait en place manquait considérablement de fonctionnaires pouvant jouer le rôle d'enseignants.

Fédor devint instituteur. Une tâche difficile en raison de son auditoire principalement constitué d'enfants de moujiks, et parfois de leurs parents et grands-parents, dont les capacités de concentration étaient quasi nulles et la turbulence difficile à canaliser. Il écrivit plusieurs lettres à sa mère avant de recevoir enfin en retour des nouvelles porteuses d'espoir. Anna se portait bien. Elle lui donnait aussi des nouvelles de plusieurs de ses amis et de membres de sa famille qui lui mirent du baume au cœur. Ceux dont elle ne parlait pas avaient sûrement péri depuis son départ.

Lili se rendait sur les marchés où elle vendait du savon à la pesée et des gants de crin. Pour amuser les clients, et pour arrondir ses fins de mois, elle faisait régulièrement des tours de contorsion qui lui attiraient un franc succès. Sa souplesse mais également son agilité étaient devenues légendaires dans sa ville natale dont elle devint l'emblème. Basculant en arrière comme une poupée désarticulée, elle était capable de passer sa tête entre ses jambes tout en restant debout. Le plus impressionnant de ses numéros consistait à se déchausser et à faire toutes sortes de gestes du quotidien avec ses pieds étrangement habiles. Un

matin qu'elle se produisait comme à son habitude dans l'allée centrale du marché, elle attira l'attention d'un voyageur. Celui-ci, après l'avoir admirée se saisir d'une chope de bière avec son pied et la porter à ses lèvres, vint s'entretenir avec elle. Il lui expliqua qu'il connaissait un directeur de cirque qui tournait dans toute la région d'Opilija et qu'il se proposait de le lui présenter. Avec son talent, il faisait le pari qu'elle serait aussitôt embauchée. L'idée de travailler dans un cirque enivra Lili de chimères sur la vie exotique des travailleurs itinérants. Sa réponse fut prompte et définitive. Personne, pas même Emma Ivanovna, ne sut la faire changer d'avis lorsqu'elle annonça qu'elle se rendrait à Kalus pour passer une audition. Quelques échanges de courrier suffirent à organiser le déplacement. Fédor prit le train avec Lili jusqu'à Kalus où la rencontre avec le directeur de cirque Lev Davidovitch se passa comme l'avait prévu le voyageur rencontré sur le marché de Nadyima. Lili fut embauchée sur-le-champ. Le soir même, elle recevait les acclamations d'un public conquis.

Lili, qui améliora son numéro, travailla plusieurs années pour le cirque de Lev Davidovitch. Elle ne s'accommoda jamais de l'éloignement de Fédor, des bras duquel elle s'absentait parfois de longs mois, mais préféra subir ce manque pour vivre sa passion. Lors d'une agréable journée de printemps, profitant de l'un des brefs passages de Lili à Nadyima, ils se marièrent avant qu'elle ne disparaisse pour une nouvelle tournée en Russie occidentale. Ce n'est que lorsqu'elle tomba enceinte qu'elle se résolut à s'installer à Nadyima. L'accouchement de Lili fut long et douloureux. Dmitri, qui n'avait pas hérité des talents de contorsionniste de sa mère, eut beaucoup de mal à trouver son chemin pour aspirer enfin une grande bouffée d'ère soviétique. Lili resta alitée tout l'automne 1923. Fédor ne se faisait nulle inquiétude pour l'état de santé de sa femme auprès de laquelle il était à chaque instant. L'ayant enfin pour lui sans craindre un départ soudain, il n'avait jamais été aussi heureux. Lili fut extrêmement sensible à cette effusion de sentiments. Ces mois allongés lui permirent de réfléchir à la situation nouvelle qu'apportait la présence d'un enfant. Sa décision fut mûrement réfléchie. En décidant de ne pas rejoindre le cirque, elle savait qu'elle perdait irrémédiablement la partie d'elle-même la plus créative, mais en contrepartie elle gagnait un foyer solide et aimant dans lequel elle souhaitait voir grandir son enfant.

Fédor et Lili emménagèrent avec leur bébé dans une petite maison depuis laquelle ils entendaient couler la rivière. Au travers des fenêtres, ils apercevaient les péniches en provenance de Kiev ou d'Odessa qui, tractées par des chevaux, alimentaient en charbon et en matières premières toute la région. Lili retourna travailler sur le marché où il lui arrivait parfois de se livrer à l'un de ses numéros favoris. La prison avait été transformée en collège. Fédor, qui en avait été nommé directeur, faisait également parti du Comité central du Parti bolchevique de la région d'Opilija. Très occupé par ses multiples activités, il se mit à travailler beaucoup, rentrant tard le soir de ses réunions au Comité et se levant tôt pour gérer des tâches administratives rendues de plus en plus complexes par l'administration. À partir de 1927, le vent tourna en Russie. Les échecs de la NEP étaient ressentis dans tout le pays où le peuple commença à manquer de nourriture et de denrées de base. Staline choisit la manière forte pour faire taire les velléités des populations qui auraient inexorablement mené à une remise en cause de la Révolution. Les protestations furent réprimées par la force. Des manifestants qui ne réclamaient que du pain trouvèrent la mort dans de terribles affrontements avec la police ; d'autres furent condamnés pour trahison à la Révolution et jetés en prison. Ces manœuvres, qui ressemblaient aux agissements de l'ancienne Russie tsariste, déplurent à une partie de l'intelligentsia à laquelle appartenait Fédor. Lorsqu'en 1928 fut adopté le premier plan quinquennal, Fédor commença à imaginer quitter un pays dont il percevait qu'il était dans une profonde impasse politique. Lorsqu'il parla de son projet à Lili, celle-ci fit preuve d'un tel enthousiasme qu'il fut difficile de l'empêcher de ne pas faire immédiatement ses valises. La nostalgie des années passées sur les routes, qui lui avaient donné le goût de la découverte du monde, lui faisait probablement confondre les notions d'itinérance et d'exode.

Pour ne pas risquer de retrouver leurs noms sur la liste déjà longue des traîtres à la patrie, leur projet demeura secret. Ils évoquaient leur départ à voix basse, sous la couverture de leur lit, évoquant différentes destinations jusqu'à ce que le choix de la France s'offrit comme une évidence. Fédor, qui sut être généreux avec quelques fonctionnaires bien choisis, obtint facilement un visa. À l'hiver 1928, Emma Ivanovna, qui avait pris soin de coudre à l'intérieur de leurs vêtements des petites poches contenant quelques roubles d'or invisibles de l'extérieur, les accompagna à la gare. Sur le quai balayé par un vent glacial, ils se firent leurs adieux. Le train les mena jusqu'à Odessa. Profitant de deux jours d'oisiveté, Fédor se rendit sur la tombe de ses grands-parents et s'attarda dans

les rues que sa mère lui avait si souvent décrites en lui faisant le récit des troubles de 1905. Ils embarquèrent au petit matin sur un navire marchand qui les mena jusqu'au port d'Athènes. À peine eurent-ils le temps de goûter aux délices du marché aux fleurs et à l'amertume du café grec qu'il fallait déjà monter à bord d'un autre navire les conduisant jusqu'à Venise. La traversée avait duré cinq jours, suffisamment pour que le petit Dmitri garde une éternelle détestation des transports maritimes.

La beauté resplendissante de la cité des Doges les incita à profiter quelques jours de leur voyage. Ils séjournèrent dans une pension de famille sur les bords de la mer Adriatique. Leur hôtesse ne parlait qu'un patois vénitien qui leur demeura incompréhensible tout au long de leur séjour. Elle trouva cependant un moyen de communication universel : elle leur fit découvrir la cuisine italienne dont ils se régalerent ; tous ces plats mijotés, dont les sauces accompagnaient merveilleusement de simples pâtes, prenaient chaque jour une forme différente ; et le vin, le vrai, non pas l'ersatz qu'ils avaient parfois testé dans certaines auberges russes. Ils en firent un usage abusif, avant de sortir à nouveau le soir pour humer l'odeur de la mer qui racontait si bien leur liberté ! Portant Dmitri dans une écharpe, ils parcouraient la ville comme on croque une olive dont on conserve longtemps en bouche le noyau, d'abord avec avidité puis plus lentement, appréciant leur passage dans chacune des ruelles, s'arrêtant sur les ponts et devant les églises, appréciant d'un œil neuf, ébahi, la précieuse toilette des Vénitiens. Alors, empris d'une appréhension qui grandissait avec l'approche de la fin de leur périple, ils se résolurent à prendre un train de nuit qui les conduisit jusqu'à Paris.

Ma sortie avait un objectif précis sans présenter pour autant de caractère d'urgence, si bien que je décidai de prendre le bus pour me rendre dans le quartier de Saint-Germain des Prés. J'attendis placidement le bus, avec l'impression contradictoire du devoir en accomplissement et d'un fort blocage psychologique. Je sentais qu'une partie de moi cherchait à se déverrouiller et j'en venais à considérer le surgissement inattendu de Françoise dans mon quotidien comme un heureux évènement.

La ligne 95 empruntait un trajet que j'adorais et que rendait encore plus agréable ce matin d'hiver ensoleillé. Après avoir échappé au flot de circulation de la rue d'Amsterdam, le bus empruntait la rue Auber, longeant l'Opéra Garnier magnifiquement restauré, dont les marbres et les dorures étincelaient sous le ciel limpide. Descendant l'avenue de l'Opéra jusqu'à la Comédie-Française, le bus traversait la rue de Rivoli, s'enfonçait sous les arcades du Louvre, permettant aux passagers chaque fois émerveillés de redécouvrir la pyramide de verre et le Carrousel, puis ressortait par l'aile sud du château avant de traverser le pont Royal. Je descendis à l'extrémité de la rue des Saints-Pères et parcourus à pied le boulevard Saint-Germain qui résonnait des bruits des livraisons, les camions que les conducteurs déchargeaient gênant la circulation et provoquant un déchaînement éruptif de coups de klaxons. Je me rendis au siège de la *Revue libre de Littérature*, rue Mabillon, où je demandai à la standardiste que je connaissais bien si son directeur, Christian Feustel, était présent ce matin-là. Apprenant qu'il était en réunion et donc indisponible, je me dirigeai alors vers le service comptabilité. Ma visite avait une double finalité. En effet, lorsque je le pouvais, je m'organisais pour me déplacer au siège d'une rédaction pour laquelle j'avais rédigé un article et qui ne m'avait pas encore payé. Cela procurait le double avantage d'avancer le traitement de ma facture, et de me permettre de ne pas me faire oublier de mes commanditaires. La comptable me reçut amicalement, me proposant un café qu'elle avait elle-même préparé. Elle me remit un bordereau de paiement et un chèque en retour de ma prestation, puis m'accompagna, dans les couloirs décorés des unes de tous les numéros de la revue, à la recherche de son directeur. Appréciant manifestement de me tenir compagnie, ce qui lui offrait une excuse pour sortir de son bureau, elle me fournit une information utile en m'apprenant qu'un numéro serait prochainement

consacré à la littérature artistique. Je faillis renverser mon café lorsque Christian Feustel, comme toujours emporté par une énergie débordante, sortit précipitamment d'une pièce où s'achevait sa réunion.

— Ah, Antoine, vous tombez bien. On boucle justement un projet de revue pour juin. Une spéciale dédiée au rapport entre littérature et art plastique.

— C'est très intéressant, dis-je, sans dévoiler que j'étais depuis quelques instants au courant.

— Oui, vous vous mettrez en contact avec Patricia afin de valider les sujets sur lesquels vous pourrez travailler.

Patricia Bonin-Durand était l'assistante de Christian. Organisant en véritable chef d'orchestre son agenda chargé, elle avait acquis avec le temps un rôle de pivot incontournable au sein de la rédaction.

Christian était déjà parvenu au fond du couloir. Les deux graphistes auxquels il s'adressait, fâchés depuis l'adolescence avec leur rasoir, arboraient des vêtements aux logos bien identifiables. Je ne pus m'empêcher de me demander s'ils étaient rémunérés par les marques. J'hésitai à lui courir après pour lui parler de la proposition qui m'avait été faite par les éditions Duguet-Marin. Son avis, que je savais toujours pertinent, m'aurait été fort utile pour m'aider dans ma prise de décision. A contrario, je craignais de lui dévoiler que j'allais peut-être être embauché chez Duguet-Marin, et de lui faire ainsi considérer notre collaboration comme caduque. Cette proposition ne cessait de me contrarier. Elle tombait au plus mauvais moment, car rares étaient les revues qui consacraient un numéro spécial à la littérature artistique et un tel travail ne pouvait que s'avérer intéressant. Au niveau de la rémunération, les statuts de journaliste free-lance ou de salarié étaient tous deux probablement équivalents, mais devenir salarié présentait un avantage indéniable et me ferait peut-être parvenir à un nouveau stade de ma carrière, moins excitant mais plus apaisé. N'en avais-je pas assez de courir les rédactions pour obtenir un papier ?

De retour dans la rue, je composai le numéro de mon appartement depuis mon téléphone mobile. Françoise, la voix encore endormie, répondit à mon appel. Je lui proposai de déjeuner avec moi, ce qu'elle accepta avec un manque d'enthousiasme certain que j'attribuai à sa difficulté à sortir de sa nouvelle

tanière. Après lui avoir indiqué que je l’attendrais à l’arrêt du 95 rue de Rennes, je m’accordai une promenade, laissant mon humeur confuse me guider au hasard des rues piétonnes dont l’étroit labyrinthe moyenâgeux forme un îlot de calme entre le boulevard Saint-Germain et la place Saint-Sulpice. Je m’interrogeai. Françoise avait-elle lu le récit que j’avais entrepris de rédiger la veille et, si elle s’était plongée dans cette histoire, qu’en avait-elle pensé ?

J’atteignais la rue de Rennes lorsque j’aperçus Françoise descendre du bus. Je m’approchai. Ne sachant comment lui dire bonjour, j’optai finalement pour une embrassade qu’elle accepta probablement par politesse.

— Voulez-vous déjeuner au café de la Mairie, c’est une cuisine efficace et peu chère pour le quartier ? lui demandai-je.

— Je viens de prendre mon petit déjeuner et à cause de tout ce que j’ai englouti hier je suis un peu barbouillée, répondit-elle.

Puis elle ajouta :

— Mais si vous le souhaitez allons-y, je mangerai peut-être un dessert.

Nous entrâmes dans le bistrot dont les fenêtres donnaient sur l’imposante et affreuse église Saint-Sulpice. À chaque fois que je regardais cet édifice je me demandais comment certains écrivains avaient pu en faire un élément central de leur œuvre. Ne jugeant pas indispensable de faire part de cette réflexion à Françoise, je suivis les recommandations d’un serveur et montai par le petit escalier qui menait à l’étage. La salle déjà bondée ne laissait que peu de latitude pour le choix de notre table. Nous dûmes donc nous installer entre deux couples dont les plats avaient déjà été servis. Le serveur nous tendit un menu, une attention inutile puisque je connaissais déjà son contenu et souhaitais commander rapidement. Écartant d’une main les cheveux qui lui cachaient le visage, il afficha une mine contrite lorsque Françoise lui annonça qu’elle ne souhaitait pas déjeuner. Il aurait fallu plusieurs années de cours de théâtre à un serveur de province pour avoir l’air aussi affligé.

Il s’éloignait vers les cuisines lorsque mon voisin, un Américain dont la voix

grave faisait vibrer la salle basse de la brasserie, s'adressa à nous avec un clin d'œil.

— *Nice waiter, isn't it?*

Même dans une langue que je ne maîtrisais pas, le ton sarcastique de notre voisin de table ne m'avait pas échappé.

— *Probably the normal average for a parisian waiter*, dit Françoise.

— Qu'est-ce qu'il dit ? demandai-je.

— Il dit que le serveur n'est pas très sympathique.

L'Américain continua sur sa lancée comme s'il était tout à fait usuel de parler anglais à Paris.

— *Do you know if the tip is compulsory ?* demanda-t-il à Françoise comme s'ils se connaissaient depuis longtemps et que nous avions tous décidé de déjeuner ensemble.

— *It's definitely not. In France waiters always have a salary and people just tip when service is efficient and nice.*

— *Oh, all right, I get it! This one won't have anything at all. Pushing this custom to his paroxysm there is a lot of brasseries in Paris where we should be allowed not to pay at all the bill!*

— Vous avez compris ? me demanda Françoise.

— Le sens général oui. Devriez lui dire d'éviter aussi les taxis.

— Oui, bonne idée, renchérit Françoise qui rit de ma remarque. Je suis hyper contente de parler enfin anglais après tant d'années.

L'Américain poursuivait déjà la conversation par l'habituel :

— *You're English is absolutely perfect!* (Françoise rougit comme une adolescente.) *Where did you learn it?*

— *I used to be a student in English literature; it was centuries ago*, dit-elle avec nostalgie.

— *What's you're favorite writer?* interrogea la femme de l'Américain, soudain

intéressée par la discussion.

Françoise prit quelques instants pour réfléchir, comme si elle passait l'un des examens les plus importants de sa vie, et déclara :

— *Scott Fitzgerald, may be.*

— *Read The Great Gatsby?* demanda l'Américain.

— *One of my favourite books,* dit-elle.

S'en suivit une discussion à laquelle on ne prit pas soin de me convier et qu'on ne me traduisit pas. Le serveur, qui n'avait pas que des défauts, mit heureusement fin à cette conversation lorsqu'il apporta ma salade landaise.

Françoise était ravie. Elle m'expliqua qu'elle avait souvent douté de son niveau d'anglais et que c'était un véritable miracle qu'elle ait réussi à s'entretenir ainsi avec des anglophones d'une histoire qu'elle n'avait pas relue depuis ses études.

— De quoi parliez-vous ? demandai-je.

— De littérature et en particulier de Scott Fitzgerald. Vous connaissez ?

— Oui, bien sûr !

— Vous aussi vous aimez cet extraordinaire personnage qu'est Gatsby ?

— Jamais lu Fitzgerald, dus-je avouer.

— Fitz.

— Pardon ?

— C'est la faute classique, on oublie souvent de prononcer le « z » en français. Ça se prononce Fitz-gé-rauld.

— Je tâcherai de m'en souvenir.

J'étais content pour Françoise qui avait pu pratiquer un peu son anglais mais surtout préoccupé par ma propre histoire. Cachant mon anxiété et l'intérêt que je portais à la réponse qu'elle me ferait, je lui demandai, l'air de rien :

— Vous avez lu les quelques pages que je vous ai passées ?

— Ah oui, votre histoire sur la Russie. Je l'ai parcourue dans le bus, une lecture en diagonale je dois avouer.

Puis elle ajouta, avec un grand sourire :

— Elle est super cette ligne de bus, qu'est-ce que c'est beau Paris tout de même !

J'étais décontenancé mais n'en laissai rien paraître. Je me décidais enfin, après quinze ans, à raconter mon histoire avec Olga, j'en faisais la confidence à Françoise et tout ce qu'elle trouvait à me dire c'est que Paris est une belle ville.

— C'est tout ? demandai-je, m'efforçant de conserver ma rancune pour moi-même.

— Oui, quoi d'autre ? Mais, en fait, vous écrivez un livre sur la Russie, c'est bien ça ?

— Mais pas du tout ! dis-je, avec de plus en plus de difficulté à cacher mon énervement. Vous vous souvenez, hier, je vous ai parlé d'Olga. Eh bien c'est d'elle que je parle.

— Olga ? Il s'agit de votre ancienne compagne, c'est bien ça ?

— Oui, approuvai-je en espérant que personne n'aurait entendu ce prénom dont l'expression avait pour moi une connotation mythologique.

— Mais il n'y a pas une ligne qui la concerne dans votre livre !

J'allais tenter de m'expliquer afin de lui préciser ma démarche lorsque l'Américain vint à nouveau déranger notre conversation. Dépliant une carte de Paris qui cachait à ma vue aussi bien mon assiette que Françoise, il s'adressa à moi, comme s'il n'avait pas remarqué que je ne parlais pas un mot d'anglais. Il devait considérer que la terre entière était anglophone :

— *We need to go to the musée Grévin. Can you please show us the place on this map?*

Françoise passa la tête par-dessus la carte et me traduisit sa demande.

— Il demande où se trouve le musée Grévin.

— Dites-lui que c'est fermé pour rénovation !

— Allez, Antoine, soyez sympa.

— C'est sur les grands boulevards. Il n'a qu'à prendre le bus que vous avez pris en sens inverse et descendre à Opéra.

— Chouette, je vais lui expliquer cela.

Et les voilà repartis dans une discussion dont je crus comprendre que cette fois-ci elle portait sur les musées à ne pas manquer dans Paris. Pas besoin de me demander mon avis, pensai-je définitivement bougon, je passe seulement mes journées depuis vingt ans à visiter tous les musées de la capitale.

Les Américains finirent par quitter la brasserie, non sans avoir communiqué à Françoise leur adresse et leurs coordonnées quelque part dans le nord de la Californie, et lui avoir fait des adieux bruyants auxquels tous les clients présents dans la salle du restaurant purent participer.

— Vous vous rendez compte, ils m'ont invitée chez eux, aux États-Unis, s'enthousiasma Françoise.

— Ça ne mange pas de pain, marmonnai-je, blasé.

— Tout de même, ajouta-t-elle, c'est hyper gentil !

— Françoise, à propos de mon texte, dis-je en tentant une dernière fois de l'intéresser à la discussion qui me tenait à cœur. Vous en pensez quoi, sincèrement ?

— Sincèrement ? répondit-elle.

— Oui, bien sûr, votre avis m'est important.

— Je ne vois pas le rapport avec Olga.

— Comment ça ?

— D'un côté vous me dites que vous avez une blessure profonde et qu'elle s'appelle Olga, de l'autre vous me faites lire un texte où vous parlez d'une

famille russe du début du XX^e siècle. Donc, je répète : je ne vois pas le rapport avec Olga !

— Mais enfin c'est évident. En parlant de la famille d'Olga, de ses origines, je dessine le contexte qui permettra de mieux saisir le personnage.

— Parce que la famille dont vous parlez est celle d'Olga ?

— Bien sûr !

— Je ne pouvais pas le deviner.

— Mais ça coule de source !

— Pas pour moi. Et puis je ne comprends pas, vous écrivez un livre ou vous cherchez simplement à parler de cette femme que vous avez connue ?

— Mais je n'écris pas de livre ! Quelle idée ! Écoutez, c'est dur ce que vous racontez, après des années je commence enfin à l'évoquer et tout ce que vous me dites est désobligeant.

Françoise me regardait avec un air qui me rappelait celui qu'elle affichait deux jours plus tôt lorsqu'elle avait quitté précipitamment le restaurant espagnol. Pour éviter un nouveau conflit, je baissai d'un ton avant d'achever mon argumentaire :

— C'est la seule manière que j'ai trouvée pour que tout cela sorte enfin, dis-je en conclusion.

Françoise s'adressa doucement à moi :

— Je ne suis pas certaine que vous ayez opté pour la méthode la plus directe. Mais si c'est pour parvenir à limer ce qui gratte à l'intérieur, je vous souhaite de trouver les ressources nécessaires pour achever ce que vous avez entrepris.

Elle avait de ces expressions parfois !

— Je voudrais tout de même vous demander...

— Allez-y, dis-je pour l'encourager.

— Toutes ces dates, ces informations historiques... Comment connaissez-vous tout ça ?

— Olga parlait souvent de sa famille. Pour le contexte historique il s'agit de

souvenirs de mes années de lycée. Le texte doit donc contenir de nombreuses erreurs.

— Et les noms de villes ?

— Je les ai inventés, comme certains noms de famille.

— On peut en conclure que vous avez une imagination et une mémoire qui fonctionnent bien. Un peu trop peut-être ?

Je ne répondis pas à cette pique amicale.

— Ceci étant dit, ajouta-t-elle, je prendrais bien un petit dessert. Vous croyez qu'ils ont une tarte Tatin ?

Je respirai un bon coup et hélai le serveur à qui je commandai une tarte Tatin et, avec l'assentiment de Françoise, deux cafés.

Dans la rue, je demandai à Françoise ce qu'elle comptait faire.

— Je ferais bien un peu de shopping, affirma-t-elle guillerette. Rien de mieux pour se refaire une santé !

— Vous pensez vraiment que le shopping est indiqué dans votre... euh... situation ?

— Ma grand-mère disait toujours : « Déjà qu'on n'a pas d'argent si en plus on doit se priver ! »

— Bon, d'accord, mais comment allez-vous payer ?

— Je dois vous avouer une chose. Je me suis permis d'utiliser votre téléphone ce matin.

— Vous avez bien fait, vous pouvez l'utiliser autant que vous voulez.

— Merci. J'ai donc appelé ma voisine avec qui je m'entends bien. Je lui ai raconté toute l'histoire. Elle était complètement abasourdie. Mais elle a été très sympa. Elle m'a proposé de regarder chez moi pour voir ce qui se passe. Et puis elle va me faire parvenir de l'argent par mandat dès demain. Elle m'a dit qu'elle se fichait complètement de savoir si je la rembourserais rapidement ou pas. Elle est à la retraite et s'ennuie terriblement. J'ai l'impression que mon histoire lui

change un peu les idées. Aujourd'hui c'est donc journée repérage !

Elle avait l'air tellement contente de pouvoir profiter de Paris que je trouvais normal de lui proposer à nouveau mon aide :

— Vous ne préférez pas que je vous prête de l'argent ? Ce sont les soldes en ce moment, ce serait dommage de laisser passer une occasion.

— Vous feriez ça ?

— Oui.

La réponse ne fut pas longue à venir :

— J'accepte, je vous rendrai tout demain, mais je voudrais y mettre une condition.

— Je vous écoute.

— Ça vous dirait de m'accompagner ? C'est triste de faire seule les boutiques. Et puis avec vous je saurai où aller, vous devez connaître les bons endroits où dénicher des affaires.

La bonne humeur de Françoise était communicative. J'avais toujours le même article à écrire mais il pouvait attendre le lendemain, dernière échéance que m'avait fixée le rédacteur en chef. J'acceptai donc, ce qui réjouit Françoise, et me mis à réfléchir à notre destination.

— Pas besoin de changer de quartier. On va se diriger vers Sèvres-Babylone et faire le tour de toutes les petites rues commerçantes. Il y a toutes sortes de magasins où vous allez trouver votre bonheur.

— Génial ! cria-t-elle.

Nous passâmes l'après-midi à arpenter les délicieuses rues commerçantes situées à cheval sur le VI^e et le VII^e arrondissement. Au début de notre quête, Françoise prit son temps, entrant dans les magasins chics de la rue du Dragon et de la rue du Cherche-Midi comme on pénètre dans un palais dont on a longtemps rêvé d'être l'hôte, ravie d'accéder au Graal de la mode mais consciente que ce monde n'était pas le sien. Elle admirait les étoffes, caressait les tissus, et

manquait de pousser un cri lorsque, glissant la main à l'intérieur d'un cache-cœur de 20 cm² ou d'un T-shirt sérigraphié, elle en extrayait l'étiquette et découvrait leurs prix exorbitants. Ayant bienheureusement évité ce genre de shopping depuis de nombreuses années, et habitué des achats dans les chaînes de milieu de gamme, je ne pouvais qu'acquiescer à ses réactions lorsqu'elle se tournait vers moi et me chuchotait, avec une affliction dans laquelle perçait une certaine volupté – association de sentiments typiquement féminine, me semblait-il : « Mais ils sont fous ! », « Vous vous rendez compte ! » ou encore, ce que me fit sourire : « À ce prix-là on peut se payer une semaine complète au ski ! »

Puis Françoise, qui apprenait vite, se mit bientôt à parfaire sa technique. Elle rentrait dans une boutique, se dirigeait rapidement vers les étagères, en extrayait une pièce qu'elle transperçait du regard comme si elle était soudain dotée d'une vision à rayon X et la laissait retomber comme on jette un chiffon. Puis elle ressortait pour entrer dans le magasin suivant où elle répétait le processus. Notre course prit des allures de marathon. Le plaisir se muait en pathologie. Françoise, lancée dans une recherche folle dont rien ne pouvait la distraire, n'était plus maîtresse de ses agissements. Elle entraînait, observait, fouillait, identifiait, extrayait, jugeait, jetait, ressortait. Puis recommençait. J'en étais à me demander si ma forme physique était suffisante pour ce type d'épreuve lorsque Françoise me déclara :

— On arrête, il faut peser 35 kilos, mesurer 1,80 mètres et avoir épousé un trader pour se payer ce genre de fringues !

Une pause, enfin ! Mes jambes, qui me portaient à peine, parvinrent avec difficulté à me mener jusqu'à l'abribus du 68, situé boulevard Raspail. Je m'effondrai sur le banc métallique, certain, quoi qu'il arrive, même si une mamie de 120 ans se présentait, de ne jamais céder cette place en or jusqu'à l'arrivée du bus qui nous mènerait place de Clichy. Je regardai Françoise, assise à mes côtés. Elle n'était pas plus brillante que moi. J'étais désolé qu'elle n'ait pas trouvé à s'acheter au moins un vêtement ; cela lui aurait remonté un peu le moral. À observer une fois de plus son vieux manteau, je me dis qu'elle en avait sérieusement besoin. Je me souvenais désormais de ce qui m'avait fait éviter de parcourir les magasins pendant tant d'années. Il s'agissait d'un sport à part entière qui avait sa place parmi les épreuves olympiques et qui nécessitait un

entraînement professionnel afin de se mettre à niveau dans les domaines de l'endurance, l'agilité, la prise de risques, la souplesse, sans oublier ce qui me manquait le plus, la force physique qui permet de rapporter chez soi les achats effectués, cette phase de jeu étant encore plus terrible lorsque le terrain est parisien et nécessite donc l'utilisation des transports en commun.

Une fois dans mon appartement, j'indiquai à Françoise que j'avais besoin de m'isoler. Même si je n'en dis rien, j'avais besoin d'essayer de poursuivre l'écriture de l'histoire d'Olga. Je fis livrer deux pizzas que nous mangeâmes silencieusement dans le salon. La folie de cet après-midi de shopping nous avait épuisés, et la promiscuité impromptue à laquelle nous faisons face depuis soixante-douze heures devenait pesante. Françoise avait l'air meurtrie. Elle faisait penser à un animal en danger qui se replie sur lui pour qu'on ne le remarque pas. Je cherchais mes mots pour combler le silence mais ne trouvais que des recommandations techniques à lui adresser. Je lui montrai comment faire fonctionner le lecteur DVD, et lui proposai un trousseau de clés de l'appartement qu'elle refusa, évoquant sa volonté de se coucher tôt. Un ami, quelqu'un la connaissant bien, aurait probablement trouvé les mots qui me manquaient en cet instant et qui lui auraient permis d'y voir plus clair et de se sentir mieux. Mais ces mots ne me vinrent pas et j'expédiai le dîner pour couper court à cette angoissante atmosphère. Notre relation m'évoquait soudain deux naufragés sur une île ignorant mutuellement la présence de l'autre. Je me levai, fis un signe gêné de la main à Françoise, lui souhaitai une bonne nuit et m'enfermai dans la cuisine avec mon matériel d'écriture.

Dmitri

Fédor et Lili s'installèrent dans un petit appartement de la rue Julien Lacroix. Le quartier de Belleville, populaire et accueillant pour les émigrés d'Europe de l'Est, comptait déjà d'importantes communautés juives et arméniennes installées là depuis le début du siècle. L'entraide qui existait parmi les exilés d'origine russe leur permit de trouver rapidement un emploi. Tôt le matin, Lili se rendait sur les marchés, navigant d'un étal à l'autre, aidant les maraîchers en manque de main d'œuvre. En quelques années, elle économisa suffisamment d'argent pour se mettre à son compte, employant deux commis sur le stand de fruits et légumes qu'elle loua à l'intérieur de la halle couverte de l'avenue Secrétan.

Fédor fut embauché rapidement dans une imprimerie où il apprit très vite les différentes techniques qui permettaient d'élaborer les livres, journaux et tracts que les puissantes machines rotatives enduisaient d'encre et recrachaient en des tas parfaits en bout de chaîne dans une forte odeur d'acétylène. Très habile de ses mains, consciencieux et travailleur, immédiatement passionné par un savoir-faire dont il acquit vite toutes les astuces, il devint le bras droit du directeur qui lui vendit son entreprise pour une somme modique lorsque, dans les années 30, la crise née aux États-Unis eut gagné la France. Tant qu'il ne fut pas scolarisé, Dmitri accompagna souvent ses parents sur leurs lieux de travail. Refusant de rester tranquillement dans les arrière-boutiques où on lui proposait des activités de son âge, curieux des machines bruyantes de l'imprimerie aussi bien que des quais de déchargement du marché, il gambadait au milieu des allées, insensible au danger, connaissant chaque personne et connu de tous, recevant d'un manœuvre une amicale chiquenaude, se voyant offrir une brioche d'une boulangère, toujours de bonne humeur dans ces univers peuplés d'adultes accomplissant leur labeur. Une telle liberté eut d'importantes conséquences sur son développement psychique. Lorsque parvenu à son septième anniversaire il entra à l'école primaire, il lui fut très difficile de supporter les longues journées à demeurer assis sur un banc ; le fait d'être enfant unique lui rendait l'apprentissage de la patience encore plus compliqué, et de simples gestes, comme celui de devoir lever le doigt pour demander l'autorisation de parler, lui demeurèrent totalement étrangers. Dmitri connut tout de suite un important échec scolaire. Les instituteurs qui tentèrent de l'apprivoiser ne surent jamais lui enseigner les cadres fixés par l'école et pourtant précieux en société.

Le dimanche, après le marché, ses parents avaient l'habitude de l'emmener au cinéma. Son sort fut scellé le jour où il vit un film dans lequel des gangsters utilisaient une rotatrice qui imprimait des billets de banque. Après la séance, Dmitri demanda à son père pourquoi celui-ci n'imprimait pas de la monnaie sur les machines de son entreprise. L'enjeu de la discussion échappa à Fédor qui ne prit pas le soin nécessaire pour expliquer à son fils qu'il s'agissait là d'une activité criminelle. Dès lors, Dmitri fut hanté par cette image des billets s'imprimant comme des journaux. Il avait découvert sa vocation qui, malheureusement, ne le mènerait pas vers les concours permettant de devenir agent de la Banque de France.

Dès son adolescence, Dmitri, encore scolarisé, se mit à passer du temps avec des individus louches qui lui donnaient quelques pièces en échange de certaines informations ou du transport de colis d'un point à un autre de Paris. Il suffisait à Dmitri d'entendre prononcer les mots lui interdisant strictement de regarder l'intérieur d'un colis qu'il était chargé d'acheminer pour se précipiter dans l'une de ses cachettes où il s'empressait d'ouvrir délicatement le papier qui cachait l'objet transporté ; puis il remettait le paquet en état quelques instants plus tard. Il découvrait ainsi des armes de poing, d'importantes sommes d'argent ou de simples lettres au charabia crypté qu'il se mit à recopier afin de tenter d'en percer les mystères. Quelques jours plus tard, entendant le récit d'un vol qui avait été commis à l'intérieur d'un pavillon bourgeois ou dans une succursale de banque, il faisait le lien avec le message qui lui avait été confié. En recoupant les informations, il apprit donc à déchiffrer les différents codes qu'il maîtrisa bientôt parfaitement et qui lui permettaient d'identifier les complices, de comprendre le montage des différentes escroqueries ou les techniques utilisées par les gangsters de l'époque. On ne lui avait pas encore permis de participer directement aux différentes opérations que déjà il en connaissait tous les rouages. Ses parents, au début inquiets de constater ses mauvaises fréquentations, furent agréablement surpris lorsqu'il rapporta enfin un bulletin de notes correct à la maison ; l'écriture, le calcul, ce que l'école n'avait su lui enseigner, il l'avait appris lui-même au contact des mauvaises graines de la rue qui avaient réussi à faire fonctionner son imagination, à l'intéresser enfin à ces matières jusque-là dénuées d'intérêt et à lui donner le goût de l'effort.

Les êtres humains ont des itinéraires impossibles à envisager par avance. S'il eût pu sembler évident à certains qui avaient bien connu Dmitri pendant son adolescence que celui-ci se serait précipité vers les lucratives activités qui permirent au marché noir de s'épanouir pendant la Seconde Guerre mondiale, ceux-là se seraient totalement fourvoyés. Dmitri avait certes grandi dans la rue où il avait été au contact de petites frappes et de bandits dangereux qui tous avaient excité sa curiosité au point de lui rendre évidente sa future activité professionnelle ; mais ses parents, une fois installés en France, avaient poursuivi leur engagement politique, ralliant des combats dont ils avaient transmis l'essence à leur fils. S'ils s'estimaient heureux d'avoir quitté l'URSS devenue stalinienne, ils n'avaient pas modifié leur ligne de conduite. À partir de 1935, l'imprimerie avait souvent servi à éditer des tracts de soutien aux socialistes et à quantité de mouvances antifascistes. Comme Fédor et Lili, Dmitri haïssait les blousons noirs qui défilaient dans les rues de Paris en hurlant des slogans racistes et antisémites.

Lorsque la guerre fut perdue et que les nazis entrèrent dans la capitale, l'aversion de Dmitri à l'encontre de l'Allemagne l'obligea à envisager son départ. Il essaya quelque temps d'organiser son embarquement clandestin pour l'Angleterre où il souhaitait rejoindre les forces de la France libre. Mais le contrôle des côtes normandes par l'armée allemande et l'interruption totale des transports civils vers le nord de la France compliquèrent à l'extrême ses projets. De plus, bien que ses parents aient été naturalisés, il était encore mineur, et conservait donc sa nationalité d'origine. En raison de la signature du pacte germano-soviétique, le risque d'être considéré comme un espion de l'Axe à son arrivée en Angleterre le fit renoncer à cette aventure. Il tourna ses pensées vers le sud et n'eut plus qu'une idée en tête : passer la ligne de démarcation pour se rendre en zone libre. Mais les vicissitudes de la guerre retardèrent longtemps son projet.

Au début du mois de juillet 1942, Dmitri quitta Paris en train à destination de Bordeaux. Il avait en poche une lettre destinée à un fournisseur spécialisé en pièces de rechange d'imprimerie. Fédor y indiquait dans le détail les besoins de ses machines vieillissantes, expliquant qu'il rencontrait des difficultés d'approvisionnement à Paris. Il recommandait donc son fils aux bons soins du directeur de cette entreprise, un dénommé Octave Temple, qui l'avait parfois démarché et dont il conservait le souvenir d'un homme chaleureux et avec qui il

partageait les mêmes idéaux politiques. Si Fédor souhaitait que son fils ait un point de chute une fois parvenu à Bordeaux, il espérait surtout que cette lettre de mission suffirait à éviter les soupçons qui pèseraient sur lui lorsqu'il se rapprocherait de la ligne de démarcation.

Dmitri arriva en gare de Bordeaux par un beau matin chaud et ensoleillé sans avoir été inquiété par les officiers allemands. Après avoir demandé son chemin, il prit la direction de la rue de la République, sifflotant sans s'en rendre compte l'air de ralliement du Front populaire, provoquant l'effroi des passants qui pressaient le pas une fois qu'il les eut gratifiés d'un large sourire où pointait encore l'innocence de l'enfance. S'effaçant devant un camion qui venait d'achever de charger sa cargaison, il entra dans la cour de l'entreprise Temple & Associés et se dirigea vers le bureau d'accueil où il demanda à parler au directeur. La très vieille femme qui l'accueillit était probablement déjà majeure pendant la guerre de 1870. La peau de son visage était parcourue de sillons jaunâtres qu'on pouvait croire creusés au scalpel. Elle lui indiqua que monsieur Temple était retardé à la préfecture où il accomplissait des formalités administratives. Elle espérait qu'il serait de retour pour l'heure du déjeuner et indiqua au jeune homme qu'il pouvait patienter dans la cour. Dmitri s'installa sur un banc situé à l'ombre d'un pin parasol au pied duquel il déposa son sac. Comme à son habitude, il eut vite besoin de se dégourdir les jambes. Il entreprit de faire le tour de l'entreprise où il constata, en fin connaisseur, que les pièces produites dans les ateliers étaient d'une qualité irréprochable malgré les rationnements provoqués par la guerre. Les ouvriers regardaient d'un mauvais œil cet inconnu qui se faufilait parmi eux comme s'il faisait partie du personnel. Pourtant, sa bonne humeur suffit à en dérider certains. Alors qu'il observait le travail d'un ciseleur faisant jaillir des étincelles d'une tôle ondulée, une main solide s'abattit sur son épaule, tandis qu'une autre lui faisait une clé au bras et le forçait à mettre un genou à terre. Surpris, le souffle coupé par l'attaque qu'il n'avait pas vu venir, il essaya sans succès de répondre aux invectives de celui qui le prenait pour un agent envoyé par la police allemande. Octave Temple était furieux. Déjà révolté par toutes les complications qui lui avaient été causées ces dernières semaines, l'obligeant à se déplacer plusieurs fois dans les bureaux de la police et de la préfecture où on l'avait fait patienter des heures durant et soumis à maints interrogatoires, il n'acceptait pas qu'on se permette aussi de détacher un agent qui s'était promené dans sa société comme s'il était chez lui puis rentrerait dans son administration rédiger un rapport qui lui créerait de

nouveaux ennuis. Dmitri parvint à glisser sa main libre sous son gilet d'où il tira la lettre rédigée par son père. Remarquant le nom de Fédor et reconnaissant sa signature, Octave relâcha son étreinte et se mit à parcourir la missive. Puis il éclata de rire, releva Dmitri comme on soulève un jouet, avant de l'entraîner vers l'intérieur des bâtiments, tirant sans ménagement sur son bras qui le faisait souffrir, en déclarant que la seule façon de se faire pardonner était de boire un coup à la santé de la France libre.

Installés dans un petit bureau aux armoires chargées de livres de comptes, ils trinquèrent une fois, puis plusieurs autres, dans des verres remplis d'un bordeaux blanc bien frais. Puis Octave voulut tout savoir de la vie à Paris et des activités de Fédor. Il ne fut pas surpris par les nouvelles que lui apportait Dmitri. Les restrictions et les brimades étaient subies de la même manière partout en zone occupée. Sa bonne humeur s'assombrit lorsque le jeune homme lui dévoila le réel objet de sa venue. Le manque de discrétion qui avait caractérisé son arrivée compliquait son passage vers la zone libre. Octave ne pouvait se permettre d'être lié à la disparition d'un jeune homme qui s'était déjà trop fait remarquer. Le risque était élevé d'attirer davantage sur lui l'attention de fonctionnaires français trop zélés. La discussion fut brève et permit de trouver un moyen qui satisfaisait les deux parties. Octave communiqua l'adresse d'un passeur à Dmitri. Il se munit alors d'un papier à en-tête de son entreprise sur lequel il rédigea une simple liste mentionnant l'adresse de plusieurs paysans, dont celle du passeur, que Dmitri était censé démarcher dans le cadre de sa recherche d'emploi. Puis il indiqua au jeune homme que le lendemain l'un de ses camions partirait à l'aube pour livrer des pièces à Loupiac, et qu'il le déposerait en chemin sur la route du Bouscaut. Dmitri fut ravi de l'aide qui lui était apportée jusqu'à ce qu'il apprenne qu'il devrait passer la nuit chez Élisabeth, la vieille femme ridée qui l'avait accueilli.

Dmitri parvint difficilement à trouver le sommeil sur le canapé inconfortable d'Élisabeth dont le logement sentait l'ail et le ranci. À l'aube, il rejoignit le dépôt où il aida les hommes à charger le camion puis embarqua avec le chauffeur, un costaud bavard et guilleret qui ne détestait pas la venue des Allemands ; ceux-là apporteraient, disait-il, de la rigueur à une France qui en manquait.

Parvenu au Bouscaut, Dmitri se rendit chez son contact en se gardant de tout comportement qui aurait pu le faire remarquer. Il évita le centre du village qu'il contourna par les champs pour aller à la ferme du paysan en suivant les indications que lui avaient fournies Octave. Le paysan l'aperçut depuis un champ de foin fraîchement coupé où il travaillait la terre à l'aide d'une charrue tractée par un cheval. Derrière lui se dessinaient les contours d'une forêt. Dmitri s'approcha et le salua. La liste rédigée par Octave devait contenir un code qui échappait au jeune homme car, sans avoir prononcé un mot d'explication, à peine l'eut-il montré que le paysan indiqua qu'il le mènerait au travers de la forêt jusqu'à atteindre la ligne verte ; ensuite Dmitri devrait se débrouiller seul. Leur accord faillit être rompu lorsque Dmitri demanda quel prix il devrait payer pour son passage. Ce genre de transaction n'était pas dans les principes de cet homme.

Ils partirent en pleine nuit. Le paysan intima à Dmitri l'ordre de ne pas parler. Pendant plusieurs heures, plongés dans un noir total, ils avancèrent sans encombre sur un sentier forestier de la commune du Murat. Soudain, des cris en allemand jaillirent de la nuit et des coups de feu éclatèrent. Ils entendirent plusieurs voix françaises apeurées dont celles de femmes facilement identifiables. Des bruits effrayants de courses et de chutes pathétiques leur parvinrent. Manifestement, ils n'étaient pas les seuls à vouloir franchir la ligne de démarcation cette nuit-là. Ils avancèrent encore quelques centaines de mètres avant de parvenir à une butte qu'ils escaladèrent en essayant de masquer le bruit de leur souffle. Les tirs s'étaient éloignés, continuant de faire résonner la forêt d'échos mats. Le paysan montra le bas de la colline à Dmitri qui comprit qu'à cet endroit passait la frontière. Il dévala la pente et poursuivit seul son chemin, pensant à son père qui avait accompli le même trajet solitaire des années plus tôt sur une autre terre également soumise aux lois de la guerre.

Il ne fut que partiellement rassuré lorsqu'il rencontra la route sur laquelle il s'engagea en direction de l'est. Il marcha jusqu'au petit matin, espérant ne pas être rattrapé par des soldats de l'occupant. Lorsqu'il entendit le bruit poussif d'un moteur qui s'approchait de lui, il se cacha derrière des branchages qui avaient roulé dans une ornière. Une petite voiture à gazogène apparut, avançant lentement sur la route au tracé rectiligne. Son aspect indiquait qu'il ne s'agissait

probablement pas d'un véhicule militaire. Dmitri fit des signes au conducteur qui stoppa son véhicule et accepta bien volontiers, comme s'il s'agissait là de la chose la plus naturelle, de le conduire jusqu'à la ville la plus proche. C'est ainsi qu'il parvint à Langon, fier et fougueux comme Angelo Pardi lorsqu'il débarque à Manosque.

Dmitri, souhaitant gagner au plus vite la zone démilitarisée où il imaginait la vie plus plaisante, ne s'attarda pas à Langon. Les déplacements étant plus faciles à l'intérieur de la zone libre, il passa d'un train à un bus, d'un bus à un convoi de bétail, puis monta enfin dans un dernier train pour gagner la capitale des Alpes françaises.

À Grenoble, Dmitri, qui n'avait aucun contact, se rapprocha des immigrés d'Europe de l'Est qui avaient pour habitude de se réunir dans une auberge communautaire. On y mangeait pour deux francs et dormait pour quatre, et celui qui était désargenté pouvait se débrouiller pour payer son repas contre la vaisselle ou le ménage. L'ambiance y était chaleureuse, les jeux de cartes sortaient des poches et s'épalaient sur les tables à peine les repas achevés, et les réfugiés politiques d'Europe de l'Est, souvent d'anciens syndicalistes, y avaient chaque soir des discussions animées qui évoluaient en grandes engueulades avant de finir par des chants réconciliant tout le monde. Dmitri, qui avait du goût pour le jeu, apprit la belote, en vogue à cette époque, dont il appréhenda vite le mécanisme répétitif. Rencontrant une certaine chance, il sut faire fructifier le pécule qu'il avait en poche au départ de Paris. Mais, à trop gagner, on attire au mieux l'inimitié, au pire la convoitise. Plusieurs fois bousculé par les perdants lors de parties au cours desquelles il avait été en position de réussite, Dmitri préféra quitter ce lieu agité et gagner une pension de famille tenue par deux sœurs, les demoiselles Mollard, l'une et l'autre aussi économes que religieuses. Les repas commençaient toujours par une bénédiction que récitait la plus âgée des sœurs ; alors la cadette servait une maigre pitance souvent composée d'une soupe de légumes maintes fois rallongée à l'eau, au goût insipide et à la couleur douteuse. Des dîners qui ouvraient l'appétit ou le coupaient, mais jamais ne satisfaisaient les besoins du jeune homme et des autres locataires.

Le jour il cherchait du travail, parvenant seulement à accomplir quelques menus travaux chez de petits entrepreneurs qui avaient un besoin ponctuel de

manutention. Il lui arrivait de participer à un déménagement ou d'effectuer une livraison à pied. Rien de pérenne. La période n'était pas propice à trouver un emploi stable. Lorsque le soir filait lentement ses traits noirs sur la ville, il marchait inlassablement dans les rues qui exhalaient la forte chaleur de la journée. Traversant l'Isère que l'été asséchait par le pont de la Porte de France, il parvenait aux pieds de la Bastille, qui élevait ses impressionnantes murailles de calcaire sur des centaines de mètres au-dessus de la ville, sentinelle rocheuse vieille de millions d'années rassurante pour les autochtones mais si difficile à apprivoiser pour les étrangers. Il se décidait parfois à y monter, empruntant les sentiers qu'éclairait la lune. Parvenu au sommet, après avoir fait quelques pas sur les remparts du fort d'où il admirait les lumières vacillantes des habitations en contrebas et la beauté des montagnes rosissantes, il redescendait au pas de course, sautant au-dessus des arbustes couchés là par le vent, glissant dans les pierriers, moulinant autant qu'il le pouvait des pieds et des mains, espérant ainsi se vider la tête et détendre ses muscles afin de trouver plus facilement le sommeil de retour dans sa petite chambre surchauffée. Économisant autant qu'il le pouvait, il s'offrait de temps à autre le luxe de se rendre au cinéma, afin de se divertir mais aussi de se tenir informé grâce aux actualités qu'on y projetait avant le film. Les images de guerre qu'il y voyait le tourmentaient, lui rendant dérisoire sa retraite au bas des montagnes. Les Alliés avaient débarqué en Afrique du Nord, ce qui avait poussé les Allemands à franchir la ligne de démarcation et envahir la zone sud. Il lui fallait agir, décida-t-il, sans connaître par avance la méthode à adopter. C'est lors de discussions animées avec des amis d'infortune qu'il comprit ce qu'il avait à faire. Au printemps 1943 on parlait beaucoup de la Résistance. Bien que de nombreux jeunes souhaitent gagner ses rangs, nul ne savait dire où était basée cette armée secrète dont on entendait parfois le récit des hauts faits qui concernaient souvent des sabotages, des assassinats de gradés allemands ou de membres de la Milice française. Cependant, des échos de plus en plus nombreux permettaient de penser que le massif du Vercors accueillait une partie de cette armée. Dmitri voulut en avoir la certitude. Il prit le chemin du plateau de Lans-en-Vercors où, passant de hameaux en villages, il interrogea les habitants à la recherche d'indices qui lui permettraient de se faire enrôler. Une nuit, alors qu'il logeait dans la ferme d'un fabricant de fromage, un veuf rugueux et taciturne, il eut l'impression que quelqu'un s'était glissé dans la petite chambre en soupente qu'il occupait. Il eut à peine le temps de se redresser que déjà on le saisissait et l'attachait sur une chaise. Il fut interrogé plusieurs heures par deux hommes cagoulés. Sa

conviction fut assez forte pour emporter l'assentiment des deux hommes. Ils lui bandèrent les yeux et le conduisirent dans l'un de leurs repères. C'est ainsi qu'il fut enrôlé par la Résistance. Il apprit d'abord le maniement des armes et le combat rapproché. Puis on l'intégra dans un groupe au départ formé d'une vingtaine d'hommes, chargé en particulier de récupérer le matériel parachuté par les forces britanniques ; peu à peu on assigna à Dmitri le rôle d'informateur. Il parcourut alors une grande partie de la France désormais totalement occupée, dans le but de récolter des renseignements sur le positionnement des troupes allemandes. Il acquit le goût des femmes pendant ses déplacements risqués. La France occupée était vidée de ses forces vives ; des centaines de milliers d'hommes avaient été réquisitionnés par le STO et envoyés en Allemagne. Un jeune homme de son âge n'avait que l'embarras du choix lorsqu'il arrivait dans une petite ville de province, ce qui n'était pas pour lui déplaire.

Les premières attaques allemandes contre le plateau du Vercors eurent lieu en janvier 1944. Au même moment, Dmitri, en mission depuis quelques semaines, peinait à revenir vers son camp de base. Alors qu'il rêvait d'affronter la Wehrmacht, il ne participa pas à ces premiers combats. Le hasard voulu qu'il fut également éloigné des terribles affrontements qui opposèrent la Milice française et les troupes allemandes aux maquisards en juillet 1944. Le village de Vassieux tout d'abord, puis le hameau de Valchevrière furent réduits en cendres, les hommes du lieutenant Chabal se sacrifiant les armes à la main pour retarder l'avancée allemande. L'absence de Dmitri lui permit probablement de survivre. Mais elle lui coûta son honneur, un élément social d'importance pour le type de personnage qu'il était. À la Libération, les hasards successifs qui lui avaient permis de ne pas se faire tuer furent interprétés avec un fort soupçon de trahison. Dmitri, qui souffrait de la frustration de ne jamais avoir pu affronter directement les Allemands, fut emprisonné quelques mois avant d'être blanchi. Ce jugement se basa davantage sur une absence de preuves de sa trahison que sur l'intime conviction de son innocence. Le jeune homme, qui avait 22 ans au sortir de la guerre, conserva toute sa vie une triste rancœur contre les autorités. Sa vie allait en subir les conséquences. Son internement lui ayant permis de renouer avec ses vieilles connaissances, les vauriens et margoulins de toute espèce dont il connaissait et appréciait les codes de conduite, c'est naturellement vers eux qu'il se tourna au moment de sa remise en liberté.

À son retour à Paris, Dmitri ne retrouva pas immédiatement ses parents. Fédor et Lili avaient vécu le début de la guerre sans grandes difficultés, tout du moins jusqu'à la rupture du pacte germano-soviétique. À partir de cette période, il devint difficile aux hommes et femmes d'origine russe de travailler, en particulier à Paris où la milice les traitait comme des espions à la solde de l'ennemi. L'imprimerie de Fédor fut réquisitionnée par les Allemands qui l'utilisèrent pour éditer leur propagande. En 1944, Fédor et Lili quittèrent la région parisienne dans le but de passer en Suisse. Appréhendés par l'armée suisse à la frontière du côté de Bâle, ils furent internés dans un camp où ils vécurent, crevant quasiment de faim, et tout autant d'ennui, jusqu'à l'automne 1945. Ce n'est qu'au début de l'hiver 1945 que la famille se retrouva du côté de Montreuil où s'était installé Dmitri. Depuis son retour, il avait eu le temps de nouer des contacts et de mettre en place quelques activités au noir qui lui permettaient de se loger et de faire face aux conditions dramatiques de l'après-guerre. Il dénicha un logement à ses parents à l'intérieur de Paris, du côté de la porte de Bagnolet. Pendant que Fédor engageait une procédure pour récupérer son imprimerie malheureusement très endommagée, Dmitri se spécialisa dans le jeu. Dans les années d'après-guerre, il dirigea successivement plusieurs tripots pour le compte d'une grande famille parisienne. Cette vie en marge de la société, où l'on se couche à l'aube et se lève quand résonne la cloche de fin de classe, lui convint particulièrement.

Si Dmitri ne devint pas un caïd, ce fut plus en raison de son absence d'ambition que par manque de savoir-faire. Très vite, le train de vie que lui procuraient les salons de jeux lui suffit amplement ; il avait du temps libre qu'il utilisait pour se distraire, son principal passe-temps résidant dans la séduction.

Il rencontra quantité de femmes qui l'aimèrent pour ce qu'il était, un homme aimable et généreux qui composait avec une réalité faite de règles dont peu avaient été écrites pour lui, certaines le conduisant parfois à de courts séjours derrière les barreaux.

La guerre fait sentir indéfiniment ses effets aux hommes qui l'ont traversée. Dmitri avait connu trop longtemps le danger pour pouvoir s'en passer, même en période de paix. Sans risques, ses émotions lui paraissaient insipides et dénuées d'intérêt. C'est pour cette raison que les femmes célibataires l'intéressaient peu.

Il préférait les femmes mariées, et parmi celles-ci il appréciait plus encore les femmes des joueurs. À partir du moment où les hommes avaient commencé à jouer, ils ne quittaient pas la table à laquelle ils étaient installés pendant de longues heures. Dmitri en profitait pour déléguer ses responsabilités à l'un de ses sbires, et rejoignait les femmes des clients avec qui il passait d'agréables moments. Cette pratique qui lui devint courante n' alarma pas immédiatement ses employeurs. Au début, ils en riaient même bien volontiers lorsqu'ils apprenaient par un indicateur les exploits de Dmitri. Mais, bientôt, la mission qui lui avait été confiée ne fut plus assurée. Alors qu'une addiction paralysait les joueurs à leur table, une autre addiction tout aussi forte éloignait Dmitri de son travail et le jetait dans les bras de femmes de plus en plus nombreuses. Ses patrons furent obligés de le rappeler à l'ordre. Se croyant plus malin qu'eux, il essaya de trouver des combines pour poursuivre cette vie qui le brûlait comme un démon. Il s'esquivait sans rien dire par la porte de derrière et revenait quelques heures plus tard, espérant que son absence n'aurait pas été remarquée. Parfois, il soudoyait certains de ses subordonnés pour qu'ils gèrent les cercles sans dévoiler ses éloignements doublement coupables. Mais ses absences furent encore remarquées et sa soudaine incompétence lui coûta la gérance d'un cercle, puis celle d'un second. Le vent tournait du mauvais côté pour lui. À l'instar d'un drogué qui ne peut envisager un sevrage progressif pour se défaire de sa dépendance, il décida de stopper d'un coup cette manière de vivre. Il trouva alors les ressources nécessaires pour mettre fin à la totalité de ses relations adultérines.

Une période de calme succéda à des années d'agitation. Au début des années 60, Dmitri rencontra une femme avec qui il envisagea sincèrement de faire sa vie. Sonia, comme lui, était d'origine russe. Jeune infirmière en début de carrière, elle courait d'un hôpital à un autre, cumulant les contrats courts et les gardes, souvent obligée de travailler quarante-huit heures de suite dans des établissements différents. C'est probablement cette contrainte qui accentua l'attrait que Dmitri conçut pour elle. Il n'était pas rare qu'appelée en urgence pour un remplacement, Sonia soit obligée d'annuler une sortie prévue de longue date. Elle s'excusait auprès de Dmitri et courait vers sa passion et son gagne-pain, en espérant se faire vite remarquer par sa disponibilité et son assiduité, et ainsi obtenir une embauche définitive. Ses efforts furent finalement récompensés. Le service de psychiatrie de l'hôpital Saint-Antoine, au sein

duquel elle avait effectué plusieurs remplacements de courte durée, lui signa un contrat à plein temps. Son modeste salaire lui permit de louer une chambre rue de Charenton, à proximité du marché d'Aligre. Dmitri avait pourtant insisté pour qu'elle loge dans son appartement, plus vaste, mais l'amour n'aveuglait pas Sonia qui se méfiait des activités professionnelles de Dmitri et craignait d'officialiser leur rencontre. En revanche, elle était chaque fois surprise lorsque Dmitri l'accompagnait au travail et restait avec elle pour l'aider à s'occuper des patients. Contrairement à beaucoup, il appréciait le contact de ces êtres peu ordinaires dont la pathologie s'étendait, sur le vaste spectre comportemental, de la simple dépression jusqu'à la dangereuse psychose. Les patients en long séjour capables de le reconnaître aimaient sa compagnie ; et les médecins avaient d'autant mieux accepté sa présence régulière qu'elle était utile et gratuite. Parfois il accompagnait un patient dans le petit parc situé dans l'enceinte de l'hôpital. Depuis la salle des infirmières, Sonia l'observait, plongé dans de grandes discussions avec des hommes et des femmes avec qui personne ne communiquait jamais. Si elle l'interrogeait sur la teneur de leur discussion, Dmitri feignait ne pas comprendre de quoi elle parlait. Puis il ajoutait, mimant la rhétorique et les manières de son propre père, que seul le peuple russe était capable de vraiment comprendre la folie. C'est depuis cet observatoire que Sonia décida d'emménager avec Dmitri. Un matin d'hiver, elle attendit qu'il ait terminé sa conversation avec une femme âgée qui avait perdu la raison et à qui son mari et toute sa famille refusaient de rendre visite. Elle le rejoignit devant la porte du pavillon de psychiatrie où elle lui annonça qu'elle voulait essayer de vivre avec lui. Dmitri, qui connaissait et comprenait les réserves de Sonia, ne fut pas surpris de la formulation prudente de son acceptation ; ce qui n'enleva rien à sa joie.

Certains couples se marient plusieurs fois. Sonia et Dmitri passèrent plus de temps à emménager et déménager qu'à vivre ensemble. Sonia avait eu raison de se méfier des manières de Dmitri. Chacun de leurs emménagements réamorçait son obsession de séduction et finissait par provoquer leur séparation. La première fois qu'elle prit la décision de le quitter, elle avait été informée de son infidélité par une collègue qui l'avait vu entrer dans un hôtel avec une autre femme. La seconde fois, ce fut cette même collègue qui lui apprit, avec des larmes et une culpabilité dont Sonia n'était pas dupe, qu'elle avait passé la nuit avec Dmitri. Il y eut plusieurs autres aventures. De trop nombreuses. Au moment

de leur dernière séparation, Sonia ne savait pas qu'elle était enceinte de quelques jours.

Une nuit entière à écrire. Cela ne m'était pas arrivé depuis une éternité. Le système étant rôdé, je glissai les feuillets rédigés sous la porte de la chambre de Françoise dont j'avais hâte de connaître l'avis. Pas question de me remettre au lit. J'avais trop attendu pour rédiger l'article sur l'exposition Munch. Le magazine qui m'avait commandé ce papier publiait le lendemain. L'assistante du rédacteur en chef m'avait déjà laissé deux messages et je ne pouvais ignorer plus longtemps que l'échéance approchait. Plaçant à côté de mon ordinateur une cafetière pleine ainsi que des tartines, je restai installé sur la table de la cuisine ; celle-ci, avec le séjour prolongé de Françoise, devenait officiellement mon bureau.

Mon esprit était vif et libéré. En trois heures à peine, me servant de notes que j'avais déjà parcourues, je rédigeai un long article qui me semblait tenir la route. J'y rendais compte aussi bien de la grandeur de l'artiste norvégien que de la difficulté d'organiser une telle exposition, ceci surtout en raison de l'absence de la version la plus fameuse de son œuvre capitale, *Le Cri*, qui ne quittait plus Oslo en raison des vols répétés dont elle avait été l'objet. Je relus plusieurs fois mon papier, fis quelques ajouts et corrections, puis l'envoyai par mail à la rédaction. Je savais qu'il serait immédiatement transmis aux graphistes qui devaient s'être plaints de ce retard depuis plusieurs jours.

J'entendis la porte du bureau s'ouvrir. Françoise entra dans la salle de bain pour y prendre une douche. J'ignorais combien de temps elle séjournerait chez moi. Bien que la cohabitation ne me fût ni naturelle ni aisée, étrangement, je n'étais pas pressé qu'elle quitte les lieux. Si j'accueillais régulièrement des visiteurs, cette compagnie était différente. À mon âge, même à Paris, l'impromptu devenait rare.

Pendant que Françoise terminait sa toilette, je préparai une salade dans laquelle je fourguai tout ce que je trouvais de frais dans le frigo. Françoise me rejoignit alors que je finissais de dresser la table. Très contente de découvrir

enfin un repas composé de légumes, elle s'attabla avec plaisir. Elle avait meilleure mine que la veille. Ses cheveux qu'elle n'avait pas pris soin de sécher avaient mouillé le haut de son chemisier qui laissait apparaître par transparence les formes de son soutien-gorge. Nous mangeâmes de bon appétit, en prenant soin d'éviter l'évocation du futur incertain de Françoise. Trop impatient pour me retenir davantage, je l'interrogeai pour savoir si elle avait eu le temps de regarder les feuillets que j'avais rédigés pendant la nuit.

— Vous avez lu ?

— Oui...

— Alors ?

— Alors quoi ? Vous voulez savoir ce que j'en pense ? Eh bien je pense que vous tournez autour du pot.

— Bon, peut-être un peu. Mais vous trouvez ça intéressant ?

— Honnêtement, pas tellement. Voilà deux fois que vous me remettez des pages en me disant qu'il s'agit de l'histoire d'Olga. Et dans vos écrits il n'y a pas un mot sur elle. Vous parlez, plus ou moins bien, de la Révolution russe, de la Première et la Seconde Guerre mondiale, vous racontez l'histoire de certaines personnes, une histoire dont on peut se demander si vous l'inventez ou si elle est réelle...

— Mais c'est ça qui est intéressant justement.

— Bof ! Moi ce qui m'intéresse c'est Olga. Et dans ce que vous avez écrit il n'y a pas une ligne sur elle.

— Mais si, elle est partout, dans chacune des phrases. C'est la vie de ses ascendants qui a fait Olga. Sans les raconter on ne la comprendrait pas.

— Re-bof ! Moi je veux Olga.

— Mais ça vient ! Ça vient !

— Ça vient, vous êtes sûr ? Parce que j'ai plutôt l'impression que vous êtes en train d'écrire tout l'arbre généalogique d'Olga sans jamais parler d'elle. Vous l'évitez cette Olga, vous tournez autour sans vous en approcher ! Elle vous terrorise c'est ça ?

— ...

— Vous ne répondez pas.

— ...

— Bon, eh bien continuez à faire selon votre humeur. Mais sachez que je ne lirai plus une ligne qui ne concerne pas directement Olga.

— Vous êtes dure.

— Vous me demandez mon avis, alors je vous réponds.

Je sentis un sentiment de vexation monter en moi. J'arrivai heureusement à le contrôler et à n'en rien laisser paraître. Cependant, je n'avais pas besoin de m'interroger beaucoup pour savoir que Françoise ne se trompait pas. J'avais écrit l'histoire de Fédor et Lili, puis celle de Dmitri et Sonia, me fiant aux souvenirs des récits d'Olga. Elle adorait me raconter leur vie. Elle disait souvent combien elle était proche d'eux et avait été influencée par leur personnalité. C'est pour cette raison qu'il m'avait paru évident de les décrire en guise d'introduction, avant de me consacrer à raconter notre histoire. Mais l'interrogation de Françoise demeurait valable. Pourquoi n'avais-je pas directement évoqué Olga ? Ce sujet m'était-il trop sensible pour parvenir à m'y aventurer ? Les deux séances d'écriture auxquelles je venais de me consacrer n'étaient peut-être qu'un leurre, un repoussoir, et je ne parviendrais jamais à aborder davantage que la périphérie de mon problème. Pourtant, j'étais sincère lorsque j'affirmais vouloir écrire sur Olga.

Il me semblait même que, après tant d'années, je discernais en moi une nouvelle émotion qui ne demandait qu'à s'épanouir. Je l'envisageais avec trouble et appréhension, mais également avec un réel désir de trouver enfin le moyen qui lui permettrait de gagner le chemin de la sortie.

Chose rare, ces réflexions me menèrent à ressentir de l'indulgence envers moi-même. Certes, je n'avais pas immédiatement plongé au cœur du sujet, mais j'y arriverais progressivement, par des voies détournées, et ces préliminaires historicisés de l'ascendance d'Olga étaient une absolue nécessité qui m'aidait à me dégager peu à peu du non-dit, de cet évitement de moi-même dont je commençais à percevoir qu'il avait eu des conséquences déterminantes sur ma

vie.

Françoise n'avait pas compris que cette introduction était indispensable. Mais elle avait provoqué cette première brèche et son comportement avait l'avantage de m'encourager dans cette dynamique. Sans le lui avouer, je lui en étais reconnaissant.

Après le déjeuner, je lui indiquai qu'un ami arriverait le soir et qu'il dormirait dans le salon. Françoise exprima ses scrupules à me déranger ainsi mais je lui réitérai mon invitation à rester encore quelques jours et la rassurai en lui disant que Mathieu était un bon ami qui n'était pas du genre à s'offusquer de dormir sur un matelas dans le salon. Puis je la laissai et filai me reposer dans ma chambre. La nuit blanche produisait ses effets sur tout mon corps et mes muscles me faisaient souffrir.

Je fus réveillé par le carillon de la porte d'entrée. Les cheveux en bataille, le visage et les habits froissés, j'allai ouvrir pieds nus, laissant s'engouffrer dans l'appartement une tornade humaine. La constante agitation dont avait toujours fait preuve Mathieu, fonctionnant plus rapidement que la moyenne du genre humain, pouvait s'avérer fatigante pour ceux qui le côtoyaient. À l'université, il était surnommé « Citius », en référence à cette célérité qui lui permettait d'appréhender les mécanismes juridiques plus rapidement que les autres étudiants et le faisait toujours terminer les examens longtemps avant eux, mais aussi par opposition à « Altius et Fortius », les deux derniers termes de la devise des Jeux olympiques modernes qui, eu égard à sa petite taille et son physique chétif, ne lui auraient pas convenu.

Il me pressa vigoureusement contre lui, ce qui provoqua en moi un plaisir embarrassé – j'avais toujours apprécié ces manifestations d'amitié sans savoir comment leur répondre, et je laissai cette fois encore mes bras pendre maladroitement le long de mon corps. Mathieu se débarrassa de ses affaires. Nos visions de l'accueil étaient diamétralement opposées. Je considérais que la personne reçue devait se comporter suivant les standards de son hôte. Mathieu pensait au contraire que l'hôte devait accepter par avance toutes les façons de faire de son invité qui, dès lors, avait quasiment tous les droits. Nous avons eu plusieurs fois cette discussion, et en étions même parfois arrivés à de furieuses

prises de bec, voilà pourquoi je savais que le sac de voyage qu'il venait de déposer négligemment sur le sol du couloir avait trouvé son ultime lieu de rangement jusqu'à son départ. J'aurais préféré qu'il le mette dans un coin moins voyant mais n'en dis rien, heureux avant tout de revoir mon ami après quelques mois sans nouvelles.

— Où est l'heureuse élue ? demanda-t-il sans préambule.

— Mathieu, pas d'histoires avec Françoise, ok ? dis-je refroidissant un peu l'atmosphère.

— Je n'ai rien dit de grave. J'ai simplement hâte de la rencontrer.

Je lui lançai un regard appuyé. J'avais de réels doutes sur sa capacité à se retenir de jouer au rustre. Mais, décidé à lui présenter Françoise, j'allai la chercher. Sa chambre était vide.

— Elle n'est pas là, elle a dû décider d'aller faire un tour. Ce qui est bon signe pour son moral, me gardai-je d'ajouter.

— Bon alors c'est qui cette fille ?

— Mais rien, je veux dire personne. Enfin si, c'est quelqu'un bien sûr, quelqu'un que j'héberge. On s'est rencontrés à la gare de Lyon dans des circonstances... particulières.

— Allez raconte, toute cette histoire a l'air étrange.

Alors je lui racontai ces trois dernières journées, lui narrant le voyage en taxi avec Françoise et comment elle avait atterri chez moi. Je décrivis la rencontre en détail mais évitai de lui parler des conséquences qu'elle avait commencé à avoir pour moi, ignorant volontairement de lui faire part du récit que j'avais entrepris de coucher sur papier. Puis je lui proposai de se servir un apéro pendant que j'allais prendre une douche pour me remettre les idées en place.

Ressortant de la salle de bain quelques minutes plus tard, j'entendis que Françoise était rentrée et qu'elle s'entretenait avec Mathieu. Je tendis l'oreille ; depuis le couloir ne me parvenaient que les échos de leur discussion. Que pouvaient-ils se raconter ? Est-ce que deux êtres si dissemblables étaient capables de trouver un sujet commun de conversation ? J'étais un peu inquiet.

Ce qui me tracassait davantage que je ne l'aurais cru, c'est ce que Mathieu penserait de cette femme simple, qui n'avait ni sa culture ni sa vitalité. Je m'habillai et les rejoignis.

Mathieu riait bruyamment lorsque j'entrai dans le salon.

— Excellente, dit-il, vraiment excellente !

— Je vois que vous avez fait connaissance, m'exclamai-je, désormais totalement réveillé.

— Oui, nous avons même terminé la bouteille de Chinon que vous aviez entamée. J'ai raconté quelques mauvaises blagues à Françoise. Et elle vient de m'en dire une pas piquée des hannetons !

Un sourire ravi se lisait sur le visage de Françoise.

— Une vieille histoire qui m'est revenue de je ne sais où, répondit-elle.

— Une histoire bien trop excellente pour qu'on la déprécie auprès d'un intellectuel comme toi, me lança Mathieu.

— Je ne saurais certainement pas l'apprécier à sa juste mesure, approuvai-je.

— Exactement ! renchérit Mathieu, avant d'ajouter : on va aller fêter ça. On se fait une petite bouffe, c'est moi qui invite.

Je restai circonspect sur cette proposition qui nous concernait Françoise et moi. J'avais plutôt imaginé une sortie en tête à tête avec Mathieu. Mais son invitation était lancée et j'attendais ce que Françoise allait en dire.

— Je ne suis pas contre un resto, mais vous avez peut-être envie d'être entre vous, déclara Françoise.

— Mais pas du tout, répondit Mathieu. On vous emmène avec nous. Vous êtes une femme à l'humour providentiel. C'est ce qu'il faut à Antoine pour sortir enfin de sa coquille. N'est-ce pas Antoine ?

Je sentais poindre le côté lourdaud de mon ami. Pourtant, je n'avais pas envie de gâcher cette soudaine bonne humeur et ne relevai pas l'allusion gênante à mon hypothétique liaison avec Françoise.

— Oui, providentiel. Ce pourrait bien être le terme exact, concluai-je, souriant.

— J'aimerais vous inviter, dit Françoise. Je me suis rendue à La Poste et j'ai l'argent du mandat de ma voisine.

— Pas question, dit Mathieu, si vous y tenez vous nous paierez un verre après dans un bar.

— Je ne suis pas certain que vous gagnerez au change, essayai-je de prévenir Françoise avec un clin d'œil.

— Ça vous dirait de manger asiatique ? demanda Mathieu. J'irais bien faire un tour du côté de la porte de Choisy.

— Parfait ! dit Françoise.

— Je vais commander un taxi, annonçai-je.

— Non, pas de taxi. Favenec m'a prêté sa caisse. Une Mercedes 280 SL. Attention pas n'importe laquelle : une 1967, modèle Pagode. Magnifique ! J'ai toujours rêvé d'en conduire une.

— Il t'a prêté sa voiture, vraiment ?

— Oui, il dit qu'elle a besoin de rouler. C'est une voiture qui ne fait pas 500 kilomètres par an.

— Et c'est toi qui vas conduire ?

— Qui d'autre ? Est-ce que tu aurais enfin obtenu ton permis ?

— Vous n'avez pas passé votre permis ? demanda, surprise, Françoise.

— Non, je n'en ai jamais eu l'occasion.

— menteur ! En réalité, il déteste la voiture. Il faut dire que notre hôte a un petit côté préhistorique, vous n'avez pas remarqué ?

Je ne répondis pas à la provocation.

— En province, c'est inimaginable, ajouta Françoise. Mais je suppose que lorsqu'on vit à Paris c'est différent.

— Merci de le faire remarquer, dis-je.

— Il nous faut tout au plus trente minutes pour être dans le XIII^e un mercredi. On devrait tous survivre à ce périple.

Je me tassai sur la minuscule banquette arrière du coupé Mercedes afin de laisser Françoise, enchantée, profiter de la vue sur Paris depuis le siège avant. Nous ne fûmes pas les seuls à survivre à ce voyage ; mes principes de toujours éviter la conduite dans Paris aussi ne furent pas remis en question. En effet, une fois dépassée la place d'Italie, il nous fallut vingt-cinq minutes pour trouver une place située à l'est de la rue de Tolbiac, à un bon kilomètre de notre destination. Le même trajet en métro nous aurait fait gagner facilement une demi-heure.

Nous déambulâmes dans les petites rues qui reliaient l'avenue d'Ivry à l'avenue de la Porte de Choisy. Ce quartier de Paris ne ressemblait en rien au reste de la capitale. La population y était en grande majorité d'origine asiatique et, à l'exception des panneaux directionnels sur la voie publique, les enseignes et publicités étaient rédigées dans une écriture pictographique que notre méconnaissance des langues orientales nous amenait par simplification à appeler du chinois. Les barres d'immeubles des années 50 et 60, hautes parfois de trente étages, reliées entre elles par des souterrains, formaient un réseau au travers duquel seuls les initiés savaient se repérer. À l'intérieur même des blocs de béton se trouvaient tous les commerces et services ailleurs présents dans les rues : écoles, supermarchés, agences de banque, cabinets médicaux, librairies ; un microcosme asiatique vivait ici, qui avait importé l'intégralité des produits et habitudes nécessaires à son déracinement. Toute la cuisine d'Orient était représentée dans des restaurants qui arboraient des enseignes colorées immenses et luminescentes.

Mathieu nous indiqua le chemin d'une cantine qu'il affectionnait particulièrement. Le Hawaï était l'un des plus anciens restaurants du quartier. L'atmosphère qui y régnait était plus proche de celle d'une gare un jour d'affluence que des restaurants auxquels nous étions habitués. Derrière des vitres embuées, la salle était bondée et il me sembla évident de devoir bientôt chercher une autre adresse pour dîner. Occupée à servir des clients, une vieille femme nous fit pourtant signe, nous indiquant une table ronde, laquelle était déjà

partiellement occupée par trois personnes qui avalaient avec délectation un immense plat de poisson. Mathieu ne fut pas surpris de devoir partager sa table et nous invita joyeusement à nous y installer. La nappe en papier était parsemée des éclaboussures du repas de nos voisins et les menus plastifiés recouverts d'une épaisse couche de graisse, si bien que j'en vins à regretter le choix de cette gargote. Mathieu nous proposa de goûter la soupe phô qui était, d'après lui, l'une des meilleures de la capitale. Acceptant ses recommandations, nous lui laissâmes le soin de choisir. La serveuse nous apporta trois énormes bols d'une soupe fumante dans laquelle flottaient des nouilles de riz et des boulettes de viandes. Mathieu nous expliqua comment agrémenter au fur et à mesure ce plat de pousses de soja, de différentes herbes et de citron qui restaient en permanence sur la table à disposition des clients, afin d'en faire évoluer le goût en cours de dégustation. La soupe n'était pas la meilleure que j'aie mangée, mais elle avait une authenticité qui me faisait croire que sa saveur était proche de celle qu'on aurait pu trouver dans les restaurants de Hanoi.

Je profitai de ces retrouvailles pour raconter à Mathieu la proposition qui m'avait été faite par les éditions Duguet-Marin. J'allais devoir répondre prochainement à leur sollicitation et je ne savais toujours pas comment aborder cette perspective. Mathieu ne cacha pas sa surprise lorsque je lui expliquai qu'un poste de salarié m'avait été proposé. Il craignait que j'aie du mal, à un peu plus de 50 ans, à m'habituer à un travail m'obligeant à rendre des comptes pour la première fois de ma vie à des supérieurs hiérarchiques. Françoise voyait les choses différemment. Pour elle, le principal problème serait la répétition des tâches, dans un même univers, avec les mêmes personnes. Elle m'incita cependant à accepter la proposition, et à ne l'envisager que comme un test. Si je ne me sentais pas bien dans cette nouvelle fonction, il serait toujours possible de faire marche arrière et de retrouver mes pratiques de journaliste free-lance.

Aucune de ces hypothèses ne me satisfaisait, et j'avais bien du mal à faire un choix.

Après le dîner, Mathieu proposa de nous amener dans l'un de ses bars favoris du côté d'Oberkampf. Je déclinai cette invitation. Pour se joindre à Mathieu dans l'une de ses virées, il valait mieux être en grande condition physique et adorer les ambiances interlopes. Or, les traces de ma nuit blanche étaient loin d'avoir

disparu et mon désamour pour ce genre de sorties ne datait pas de la veille. Françoise ne cacha pas qu'elle était tentée de poursuivre la soirée. Tout en l'avertissant sur le dangereux animal qu'elle allait côtoyer, je l'encourageai à accepter. Après avoir récupéré la voiture, ils me déposèrent à proximité des bureaux de l'Assemblée nationale afin que j'attrape une ligne directe jusqu'à La Fourche. Devant l'entrée du métro, je tournai mon regard vers l'hôtel des Invalides. L'éclairage du bâtiment le faisait étinceler dans la nuit. On l'aurait cru entièrement recouvert de feuilles d'or. Il était difficile d'imaginer que ce lieu, qui ressemblait à un immense palais, avait accueilli un hôpital à l'époque de Louis XIV et qu'une centaine de malades et retraités des armées françaises continuaient d'y séjourner. Face à lui, dans l'axe de l'esplanade des Invalides, le pont Alexandre III dressait ses orgueilleuses colonnes surmontées de chevaux ailés entourés de chérubins. Le décorum aux accents pompiers de ce pont ne m'avait jamais plu, mais j'en appréciais les lampadaires dont les arrondis, le verre et l'acier moulé rappelaient ceux des verrières du Petit et du Grand Palais également inaugurés pour l'Exposition universelle de Paris en 1900.

Arrivé chez moi, je sortis le matelas rangé dans un placard, l'installai dans le salon et y déposai des draps, une couverture et une serviette. Mathieu n'aurait qu'à se débrouiller. Puis, je me dis qu'il rentrerait certainement tard et exténué et qu'il vaudrait mieux qu'il trouve un lit déjà prêt à l'accueillir. Je fis le nécessaire pour lui éviter cette tâche nocturne, puis allai me coucher.

Je fus réveillé pendant la nuit par le bruit que firent Françoise et Mathieu en rentrant. Ils croyaient chuchoter mais faisaient en réalité un énorme raffut. J'entendais à leurs voix rauques et à leurs rires qu'ils avaient beaucoup bu. Le réveil affichait 3 heures du matin. Impossible de retrouver le sommeil. Le fait de vieillir avait paraît-il beaucoup d'avantages ; j'ignorais précisément lesquels. Du côté des inconvénients, en revanche, j'étais certain de pouvoir dresser une longue liste longue au sommet de laquelle j'aurais placé la difficulté à retrouver le sommeil après un réveil intempestif. Plus jeune, peut-être n'aurais-je même pas entendu le retour tardif de mes invités ? J'attendis que le bruit disparaisse pour aller me chercher un verre d'eau dans la cuisine. Je traversai le couloir. Faisant le moins de bruit possible pour ne pas réveiller Mathieu, je pris soin de refermer la porte du salon qu'il avait laissée ouverte. C'est alors que je m'aperçus que Mathieu n'était pas dans son lit. Les draps n'avaient pas été défaites et la serviette était restée en place au même endroit. Un trait vif de colère

me traversa. Françoise et Mathieu dans la même chambre... Mon appartement devenait un hôtel de passe ! Comment osaient-ils coucher ensemble, sous mon toit, alors qu'ils ne se connaissaient que depuis quelques heures ? Était-ce là leur façon de me remercier pour mon hospitalité ? Je ne pus m'empêcher de les imaginer enlacés sur le clic-clac de mon bureau et en ressentis un véritable dégoût. Essayant de chasser cette image désagréable de mon esprit, j'avalai deux grands verres d'eau et retournai me coucher pour ne retrouver que tardivement le sommeil.

J'achevais mon petit déjeuner quand Françoise vint me rejoindre. Pour la première fois depuis que j'avais fait sa connaissance, elle affichait une mine radieuse. J'en conclus que sa nuit orgiaque lui avait fait du bien, ce qui réamorça mon sentiment d'énervement.

— J'ai hyper bien dormi, m'annonça Françoise en s'étirant. Vous aussi ?

— On ne peut mieux, grommelai-je.

— On ne vous a pas réveillé en rentrant j'espère ?

— Pas du tout, j'ai dormi comme un loir.

— Ah, tant mieux. Parce que je crois qu'on a fait un peu de bruit.

— Non, ne vous inquiétez pas. Je suis content que vous vous soyez bien... amusés.

— Oh oui, quelle soirée ! On a bien rigolé. Ça faisait longtemps que je n'avais pas écumé les bars et terminé en boîte de nuit. Je n'ai pas arrêté de danser. Ça fait un bien fou ! Savez-vous que Mathieu a une théorie intéressante à ce sujet ?

— Oui, il m'en a déjà fait part, lançai-je soucieux de mettre fin à cette conversation et de rejoindre ma chambre qui devenait la seule possibilité d'exil dans mon propre appartement.

— Ah, vous la connaissez ? C'est intéressant je trouve.

— Très !

— Vous êtes certain d'avoir bien dormi ? Je vous trouve tracassé. Vous avez un problème ?

— Non, aucun problème. Je considère simplement que vous auriez pu attendre un peu avant de passer la nuit avec Mathieu.

— Je ne comprends pas, dit Françoise en se braquant devant ma remarque. C'est vous hier qui m'avez incitée à poursuivre la soirée avec votre ami.

— Oui, mais je n'imaginais pas que ça finirait comme ça.

— Pourtant vous connaissez bien Mathieu ! Vous n'ignorez pas que c'est un sacré fêtard et qu'il a un véritable penchant pour les soirées bien arrosées.

— Pour ça, oui, je suis au courant.

— Alors vous saviez que ça devait se terminer « comme ça » comme vous dites. D'ailleurs je vous conseille d'essayer. Je suis certaine que ça vous ferait du bien.

C'était la phrase de trop. Incapable de cacher davantage mon mépris, je quittai Françoise sans un mot et retournai dans ma chambre.

J'avais besoin d'écrire. La présence d'Olga, trop longtemps repoussée, devenait étouffante. Je pris quelques feuillets vierges et entrepris de narrer son enfance, suivant le plan chronologique que j'avais finalement défini. Mais les mots ne me venaient que difficilement. J'étais loin de mon sujet qui me demeurait inaccessible. Je tournais en rond dans la petite pièce, incapable de calmer la colère qui montait en moi et qui était dirigée contre Françoise et Mathieu qui m'avaient trahi, contre les éditions Duguet-Marin qui avaient refusé mon projet et m'en proposaient un autre loin de mes aspirations, contre la terre entière peut-être et surtout contre moi-même.

Il fallait que je sorte, que je marche un peu. L'air frais de l'hiver me ferait sûrement du bien. J'allai saisir mon manteau sans regarder Françoise alors affairée devant l'évier de la cuisine. J'ouvris la porte d'entrée de l'appartement et tombai nez à nez avec Mathieu. L'air hilare, il tenait des croissants à la main qu'il me brandit sous le nez :

— Surprise ! lança-t-il triomphant.

Je remarquai que ses vêtements froissés étaient ceux de la veille. Son haleine

empestait l'alcool et il dégageait en plus une forte odeur de sudation.

— Qu'est-ce que tu fais là, lui dis-je. Tu n'as pas dormi ici ?

— Ah non, je n'ai pas dormi du tout, bafouilla-t-il d'une bouche pâteuse. Quelle tournée ! Dommage que Françoise n'ait pas voulu continuer la soirée, ajouta-t-il en me poussant pour entrer dans l'appartement.

— Bonjour Françoise, dit-il.

— Bonjour, répondit-elle avec un sourire. Merci pour les croissants, c'est un peu tard mais c'est sympa.

Puis, se tournant vers moi, elle fit une grimace qui me fit comprendre qu'elle avait parfaitement saisi l'objet de ma méprise.

— J'ai fini à Pigalle, au Noctambule, à écouter des crooners, des papys habillés en costard à rayures qui chantaient *My Way* et tous les tubes de Sinatra ! Impayable ! Jamais autant rigolé !

Mathieu tituba jusqu'à une chaise où il s'affala. Je m'adressai à Françoise :

— Je crois que je vous dois des excuses, une fois de plus.

— Vous avez vraiment cru que moi et Mathieu... elle laissa sa phrase en suspens.

Mathieu tourna ses yeux rougis d'alcool vers moi, l'air étonné.

— Qu'est-ce que vous racontez, là ?

— Rien ! Je me suis trompé, voilà tout.

— Tu as cru qu'on avait couché ensemble, c'est ça ? dit-il en riant.

— Françoise, je suis désolé, balbutiai-je.

— Alors ça c'est la meilleure ! Monsieur oublie que je suis un gentleman, dit Mathieu sur un ton ronflant.

Puis il ajouta, sous forme d'autodérision :

— À mon âge c'est bien tout ce qui me reste. Bon allez, une douche et au boulot. Le tribunal m'attend.

— Tu vas au tribunal dans cet état ?

Mathieu se leva et fila vers la salle de bain. Depuis le couloir, il me lança :

— J’ai fait pire. Et puis c’est juste quelques papiers à faire enregistrer.

Je me retournai vers Françoise qui me regardait d’un air contrit.

— Vous êtes vraiment soupe au lait, me reprocha-t-elle. Vous passez de la gentillesse à l’exaspération sans qu’on ait le temps de comprendre pourquoi.

— Vous avez raison. Je ne suis pas dans mon assiette en ce moment.

— Je veux bien vous croire. Mais il faudrait tout de même apprendre à vous maîtriser à votre âge.

— Françoise, acceptez mes excuses et oublions cette méprise, vous voulez bien ? Je dois me rendre à un vernissage, j’ai rendez-vous vers 19 heures. Ça me ferait plaisir que vous m’accompagniez si vous n’avez pas trop de rancœur contre moi.

— Ça y est, vous recommencez. Un coup pile, un coup face. Vous n’êtes vraiment pas facile à suivre.

— C’est vrai, dis-je sobrement. Si vous n’y voyez pas d’inconvénient, j’aimerais m’installer dans la cuisine. Je crois que certaines choses coincées à l’intérieur ont besoin de sortir prendre l’air.

— Enfin une parole sensée. Je vous laisse. Écrivez bien !

Installé seul dans la cuisine, je passai plusieurs heures à écrire, me nourrissant ponctuellement des croissants qu’avait rapportés Mathieu. Je m’éloignai sensiblement de mon projet initial de ne parler que de l’enfance d’Olga, pour constater avec surprise et soulagement la succession des phrases sur le papier. Une partie de moi commençait à s’ouvrir.

La voleuse aux pieds nus

Olga Litovsky est née en 1959 à Paris, dans le service d'obstétrique de l'hôpital Saint-Antoine jouxtant le département de psychiatrie où Sonia, sa mère, exerçait son métier d'infirmière. Depuis l'école primaire jusqu'à la terminale, elle fut scolarisée dans le même établissement de la rue Faidherbe. À l'exception de l'écriture et du calcul, le seul grand enseignement qu'elle y reçut pendant cette enfance heureuse lui vint du passage à la mixité qui s'effectua graduellement sur le territoire français et toucha son collège en 1970, au moment de son entrée en classe de sixième. Jusqu'alors, son univers avait été restreint à un entourage féminin. Sa mère tout d'abord avec qui elle vécut seule ; elle ne voyait Dmitri, son père, que quelques fois par an, pour de rapides sorties où elle lui servait le plus souvent de faire-valoir vis-à-vis d'une future conquête. Sa grand-mère paternelle ensuite, devenue veuve – Fédor ayant succombé à une pneumonie au début des années 50 – qui s'occupa d'Olga dès son plus jeune âge. Si Sonia ne devint jamais officiellement sa belle-fille, Lili la seconda comme l'aurait fait une mère lorsqu'elle faisait ses gardes et était obligée de rester à l'hôpital la nuit ou le week-end.

La brutale arrivée de la mixité agit donc comme un révélateur sur Olga qui, dès lors, n'eut de cesse de s'interroger sur ces êtres énigmatiques et difficilement déchiffrables que sont les garçons. Assidue envers son sujet d'études favori, elle en perça peu à peu le mystère, si bien qu'à la fin de son adolescence elle en vint à considérer les hommes comme des êtres au fonctionnement sommaire mais dont il lui était impossible de se passer.

Les mois qui précédèrent son baccalauréat furent ceux de la tergiversation. Olga avait des velléités aventurières qui ne l'incitaient pas à poursuivre sa scolarité. Son diplôme en poche, encouragée à poursuivre ses études par sa mère et sa grand-mère, elle choisit finalement de s'inscrire à la Sorbonne dans le cursus de sociologie. Quand elle revint chez elle pour faire part de son choix aux deux femmes de sa vie, celles-ci demeurèrent muettes d'étonnement. Si elles envisageaient sans peine ce qu'était la sociologie, elles se demandaient, pragmatiques comme on sait l'être avec ses enfants plus qu'avec soi-même,

comment on pouvait gagner sa vie dans ce domaine.

Olga fut soutenue financièrement par sa mère pendant ses deux premières années universitaires qu'elle réussit brillamment. Sa vie insouciant et libre était partagée entre les études et les sorties. Elle n'avait pas une bande d'amis attirée mais passait d'un groupe à un autre, soucieuse de conserver son indépendance et de rencontrer un maximum de personnes. Elle savait la vie courte, n'ayant pas connu trois de ses grands-parents. Elle était également marquée par les récits que Lili lui avait faits des guerres qu'elle avait traversées et de la certitude que d'autres périodes aussi violentes ne manqueraient pas d'arriver.

Dès son entrée en troisième année de faculté, la situation se compliqua. On découvrit à Sonia une insuffisance cardiaque. Aux hospitalisations succédaient des périodes de repos dans des sanatoriums éloignés de la capitale. Il lui devint impossible de subvenir aux besoins de sa fille. Olga dut se trouver un emploi. Elle fut d'abord embauchée comme shampouineuse par un coiffeur de la rue Daguerre, une rue piétonne qu'elle apprécia immédiatement pour son effervescence, mais qui était éloignée du boulevard Saint-Michel où elle suivait ses cours. La logistique qu'entraînait ce double emploi du temps était difficile à assumer. Olga se rendait à l'université le matin, puis courait chez le coiffeur où elle travaillait jusqu'à la fermeture, ratant ainsi les matières dispensées pendant l'après-midi. Après son travail, elle parcourait le marché au pas de course pour y faire ses commissions, avalait une soupe épaisse qui remplissait à peine son ventre vide depuis le matin, puis se rendait avec ses cabas à la bibliothèque de l'université où elle rattrapait son retard grâce au cours qu'une amie lui remettait quotidiennement. Ce n'est que tard dans la soirée qu'elle pouvait enfin se préparer à manger dans l'appartement de sa mère où elle vivait depuis son enfance. Ce train de vie eut des répercussions sur ses examens de milieu d'année. Pour la première fois, elle subit un échec dans la majorité des matières de son cursus. Pour poursuivre ses études, il était évident qu'il lui fallait envisager un autre emploi du temps. Elle mit donc un terme à son engagement auprès du coiffeur. Celui-ci, l'ayant prise en sympathie, lui communiqua l'adresse d'un restaurant tenu par l'un de ses amis qui pouvait avoir besoin de ses services. Contacté, ce restaurateur lui indiqua qu'il n'embauchait pas mais connaissait un confrère régulièrement à la recherche d'employés. Olga le

rencontra et commença quelques jours plus tard, pour le service du soir.

Le restaurant était situé rue Buffon, en face de l'une des belles entrées en fer forgé du Jardin des plantes. Il n'était pas très éloigné de l'université et permettait à Olga, une fois son service terminé, de rentrer à pied chez elle en traversant le pont d'Austerlitz. Ses nouveaux horaires de travail lui permettaient de suivre à nouveau tous les cours dispensés à la Sorbonne. Mais le métier de serveuse était usant. Le restaurant, qui faisait le plein tous les soirs, était ouvert du lundi au samedi. Olga était surprise par ce succès. En effet, les clients avaient souvent à subir le ton péremptoire du patron qui ne manquait jamais une occasion de prononcer à voix haute une parole désagréable ou vexatoire, comme s'il voulait que la salle entière profite de sa grossièreté. Pourtant, beaucoup de clients y avaient leurs habitudes et semblaient considérer ce comportement comme normal. Le caractère détestable du restaurateur avait toutefois des conséquences sur le personnel qui tournait beaucoup, le service s'accomplissant souvent en sous-effectif. Pendant quelques mois Olga ne se plaignit pas. Ce gagne-pain lui était trop important pour qu'elle ne s'y accroche pas malgré la fatigue et la mauvaise ambiance.

C'est pendant cette période que certaines rencontres qu'elle fit à l'université lui permirent d'appréhender les relations humaines différemment. À partir de sa vingtième année, l'hérédité produisit ses effets et elle se mit à fréquenter des mouvements étudiantins d'extrême gauche. Au commencement, elle fut essentiellement attirée par la liberté des échanges qui s'effectuaient lors d'interminables réunions – ses études la passionnaient mais elle ressentait une constante frustration à n'y rencontrer que très peu de réflexion, les cours magistraux ressemblant souvent au one-man-show d'un professeur qui considérait son public comme de la volaille seulement bonne à être gavée de sa prétentieuse érudition. Ce n'est qu'une fois initiée qu'elle se sentit intéressée par les idées qui y étaient défendues. Dès lors, ses relations avec son employeur devinrent conflictuelles. Elle répondait à chacune de ses attaques et se trouva plusieurs fois à la limite du licenciement. Un soir, elle fut abordée par un client qui terminait de dîner seul, alors que le restaurant, quasiment vide, était sur le point de fermer. L'homme, âgé d'une trentaine d'année, en costume trois-pièces sombre, portait une fine moustache et exhibait ostensiblement plusieurs bagues

parmi lesquelles une grosse chevalière en or. Ayant entendu une nouvelle altercation entre le patron et Olga, il fit signe à celle-ci de s'approcher et s'entretint à voix basse avec elle. Les paroles qu'il prononça ne furent pas franches, et ce n'est qu'en déchiffrant les circonvolutions qu'il utilisa qu'Olga comprit qu'il lui proposait de racoler. Sa réaction fut immédiate. Elle resta polie, soucieuse de ne pas s'attirer d'ennui avec cet homme dont les manières lui rappelaient quelque peu celles de son propre père, mais lui fit clairement comprendre qu'elle ne serait jamais intéressée par sa proposition.

Rentrée chez elle, Olga resta longtemps éveillée à réfléchir à sa situation. Continuer ainsi à travailler chez ce restaurateur lui semblait impossible. Le salaire lui permettait à peine de subvenir à ses besoins et la fatigue avait des répercussions sur ses études. Surtout, elle ne supportait plus la mauvaise humeur de son employeur et avait de plus en plus de mal à se retenir de démissionner. Elle se remémora sa rencontre du soir avec ce client du milieu ; puis pensa à son père. Même si elle le connaissait à peine, Olga savait qu'une partie d'elle-même lui était attachée. Elle pensa à son enfance et aux mystères qui avaient entouré les absences de son père. Un jour, Sonia, cédant aux incessantes demandes de Dmitri, accepta d'emmener Olga en visite au parloir des détenus de la maison d'arrêt de Fresnes où il avait été incarcéré pour quelques mois à la suite d'une descente de police impromptue dans une salle de jeux dont il avait obtenu la gérance. Olga avait 8 ans. Elle ne fut pas surprise de trouver son père dans cette déplaisante situation. Un pan caché de vie se révélait à elle, que sa lucidité d'enfant lui avait permis d'envisager depuis longtemps, au moins inconsciemment – N'avait-elle pas rêvé à de nombreuses reprises que son père était un gangster poursuivi par la police ? Pour la première fois, Dmitri avait eu une réelle discussion avec sa fille. Sans louvoyer, utilisant un langage d'adulte pour s'adresser à elle, il lui dévoila ses activités illégales sans chercher d'excuses à son incarcération. Cet événement ne permit pas à Olga de le voir plus souvent ; mais il la libéra du poids du non-dit qui, la nuit, l'avait réveillée dans d'affreux cauchemars depuis sa plus petite enfance.

L'image de Sonia lui vint à l'esprit. Elle l'avait élevée aussi bien qu'elle l'avait pu, la protégeant des dangers de la vie. Aujourd'hui, c'était Olga qui s'inquiétait pour la santé de sa mère ; ne devrait-elle pas bientôt l'aider à payer

des soins de plus en plus coûteux ? C'est donc ça vieillir, se demanda-t-elle, ce moment où les devoirs et les craintes passent de l'ancienne à la nouvelle génération et où les enfants, soudain soumis à une inversion de la dépendance, prennent à leur charge une partie des problèmes des parents.

Olga allait avoir 21 ans et depuis le début de son existence elle n'avait connu que l'appartement de sa mère, un lieu qu'elle ne supportait plus et qu'elle souhaitait quitter au plus vite. Il lui fallait envisager une solution qui lui permette de poursuivre ses études sans perdre ni son temps ni sa vertu, et qui lui apporte suffisamment d'argent pour payer le loyer de la chambre dont elle rêvait. Cette fois-ci, ses pensées dérivèrent vers sa grand-mère. Petite, elle avait adoré écouter les histoires de Lili. Elle l'avait imaginée sur les marchés de Russie et plus tard dans son cirque, faisant ses tours de contorsionniste devant des enfants ébahis par cette femme serpent. De nombreuses fois, Lili lui avait montré combien elle était restée agile malgré la vieillesse. Avec ses pieds, elle réussissait encore à attraper tous les objets du quotidien et les utilisaient comme d'autres le faisaient avec leurs mains. Lili avait remarqué très tôt chez sa petite fille ce talent hérité d'elle. Elles avaient joué toutes deux des heures durant, s'amusant à saisir des magazines avec leurs pieds, qu'elles parcouraient d'un air décontracté, ou attrapant leur tasse de thé qu'elles buvaient tout en mimant les expressions des dames du monde, avant d'éclater de rire de ce plaisir que leur procurait le partage de ce don étonnant.

Olga voulut tester sa dextérité afin de vérifier, se dit-elle en souriant, si elle n'avait pas perdu la main. Depuis son lit où elle était assise, elle avança son pied nu vers son sac rempli de cours. À l'aide de ses orteils, elle s'empara délicatement d'un livre de Darwin qu'elle entreprit de feuilleter, heureuse de constater qu'elle était toujours aussi habile. Soudain, soumise à un violent accès de lucidité, elle laissa échapper le livre qui tomba au sol sans même qu'elle s'en aperçoive.

Le matin venu, elle avait pris sa décision. Elle se dirigea vers la gare de Lyon où elle acheta sa carte orange puis se dirigea vers la station de bus située à l'angle de la rue de Lyon et du boulevard Diderot. Elle laissa passer plusieurs bus avant de se décider à monter dans l'un d'entre eux. Il s'agissait du 91 qui, en une quasi-ligne droite, reliait la place de la Bastille à la gare Montparnasse. Se

dirigeant vers les sièges du fond, elle repéra sa première victime, et s'installa à ses côtés. La vieille dame, perdue dans ses pensées, le regard tourné vers l'extérieur, accaparée par le décor que formait l'enchaînement d'arcades en briques de l'ancienne coulée verte, ne porta nulle attention à sa jeune voisine. Elle avait posé son sac à main sur le sol, ne conservant sur ses genoux qu'un journal non déplié. Olga osait à peine respirer, terrifiée par l'acte qu'elle hésitait encore à commettre. Plusieurs stations se succédèrent, le bus avalant et recrachant ses passagers, sans qu'elle n'ose bouger. La vieille dame sembla revenir à la réalité et se plongea dans la lecture de son quotidien. Olga jeta un œil sur le côté et découvrit qu'il s'agissait du *Figaro*, ce qui lui donna du baume au cœur – il était plus facile de s'en prendre à quelqu'un qui ne partageait pas ses opinions politiques. Elle avait pris soin de ne mettre ni collant, ni chaussettes, et se trouva donc libre de tout mouvement lorsqu'elle ôta son pied de sa chaussure. Elle l'approcha du sac posé au sol, fit glisser délicatement la fermeture Éclair qui le retenait fermé, et y introduisit ses orteils le plus doucement possible. Elle fouilla quelques instants sans parvenir à identifier ce qu'elle y découvrait, puis, prise de panique par le bus qui s'arrêtait à nouveau, elle attrapa au hasard un objet qu'elle saisit de manière confuse et précipitée pour le déposer dans son propre sac de cours ; alors elle remit sa chaussure et s'élança précipitamment hors du bus. Dans la rue, une fois son taux d'adrénaline revenu à un niveau normal, elle regarda l'objet qu'elle venait de dérober. Il s'agissait d'un minuscule nécessaire à maquillage en bakélite qui s'ouvrait pour donner accès à deux parties distinctes reliées par une charnière grinçante, l'une recélant du fard beige et un petit pinceau, l'autre un miroir légèrement ébréché. La vieille dame avait dû se remaquiller bien des fois à l'aide de cette babiole qu'Olga garderait comme un talisman et comme un symbole de la vanité de l'existence.

Olga améliora progressivement sa technique et devint une experte du vol à la tire. La tenue passe-partout qu'elle adopta était composée de chaussures faciles à mettre et à enlever ainsi que d'un pantalon large qui lui permettrait de détalier plus facilement si elle venait à être repérée. Elle ne mit pas longtemps à savoir déterminer l'emplacement du portefeuille dans le sac de ses victimes qui étaient le plus souvent des femmes. Bien sûr, les portefeuilles les mieux fournis étaient ceux des bus qui reliaient les quartiers chics, et en particulier le XVI^e arrondissement. Mais elle s'employa à toujours parcourir un très vaste périmètre de Paris et de sa banlieue pour mieux brouiller les pistes. Ayant appris

à contrôler sa respiration et son stress, elle prenait soin, une fois son forfait accompli, de toujours refermer le sac qu'elle avait délesté de ses avoirs avec une agilité et une célérité de plus en plus affirmée.

Pendant cette période où elle acquit sa liberté, Olga ne se fixa qu'une seule règle : elle s'interdisait de voler davantage que ce que nécessitaient ses maigres besoins. Elle n'était pas issue d'une famille religieuse, et avait même un sentiment de répulsion à l'encontre des églises, ce qui l'entraînait parfois, lors de discussions avec des amis, à s'emporter en de grandes diatribes anticléricales. Cependant, le passage de la Bible où Dieu vient en aide aux Hébreux perdus dans le désert en faisant pleuvoir la manne sur leur campement l'avait profondément marquée. Dans cette partie du récit de l'Exode, Dieu interdit aux Hébreux de ramasser davantage de manne que leurs besoins quotidiens ne le nécessitent, et il châtie sévèrement celui qui ne respecte pas cette loi. Il semblait à Olga que cette législation était empreinte d'une grande sagesse ; il lui arrivait même de considérer que le monde se porterait mieux à respecter un tel garde-fou. Quelquefois, elle tentait d'exposer son point de vue lors des réunions du groupuscule d'extrême gauche auxquelles elle participait de plus en plus. Mais elle rencontrait systématiquement une très vive opposition dès qu'elle osait mentionner la philosophie contenue dans les récits bibliques.

Un jour, parcourant le journal sur le zinc d'un bistrot où elle avalait à petites gorgées un café brûlant, elle apprit que la police et la RATP, informées d'une recrudescence de vols, avec un même modus operandi, à bord des transports en commun parisiens, étaient depuis longtemps à sa recherche. Des enquêteurs avaient été saisis de l'affaire. Après des semaines de travail ils avaient déterminé avec précision la description physique du malfaiteur. Il s'agissait forcément d'un homme d'une taille anormalement grande puisque ses bras étaient suffisamment longs pour ouvrir les sacs posés au sol sans se faire repérer. Les regards se portèrent comme à l'accoutumée vers les communautés tziganes sans qu'aucun indice ne permette jamais de faire avancer l'enquête. Olga relut plusieurs fois le passage mentionnant un membre de l'équipe qui ne croyait pas au portrait dressé par ses collègues. Il avait misé une partie de sa carrière à tenter de résoudre cette énigme, persuadé que les voleurs étaient en fait de très jeunes enfants probablement manipulés par un réseau international de grand banditisme.

Heureusement, la voleuse aux pieds nus, comme elle aimait à s'appeler secrètement en référence à l'un de ses films favoris, ne fut pas appréhendée et ne rencontra jamais ce policier qui n'eut pas la carrière fulgurante qu'il méritait probablement.

Olga loua une chambre rue Saint-Séverin, dans le quartier piétonnier situé à proximité de la Seine où une faune cosmopolite de touristes et d'étudiants entremêlés se réunissait dans des restaurants et des bars à bas prix ouverts tard le soir. L'exiguïté de la rue apportait peu de lumière à son petit appartement qui se parfumait des effluves exhalés par les cuisines du restaurant grec situé juste au-dessous de ses fenêtres ; mais Olga, heureuse de voler... de ses propres ailes, pu y apporter toute ses affaires et y installer une grande planche sur tréteaux pour disposer enfin du grand bureau dont elle avait toujours rêvé. Ainsi, ses études se poursuivirent sans encombre. Une fois, pourtant, à bord d'un bus où elle commettait l'un de ses larcins, Olga se fit repérer.

La plus grande partie de cette journée avait été consacrée à écrire. Le poids qui m'oppressait depuis longtemps, sans que j'en aie toujours été conscient, semblait se dissiper tandis qu'Olga apparaissait peu à peu sur le papier. Maintenant que je m'autorisais une pause, l'angoisse remontait à la surface et je me rendais bien compte que je n'avais pas tenu entièrement mes engagements. Certes, j'avais enfin évoqué Olga et l'histoire de son enfance jusqu'à ses années universitaires. J'étais parvenu à faire naître dans mon esprit jusque-là cadencé les images de celle que j'avais tant aimée et qui, souvent, continuait de me manquer. Mais je ne pouvais m'estimer pleinement satisfait ; je n'ignorais pas qu'une fois encore j'avais évité le sujet principal, celui de la rencontre avec Olga et des années heureuses et agitées que nous avons passées ensemble. Maintenant que je n'écrivais plus, je tournais en rond dans la cuisine sans oser en sortir, par peur d'affronter Françoise qui – agissant comme ma propre conscience – ne manquerait pas de me questionner et me montrerait mes faiblesses en m'indiquant qu'une fois de plus j'avais évité le cœur de mon sujet.

Je saisis mon agenda dans la mallette de cuir sombre que je conservais depuis plus de vingt ans. Tout en le feuilletant, je me rappelai que j'avais indiqué à un magazine que je me rendrais au vernissage d'un jeune peintre qui exposait pour la première fois à Paris. C'était mon échappatoire. Avec l'idée d'éviter les explications que j'aurais dû fournir à Françoise, j'allai me préparer rapidement pour me rendre à cette exposition. Entrant dans ma chambre pour m'y changer, j'entendis que Françoise menait une conversation téléphonique dans le bureau dont la porte était fermée. Les mots m'échappaient mais sa voix exprimait incontestablement une certaine anxiété. Je passai une chemise de coton et un pantalon de velours, puis enfilai une veste en cachemire dont le contact me procura une agréable sensation. Je n'étais pas passionné par l'habillement et ne comprenais pas grand-chose aux codes vestimentaires, mais j'appréciais certaines coupes de vêtements et certaines matières. Cette veste, que je n'avais porté que quelques rares fois, me permit de me sentir immédiatement mieux dans mon corps, comme si le simple fait de la passer suffisait à dissiper certains de mes doutes. J'étais sur le point de quitter l'appartement lorsque Françoise

sortit du bureau. Elle se mordillait la lèvre inférieure et un tic nerveux agitait ses yeux qui clignaient trop rapidement.

— Que se passe-t-il Françoise, vous avez de mauvaises nouvelles ?

Elle leva vers moi un regard inquiet.

— Je viens de parler avec ma voisine, dit-elle, celle qui m'a fait parvenir l'argent. Elle m'avait proposé de surveiller ma maison et de guetter mon mari pour me donner de ses nouvelles.

— Et alors ? Que devient-il ce galant homme ? demandai-je sans pouvoir réfréner un propos caustique à l'encontre de ce mari devenu invisible.

— Il n'est toujours pas réapparu. Les stores sont restés baissés depuis notre départ et rien n'a bougé dans le jardin. Mais...

Elle hésitait à continuer.

— Mais ?

— Depuis chez elle, la voisine aperçoit un petit vasistas qui donne sur la cuisine et est protégé par une grille sans volet. Elle n'en est pas certaine, mais il lui semble avoir aperçu à plusieurs reprises une faible lumière émanant de cette ouverture. Elle se demande si des voleurs n'ont pas pénétré à l'intérieur. Comme elle est un peu craintive, elle n'a pas osé s'approcher mais a ensuite observé notre cuisine depuis sa fenêtre pendant plus d'une heure sans rien apercevoir d'anormal.

— Vous pensez que quelqu'un a pu s'introduire chez vous ?

— Je ne sais pas. Nous n'avons aucun objet de valeur, seulement quelques bibelots auxquels nous sommes attachés sentimentalement. Cela n'a plus beaucoup d'importance.

— Qu'est-ce qui vous inquiète alors ?

— Cela fait cinq jours que je ne sais pas où est mon mari. Je commence à me poser des questions...

— Peut-être est-il en voyage, tout simplement ? Il a décidé à se payer du bon temps.

— Ce n'est pas son genre ! En réalité, ce coup de téléphone m'a beaucoup inquiétée. Je me demande si mon mari n'est pas séquestré...

— Et quel serait l'intérêt puisque vous n'avez rien de valeur ?

— Les cambrioleurs ne connaissent pas par avance l'état de votre patrimoine. Imaginons qu'ils aient pénétré dans la maison au moment où mon mari rentrait de Paris. La voisine n'aurait pas forcément été à sa fenêtre à cet instant. Ces gens sont peut-être fous, ou drogués ? Peut-être qu'ils ont attaché mon mari quelque part et qu'ils attendent de lui des informations qui leur permettraient de se faire de l'argent. J'ai d'horribles pensées qui me viennent maintenant !

— Allons Françoise, vous fantasmez ! Votre voisine n'est même pas sûre d'avoir vu cette lumière. Pensez à autre chose et rappelez-vous que votre mari n'a pas été tendre avec vous dans cette affaire.

Françoise poussa un soupir.

— Vous avez raison, je vais essayer de penser à autre chose.

Elle leva le regard vers moi et s'aperçut alors que j'étais sur le point de sortir.

— Vous sortez ? me demanda-t-elle.

— Oui, je me rends à un vernissage.

— Ah c'est bien, vous avez de la chance.

Les mots que je prononçai alors venaient en réponse à la détresse que je lisais en elle.

— Vous voulez m'accompagner, ça vous ferait certainement du bien ?

— Oh non, je ne veux pas vous déranger dans votre travail.

J'aurais pu profiter de cette ouverture pour ne pas pousser plus loin ma proposition, mais j'étais encore une fois sincèrement ému par cette femme perdue et seule.

— Mais vous ne me dérangerez pas. Au contraire, vous me tiendrez compagnie pendant le voyage, c'est à une bonne demi-heure de trajet. Et puis l'exposition pourrait vous intéresser.

— Alors d'accord ! consentit-elle retrouvant un peu d'enthousiasme. Vous

voulez bien m’attendre, j’en ai pour deux minutes à me préparer ?

J’acquiesçai et la laissai se préparer, certain que deux minutes plus tard elle m’aurait rejoint. J’avais omis que le temps est une donnée relative dont les hommes et les femmes n’ont pas forcément la même perception. Françoise disparut d’abord un long moment dans la salle de bain où, imaginai-je, elle devait prendre soin de se maquiller. Ressortant en courant, elle passa la tête par le coin du mur et m’indiqua qu’elle serait très vite prête. J’entendis du bruit dans le bureau, comme si elle déplaçait des meubles. Je me demandais ce qu’elle fabriquait et commençais à trouver le temps long. J’avais décidé de partir tôt à ce vernissage afin d’éviter la foule de curieux et de pique-assiettes qui ne manquait jamais de se rassembler en ce genre de circonstances. Plus j’arriverais en avance et plus il me serait facile de réaliser mon interview. Passé une certaine heure, je savais qu’il me faudrait attendre mon tour à la suite des journalistes et des adorateurs d’un soir venus exprimer leur soutien à l’artiste stressé.

Françoise reparut enfin. Elle portait les mêmes vêtements que la veille au restaurant et je me demandai comment elle avait pu prendre tant de temps à les enfiler.

— Je m’excuse, dit-elle penaude, j’ai essayé toute la garde-robe que j’avais prise pour Paris sans savoir comment me décider. J’ai même failli rappeler ma voisine pour lui demander conseil. Finalement, j’ai remis les mêmes habits qu’hier...

— C’est parfait pour notre sortie, approuvai-je, pressé de partir.

Prêt à filer, j’attrapai mon manteau avant de constater, dépité, que Françoise se munissait aussi du sien. Il m’apparaissait vieux et usé, totalement hors du temps. Alors qu’elle le passait, ses formes prirent un contour qui m’apparut cette fois encore pataud. Je regrettai secrètement de lui avoir proposé de venir avec moi. Mes collègues journalistes, qui avaient l’habitude de me voir seul aux vernissages, n’allaient pas manquer de jaser sur cette femme qui m’accompagnait et dont les goûts étaient si peu parisiens.

Je refermai la porte d’un coup sec, avant de me diriger dans l’escalier. À peine avions-nous descendu quelques marches que Françoise se figea et me lança :

— Et Mathieu ?

— Mince, je l'avais complètement oublié celui-là.

Je remontai vers la porte pour déposer les clés sous le paillason. Il se débrouillerait bien pour entrer dans l'immeuble.

Quelques instants plus tard, nous montions à bord d'une rame de métro bondée pour en descendre à la gare Saint-Lazare. Je marchais vite dans les couloirs souterrains avant de remarquer que Françoise, juchée sur ses talons hauts, avait du mal à suivre mon rythme typiquement parisien. Je me forçai à ralentir afin de lui laisser le temps de souffler. En parvenant sur le quai de la ligne 3 nous aperçûmes un homme en tenue de jogging qui courait dans notre direction. Je ne prêtai que peu d'attention à ce sportif underground mais Françoise, encore peu habituée aux bizarreries de la capitale, le regarda passer avec surprise.

— Vous avez vu ? me demanda-t-elle.

— Quoi ? dis-je, faisait mine d'ignorer l'incongruité de la situation.

— Mais cet homme, il fait son jogging dans le métro !

— Oui, et alors ?

— Mais c'est incroyable, pourquoi ne monte-t-il pas à l'air libre ?

— Je l'ignore. Peut-être pense-t-il que l'air est moins pollué ici qu'à l'extérieur ?

— Il y a beaucoup de fous dans cette ville !

— Il faut être un peu dingue pour y vivre et la supporter, affirmai-je faussement philosophe, alors que l'homme disparaissait et qu'une rame s'arrêtait devant nous.

Le métro nous mena jusqu'à la station Temple d'où nous rejoignîmes à pied la rue de Bretagne. Passant devant le marché des Enfants rouges, à cette heure-ci fermé comme la plupart des magasins, j'indiquai à Françoise que dans la journée ce quartier était un curieux mélange de bourgeois chic et d'ambiance électrique du Sentier dont les magasins de textile en gros étaient désormais délaissés par les

juifs et tenus par les Chinois.

Apercevant la galerie depuis le bout de la rue, je constatai que de nombreux fumeurs s'étaient déjà regroupés devant sa vitrine pour donner libre cours à leur addiction. J'étais désormais certain qu'il y aurait foule à ce vernissage. En entrant dans la galerie, j'aperçus son directeur, André Dokhan, que je connaissais bien. Je lui adressai un petit signe de la main auquel il répondit par une mimique m'indiquant qu'il regrettait de ne pas être disponible et viendrait me trouver plus tard. À côté de lui se tenait un jeune homme rondouillard d'une quarantaine d'années dont les yeux rieurs prouvaient qu'il était heureux de se trouver là et qu'il y était tout à son aise. J'imaginais qu'il devait s'agir de Guillaume Fécond, le nouveau protégé d'André, dont j'avais hâte de découvrir les toiles. Accompagné de Françoise, je me dirigeai donc vers le fond de la salle. Situé à l'opposé du buffet, c'était la partie la moins bondée de la galerie. Les tableaux accrochés aux murs étaient des formats de taille moyenne qui tous représentaient une femme nue et allongée sur le sol, probablement d'origine asiatique, peinte à l'huile dans des tonalités bleu sombre. L'artiste avait étiré certaines parties de cette anatomie pour en exagérer les arrondis. Aucune rupture dans ce corps allongé, nul angle pour marquer le contour des formes, seule une grâce fluide entretenue par un amour du geste. La première vision des toiles procurait un sentiment de joie, ou plutôt de tendresse mais aussi d'appréhension, comme si le peintre n'était pas parvenu à cacher ses inquiétudes dans ce corps qui se livrait sans retenue aux yeux des spectateurs.

— C'est beau, dit simplement Françoise.

— Ce n'est pas inintéressant, répondis-je.

Nous nous dirigeâmes au travers de la foule dense pour rejoindre l'autre côté de la pièce. Les œuvres accrochées là étaient d'un tout autre genre. Il s'agissait de sanguines faites de quelques coups de crayon qui représentaient des sujets dont les corps usés, vieilliss, et les visages joyeux apparaissaient antinomiques. Un vieux au dos courbé affichait un sourire goguenard. Un groupe de vieilles femmes assises sur un banc, les mains plissées et le visage ridé, s'entretenait d'un sujet amusant. On remarquait la maîtrise du trait dans ces dessins mais quelque chose manquait, comme si le peintre avait voulu nous cacher son meilleur travail pour n'exposer que le rebut. Près de l'entrée, un petit

autoportrait de l'artiste le représentait l'œil alerte et sûr de lui, comme s'il toisait la salle de son air supérieur.

Je proposai à Françoise de nous désaltérer au buffet. Nous jouâmes des coudes pour parvenir jusqu'au serveur. Quelques gorgées d'alcool nous détendirent, mais j'avais à faire. Abandonnant Françoise qui me sembla désemparée à l'idée de se retrouver seule, je sortis mon carnet de notes et me dirigeai à nouveau vers les huiles bleues. Je regardai plus en détail les œuvres de Guillaume Fécond ; ce qui m'était d'abord apparu comme un travail honnête m'apparut soudain comme un leurre. Les peintures étaient bien exécutées mais on sentait du dilettantisme dans leur réalisation, comme si l'artiste trop doué n'avait pas pris soin d'achever ses tableaux. Je pensai fugacement à certaines sculptures de Michel-Ange, sachant sans aucun doute qu'il n'était pas question ici de transcrire l'impossible représentation de la perfection en laissant l'œuvre inachevée. Plus j'observais les toiles, et plus je me disais que ce jeune peintre avait du talent mais qu'il n'avait pas pris le temps nécessaire à la réalisation de ses œuvres. C'est à cet instant que Guillaume Fécond me rejoignit.

— Vous êtes journaliste ? demanda-t-il.

— Oui, je suis Antoine Clermont.

— André m'avait dit que vous passeriez. Alors, qu'est-ce que vous en pensez ?

— Je ne suis pas ici pour vous dire ce que je pense de vos œuvres, mais pour vous entendre en parler, répondis-je, souhaitant le mettre en confiance.

— Je sais cela, dit-il gaiement, mais je suis curieux d'entendre ce qu'un professionnel peut penser de mon travail.

— Je préférerais éviter cela.

— Je comprends tout à fait vos réticences, mais vous pouvez y aller franchement. Les critiques ne me gênent pas.

J'hésitai quelques instants, puis lui déclarai :

— Je crois que vous avez du talent, mais que vous êtes flemmard.

— Flemmard ? Ça alors, vous m'avez percé à jour.

— Expliquez-vous !

— Vous ignorez certainement que pour gagner ma vie je travaille à la SNCF. La journée je fais mon boulot ; puis en rentrant, après les courses, je m'occupe avec ma femme de mes deux enfants : les couches, le bain, le dîner et enfin le coucher. Si je prends le risque que ma femme me quitte en repoussant encore une fois le moment de lui faire l'amour, j'installe mon matériel dans mon atelier qui est aussi le salon, la salle à manger et la salle de jeux. Alors je peins jusqu'à tomber de fatigue et rejoindre mon lit pour être suffisamment en forme pour la journée de boulot qui m'attend le lendemain. Cependant, malgré toutes ces excuses, vous avez raison, si j'avais le temps je serais flemmard. C'est dans ma nature.

Je restai songeur après cette longue tirade.

— Pensez-y lorsque vous écrirez votre article, conclut-il.

— Je verrai ce que je peux faire, dis-je en essayant de le rassurer.

Nous fûmes rejoints par André. Celui-ci me serra chaleureusement la main tout en me remerciant de m'être déplacé. Je le connaissais depuis plus de dix ans. Je savais que lorsqu'il choisissait un artiste ce n'était qu'avec la certitude que ses talents valaient la peine d'être montrés et qu'il en espérait un bon coup commercial. Nous discutâmes quelques instants. Je rassurai André sur mon sentiment quant à Guillaume Fécond en lui indiquant que je partageais son avis sur le talent de son protégé. Notre discussion s'orienta vers le difficile contexte qu'avaient à affronter les jeunes peintres en France. Puis ils s'éloignèrent vers un groupe d'admirateurs.

Je cherchai Françoise dans la foule. Je l'aperçus en grande conversation avec Clotilde Baschet, une attachée de presse que je connaissais bien. Âgée d'une quarantaine d'années, elle s'était fait une spécialité des jeunes artistes dont elle défendait le travail avec constance et professionnalisme, c'est-à-dire en harcelant les rédactions pour qu'elles acceptent de rédiger un papier sur eux. Alors que je m'approchais d'elles, je fus surpris par leurs propos. Clotilde, munie d'une coupe de champagne dans la main droite, tenait de sa main gauche un pan du manteau de Françoise qu'elle admirait sans retenue.

— Waouh ! C'est magnifiquement vintage, disait-elle à Françoise, et

incroyablement dans le vent !

Je me rappelai que Clotilde pouvait difficilement faire une phrase sans y caser un maximum d'adverbes.

— Tu trouves vraiment ? jubila Françoise.

Ces deux-là se tutoyaient déjà !

— Mais oui, j'ai vu le même genre chez Kiliwatch, rue Tiquetonne. J'ai failli craquer mais j'ai trouvé que pour de l'occase c'était exagérément cher. C'est là que tu l'as acheté ?

— Non, en province en fait.

— En province ? Tu es une maline toi, tu as dû payer ça moitié moins cher qu'à Paris. Il faudra que tu me donnes tes adresses.

J'étais sidéré par cette conversation. Clotilde Baschet était la parisienne-bobo-branchée typique qui aurait tué pour obtenir une place aux soldes privés de Colette. Elle était toujours sapée hyper mode, alliant astucieusement une pièce très chère et voyante avec d'autres beaucoup moins coûteuses dont je compris désormais qu'elle les achetait dans des friperies. Que cette femme puisse complimenter Françoise sur son manteau me faisait comprendre combien je n'y connaissais rien en matière de mode. J'en riais sans retenue alors que je m'approchais d'elle.

— Qu'est-ce qui te fait rire ? s'étonna Clotilde.

— Rien, ou plutôt si, de vous voir ainsi en pleine discussion.

— Vous vous connaissez ? interrogea Clotilde, circonspecte.

— Oui, nous sommes amis, osa Françoise.

— Ah bon, c'est drôle ça.

— Pourquoi est-ce drôle ? demandai-je.

— Pour la simple raison que je ne t'imaginai pas avoir une femme comme amie, répondit Clotilde.

— Celle-là on me l'a déjà faite il n'y a pas longtemps.

— Pas étonnant, dit Clotilde, qui en profita pour donner une bourrade de connivence à Françoise.

— Tu es l'attachée de presse de Guillaume Fécond ? demandai-je.

— Oui, et de tous les artistes qui exposent à la galerie. J'ai une exclu avec André.

— Félicitations, c'est un joli coup de ta part. Ça devrait te faire une bonne pub.

— Je n'ai pas besoin de pub. Je suis surbookée. Le milieu sait que je suis pro et pas chère, ça suffit pour être contactée et faire les choix qui me font plaisir.

— Alors je réitère mes félicitations. Il y a peu de personnes à leur compte qui peuvent se targuer d'avoir le choix de leurs clients. J'en sais quelque chose.

— Tout le monde sait que si tu avais voulu tu te serais fait engager par un bon canard. Mais tu tiens trop à ta liberté, n'est-ce pas ? À moins que ce ne soit autre chose ?

— Autre chose, que veux-tu dire ?

— Rien de spécial, je me demande seulement ce qui fait qu'un homme comme toi a réussi à ne s'engager sur rien au cours de toutes ces années.

La conversation commençait à être désagréable. Je jetai un regard vers les tableaux, cherchant une diversion pour montrer que je souhaitais en rester là. Mais Françoise ajouta une phrase qui me surprit par ce qu'elle évoqua en moi.

— Il est sur la bonne voie, avança-t-elle doucement. Il a trouvé sa propre thérapie. C'est déjà un grand pas de franchi.

Je pensai aux lignes que j'avais rédigées dans l'après-midi. Se pouvait-il que j'aie réellement commencé à purger mon histoire ? Françoise n'avait pas lu les dernières pages de mon récit. Pourtant, en prenant ma défense, il me semblait qu'elle était déjà informée de ce que j'avais écrit. Je ressentis du soulagement, l'impression d'être à ma place à cet instant, parmi ces deux femmes qui me connaissaient si peu et qui, pourtant, parlaient de moi comme on évoque une vieille connaissance, ou même comme un ami, ainsi que l'avait suggéré Françoise.

— Et où en est cette thérapie de choc ? se renseigna Clotilde.

— Elle progresse lentement, dit Françoise. Les symptômes sont persistants mais le traitement de fond doit s'étaler sur une longue période.

— Je suppose qu'il faudra ensuite une longue rééducation, ajouta Clotilde.

Elles s'amusaient comme des folles de leurs périphrases médicales. Je goûtais moi-même avec une certaine saveur, qui se mélangeait à l'acidité fruitée laissée par les bulles de champagne sur ma langue, cette conversation dont j'étais l'objet et à laquelle je ne participais pas.

— Oui, bien sûr, une rééducation longue et malheureusement tellement coûteuse. Mais c'est la seule solution...

— ... pour échapper à la terrible maladie, termina Clotilde.

Et les deux femmes de s'esclaffer comme des collégiennes, dans un fou rire qui fit se retourner plusieurs des invités sur le visage desquels naquit immédiatement un début de sourire ; certains même, à distance, riaient avec Françoise et Clotilde, sans savoir pourquoi ils le faisaient, gagnés par cette onde communicative qu'elles transmettaient.

— Je reprendrais bien un peu de champagne, dis-je, rompant enfin ce dialogue.

— Voilà une saine parole, approuva Clotilde.

— Je te disais bien qu'il était sur la voie de la guérison.

Et les voilà à nouveau parties dans un rire dont la contagion me gagna par surprise. Mon sourire devint ricanement, puis quelques perles de rire que je ne sus retenir fusèrent de ma gorge qui n'y était pas préparée et émit à cette occasion un drôle de borborygme. L'émoi de mes comparses redoubla, s'ajoutant au mien par la même occasion, si bien que je sentis bientôt tout mon être gagné par une irrésistible et bienveillante vague de chaleur dont les picotements se transformèrent bientôt en un véritable torrent d'éruptions. Je me tenais les côtes, plié en deux, le corps secoué, démantibulé, peu à peu libéré par des spasmes de rire qui laminaient aussi ma pensée, me transportant loin, très loin de l'espace que j'occupais, de cet instant, de mon cœur recroquevillé depuis une éternité qui soudain gonflait, arrachait digues et amarres, pour hurler qu'il

existait, qu'il fallait compter avec lui, qu'il avait droit au plaisir, droit au désir. Je ne savais plus pourquoi je riais, je m'abandonnais seulement, sans retenue aucune, sans états d'âme. J'étais ce rire, cet immense rire, lourd, puissant, dévastateur comme l'orage, un rire d'ogre, qui soufflait de mes poumons, sortait de mes yeux devenus déluge qui n'y voyaient plus rien. Mes mains battaient l'air, tapaient sur mes cuisses, racontaient la vie et la mort, la force et les faiblesses, l'intérieur extériorisé. Alors, je revins peu à peu à moi. Balancé d'avant en arrière, entre ciel et terre, je me laissai aller au ressac plus doux d'une lente marée descendante, de laquelle j'émergeais, pas encore purifié mais déjà lavé de mes penchants d'introversion, de mes non-dits qui n'étaient pas politesse vis-à-vis des autres mais mensonges envers moi-même.

Je recouvrai mes esprits pour constater que le bruit de la galerie avait fait place à un silence pesant. La foule qui, quelques instants plus tôt, devisait sur un ton jovial, s'était éparpillée pour donner naissance à une masse inquiète dont le regard unique et soupçonneux était braqué sur moi. Une réminiscence m'atteignit – « L'œil était dans la tombe et regardait Caïn » – pour disparaître aussitôt. Qu'avais-je fait ? Mon seul rire avait-il pu provoquer cette ambiance glaciale ? Une gêne s'empara de moi alors que je prenais conscience du scandale que je venais de provoquer. Mais elle ne m'atteignit que partiellement, mon corps épuisé, vidé, ne répondant pas aux sollicitations de la culpabilité. La scène me paraissait étrangement nette, comme les montagnes pourtant éloignées de plusieurs kilomètres semblent pouvoir être touchées du doigt par un observateur qui les admire par temps clair. Je voyais ainsi sur ma gauche une grosse dame habillée en robe de soirée dont l'incessant hochement de tête était une condamnation sans équivoque de mon comportement. À l'opposé, tout à ma droite, un homme au complet cintré et à la mine contrite avait les phalanges blanches de trop serrer son parapluie dont le manche menaçait de rompre. Au fond de la salle, le serveur, figé dans son mouvement, ne se rendait pas compte qu'il continuait de verser du champagne dans une coupe qui débordait. Je voyais tout aussi bien une dame âgée dont la bouche était tétanisée par une grimace d'effroi et encore une étudiante qui mâchonnait sa branche de lunettes à l'instar d'un enfant faisant ses dents. Tous, me semblait-il, me regardaient comme si j'avais fait bien pire que gâcher la fête. Leurs yeux accusateurs me disaient que j'avais rompu une clause du pacte social, que j'avais exposé une singularité qu'on ne réserve qu'à soi, même si tous la partagent. Un démon était sorti et

avait parcouru la salle, effrayant et mécontentant les plus solides des spectateurs.

Avant que quiconque ait pu bouger, je vis André fendre la foule et se tourner vers ses invités. Focalisant les regards sur lui, il détourna l'attention de l'assistance qui ne revenait toujours pas à son agitation première.

— Mes amis, lança-t-il, le rire n'est-il pas le propre de l'homme ?

Sa pique provoqua justement quelques rires dans l'assistance. Il ajouta alors :

— Je crois que le moment est parfaitement choisi pour vous offrir une nouvelle coupe de champagne.

Il s'adressa au serveur :

— Jean, vous voudrez bien servir ceux qui ont soif. Et qu'on monte le volume de la musique aussi, nous ne sommes pas ici pour nous ennuyer mais pour admirer les œuvres de Guillaume et passer du bon temps. Allez allez, le buffet est gratuit et les tableaux payants. Vous pouvez avoir des deux si vous voulez.

Les conversations recommencèrent. L'ambiance de hall de gare avait repris ses droits. L'incident était clos. Pendant quelques jours, il ferait le tour des tables parisiennes, parmi d'autres anecdotes et commentaires sur l'actualité. Bientôt, personne ne se souviendrait qu'une soirée d'hiver un journaliste portant le nom d'Antoine Clermont avait, par son rire monstrueux et obscène, provoqué la stupéfaction de tous les convives lors d'un vernissage.

J'observais André qui partait donner du « mon cher ami » à l'un de ses invités, un collectionneur connu pour l'attrait qu'il portait aux jeunes artistes, lorsque je réalisai qu'une main était posée sur mon épaule. C'était celle de Françoise, qui s'était déjà adressée à moi plusieurs fois avant que je n'entende véritablement ses paroles.

— Antoine, vous voulez qu'on appelle un médecin ?

— Un médecin, répondis-je, mais pour quoi faire ?

— Vous m'avez fait peur. J'ai cru que vous alliez faire une syncope. Vous vous sentez mieux maintenant ?

— Mieux ? demandai-je, mais cela fait bien longtemps que je ne me suis pas senti aussi bien.

Françoise sourit, et retira doucement sa main. À cet instant j'eus véritablement l'impression qu'une amitié était en train de naître entre nous. Peut-être avait-elle sa part de responsabilité dans cette nécessaire catharsis ? Je remarquai alors que Clotilde s'était éloignée. Ma parade l'avait elle aussi incommodée et elle avait dû se débrouiller pour aller parler à d'autres journalistes pendant qu'André détournait l'attention de ses invités vers le buffet et les peintures.

— Il est temps de partir, vous ne pensez pas ? interrogea Françoise.

— Oui, très bonne idée ! Tout cela m'a mis en appétit, dis-je en sentant qu'une faim de loup me tirait l'estomac. Si nous nous trouvions un petit resto ? Vous acceptez de m'accompagner après ce qui vient de se passer ?

— Mais que vient-il de se passer ? demanda-t-elle avec complicité. J'ai simplement vu un homme rire. Ce n'est pas un crime que je sache !

Je la pris par le bras et nous nous dirigeâmes vers la sortie. Personne ne semblait faire attention à nous. Françoise retira son bras et courut vers le fond de la salle :

— Je ne peux pas partir sans dire au revoir à Clotilde, ça ne serait pas sympa, lança-t-elle.

Je sortis sur le trottoir et attendis que Françoise revienne. L'air était moins frais que quelques jours auparavant et je décidai de ne pas fermer mon manteau pour apprécier le contact du vent sur ma peau. Françoise réapparut quelques instants plus tard, une carte de visite à la main.

— Elle est vraiment sympa cette Clotilde. Nous avons échangé nos coordonnées. Elle m'a remis sa carte. Moi je n'en avais pas et je ne savais pas quel numéro lui donner. Alors je lui ai dit que mon portable était cassé et que le plus simple était de me joindre chez vous. Ça ne vous dérange pas trop j'espère ?

— Pas du tout, vous avez bien fait.

— Vous savez elle m'a proposé qu'on dîne ensemble un de ces jours.

— On dirait que vous vous êtes fait une amie.

— Oui, peut-être, on verra bien.

Nous dînâmes au Pramil, un petit resto de la rue Vertbois, non loin de la place de la République. Le patron particulièrement inspiré ce soir-là nous présenta un consommé d'asperge dans lequel fondait une glace au foie gras. Cette délicate entrée en chaud-froid délia nos langues, si bien que lorsqu'on nous apporta les pigeons désossés et leur accompagnement de légumes croustillants nous étions en grande conversation.

Nous parlâmes de Paris. Françoise affirmait qu'elle commençait à comprendre pourquoi on y vivait. Elle adorait la multitude d'activités qu'on y trouvait, l'impression qu'on n'aurait jamais fini de tout découvrir ; malgré ses difficultés dont elle parla à peine, elle se sentait revivre et comprenait soudain combien la pauvreté culturelle de sa vie passée l'avait frustrée. En quelques jours elle avait plus visité, observé, et probablement appris que durant les dix dernières années.

Pour ma part, je ressentais encore un état d'agréable flottement qui me faisait considérer que j'avais dû être un ballon dirigeable ou un hydroglisseur dans une vie précédente. Mon corps, chargé d'émotions positives, essayait de ne pas perdre cette sensation qui, immanquablement, se diluerait puis disparaîtrait totalement pour ne demeurer qu'un souvenir. J'aurais aimé être ailleurs, au milieu d'une forêt ou dans une ville plus verte où j'aurais pu marcher dans un jardin qui m'aurait mené loin des fracas de la ville.

J'expliquai à Françoise que Paris était comme un repas de gala trop riche pour qu'on goûte à tous les plats. Tout voir, tout faire était impossible et les innombrables sollicitations finissaient par créer une immense frustration. J'étais un cas à part car mon célibat et ma profession me permettaient de profiter beaucoup plus de la ville que la moyenne des Parisiens. Par-dessus tout, une chose était exclue de la vie parisienne : l'improvisation ! Il n'était pas imaginable de se dire le jour venu qu'on allait essayer de trouver des places pour tel ou tel spectacle. Dans la capitale les sorties, les invitations à dîner se prévoyaient trois, voire six mois à l'avance.

Françoise souriait. Elle n'arrivait pas à me prendre au sérieux lorsque je dénigrais Paris. Elle avait certainement raison, car en dépit de mes critiques, je ne pouvais m'empêcher de considérer Paris comme la plus belle ville du monde.

Qu'avais-je vu pour porter haut et fort une telle affirmation ? Pas grand-chose certainement. Après tout, à part quelques exceptions asiatiques et les États-Unis, je connaissais surtout l'Europe. J'avais visité des cités plus romantiques que Paris et, qu'elles soient du nord ou du sud, les villes construites sur des canaux en étaient un bon exemple. J'avais vu des villes plus branchées, comme Londres ou Berlin, d'autres plus excitantes, comme Barcelone. Dans certaines, comme à Rome, il faisait bon vivre. Mais aucune ne me paraissait aussi merveilleusement resplendissante que Paris. C'est pourquoi, alors que nous déambulions, ayant dépassé le magnifique bâtiment néo-gothique du conservatoire des Arts et Métiers, je décidai de prendre un taxi pour rentrer et profiter ainsi, par un petit détour, de la beauté de la ville. La place des Victoires, aussi circulaire et étincelante qu'une pièce d'or, l'ancienne Bourse, étrange ersatz de Parthénon froid et désuet, Notre-Dame de Lorette, vestige incrédule et lugubre des évolutions urbaines et, pour être tout à fait objectif, l'horrible place de Clichy. Ma soif d'écrire devenait inextinguible.

La rencontre

Il arriva donc qu'une fois Olga se fit repérer.

Ce jour-là, Olga se rendait à son examen de fin d'études. Après dix-huit mois de recherches et une rédaction de quelques semaines pendant lesquelles elle s'était enfermée dans la salle de travail de la nouvelle bibliothèque de la Sorbonne, elle allait soutenir la thèse qui lui permettrait d'obtenir son doctorat. Les vêtements qu'elle portait étaient adaptés aux circonstances : une jupe droite stricte et un rien sexy, des bottines courtes à talons et un corset rouge qui, s'il ne soulignait pas sa poitrine, permettait d'en deviner les contours

La ligne 21 était la dernière dont les bus étaient équipés d'une plateforme arrière ouverte. Le conducteur s'arrêta rue de la Glacière pour y laisser monter quelques passagers. Je ne remarquai pas tout de suite la jeune femme ravissante qui resta debout sur la plateforme à aspirer de grandes bouffées d'air automnal. Lorsqu'elle pénétra dans l'habitacle, je levai distraitemment les yeux, comme on le fait habituellement dans les transports en commun afin de regarder négligemment à quoi ressemblent les nouveaux venus. Bien que je ne l'aperçus d'abord que de dos, je fus instantanément saisi par le mélange de nonchalance et d'assurance qui se dégageait de sa démarche. Sa jupe, qui s'arrêtait au-dessus du genou, laissait voir de jolies jambes, aussi longues que pâles. La jeune femme s'installa un rang devant moi, l'allée centrale nous séparant. La dame d'un certain âge à côté de qui elle avait pris place, absorbée par la lecture d'un roman à l'eau de rose, ne se détourna pas pour regarder sa nouvelle voisine. Pour ma part, je ne résistai pas longtemps à l'envie de me pencher en avant pour essayer de découvrir le visage de cette inconnue et admirer à nouveau la finesse de ses jambes. Je m'accoudai à la banquette située devant moi pour satisfaire ma curiosité. La jeune femme, apparemment perdue dans ses pensées, ne remarqua pas que je cherchais à distinguer son visage dissimulé par ses cheveux blonds coupés au carré. Je restai ainsi plusieurs minutes à l'observer, de plus en plus désireux de faire sa connaissance.

Je venais de remarquer que j'avais laissé passer mon arrêt lorsque je fus attiré par le manège de ses jambes. Olga, stressée par l'importance de son examen, avait dû se dire que le meilleur remède à son état était de pratiquer son passe-temps favori. Cependant, l'enjeu lui avait probablement fait oublier son habituelle vigilance et les règles de prudence qu'elle s'était fixées.

Lorsqu'Olga sortit le pied de sa bottine de cuir noir, je tombai immédiatement amoureux. Je fus captivé par la grâce d'une partie du corps que j'avais envisagée jusqu'à cet instant comme uniquement destinée à la locomotion. Je regardais, ébahi, le pied nu danser au-dessus du sac déposé au sol, l'ouvrir en quelques secondes puis s'y faufiler. Il s'attarda à l'intérieur, cherchant son chemin comme on le fait dans une pièce privée de lumière, avant de s'immobiliser pour mieux ferrer sa proie. Alors, je le vis reparaître, délicat, tenant par son extrémité un minuscule porte-monnaie en patchwork qu'il déposa dans le sac de cours d'Olga.

Alors que le pied était réintroduit dans la bottine, je lisais sur les très légers mouvements que produisaient la cheville et le mollet – le reste du corps demeurant de marbre – combien ce savoir-faire avait nécessité de patience et d'apprentissage

Je la suivis lorsqu'elle descendit du bus devant le jardin du Luxembourg et s'éloigna rapidement sur le boulevard Saint-Michel en direction de La Sorbonne. Si j'attendais pour lui parler, mon stress monterait d'un cran. Puis je risquais de passer pour un goujat si elle remarquait que j'étais en train de la suivre. Je me précipitai pour l'aborder immédiatement, sans réfléchir à ce que j'allais dire.

— J'ai tout vu, lui lançai-je bêtement.

Olga n'arrêta pas sa course.

— Qu'est-ce que vous avez vu, monsieur ?

— J'étais dans le bus, j'ai tout vu, insistai-je.

Puis j'ajoutai :

— J'aimerais vous offrir un verre.

— Et si je refuse, me dit-elle, vous me traînerez à la police ?

— Si vous refusez je serai surtout triste à l'idée de ne plus jamais vous revoir.

— Il y a pire que de ne pas revoir quelqu'un qu'on ne connaît pas !

C'était plutôt mal parti. La jeune femme avait pris mon comportement comme une agression. J'essayai de recentrer le débat.

— Écoutez, dis-je, ce que vous avez fait dans ce bus est extraordinaire. Je n'ai jamais vu un tour pareil, même dans les plus grands numéros de cirque.

J'eus peur de l'avoir vexée en faisant référence au cirque. Au contraire, ces paroles la détendirent. À ma grande surprise, elle stoppa sa course, réfléchit quelques instants en me scrutant attentivement. Puis, m'indiquant la terrasse d'un bistrot situé sur la place de la Sorbonne, elle accepta ma proposition, et me donna rendez-vous deux heures plus tard.

Je m'installai et attendis, quasiment certain qu'elle ne me rejoindrait pas, mais incapable de ne pas tenter ma chance jusqu'au bout tant j'avais envie de faire sa connaissance. Elle arriva pourtant, ravissante et joyeuse, alors que je terminais la lecture d'une revue de presse qu'on m'avait communiquée comme support au reportage que je devais effectuer le lendemain. Elle s'assit en face de moi et commanda deux coupes de champagne.

— À quoi buvons-nous ? demandai-je.

— À ma thèse.

— Vous venez de terminer votre thèse ?

— Mieux que ça. Je sors à l'instant de ma soutenance. Et j'ai obtenu les félicitations du jury !

— Alors le champagne s'impose, m'enthousiasmais-je. Félicitations !

Le serveur nous apporta deux coupes que nous apprîmes en silence après les avoir fait tinter l'une contre l'autre.

— Quel était le sujet de votre thèse ?

— Je fais, ou plutôt j'ai achevé une thèse en socio. Le sujet est la faiblesse des

liens familiaux dans les sociétés modernes, avec une problématique sur le lien entre capitalisme et destruction de la cellule familiale, me répondit-elle.

— Une thèse de droite si je comprends bien, dis-je en riant.

— Absolument, confirma-t-elle en m’adressant un clin d’œil.

Nous discutâmes comme si nous nous connaissions depuis longtemps. Des amis d’Olga vinrent se joindre à nous, si bien que l’apéro se prolongea une partie de la nuit. J’étais passablement éméché.

— Est-ce que je peux vous poser une question ? demandai-je à Olga.

— Oui ! m’encouragea-t-elle avec un large sourire.

J’entamais une longue périphrase, cherchant les mots justes, mais elle m’arrêta aussitôt, portant sa main à mes lèvres.

— J’ai dit « oui » en réponse à la question que tu allais me poser, dit-elle avec un sourire encore plus grand.

Nous rentrâmes donc chez moi, pour y passer une fin de nuit féline et agitée. Olga emménagea aussitôt dans mon appartement. Les cinq années que nous vécûmes ensemble ressemblèrent à un baril de poudre : tout en rondeurs et prêtes à exploser à la moindre étincelle. Olga vivait sur la brèche, alors que ma devise aurait pu être « je doute donc je suis ». Nous avions parfois l’impression que cette profonde divergence de caractères nous mènerait à la séparation, mais c’était aussi cette complémentarité qui soudait notre couple.

Elle trouva un poste d’enseignante à l’université de Lille où elle passait trois jours par semaine. Elle s’y rendait avec ma voiture, une Samba bleu métallisé aussi moche que lente. Olga faisait partie de plusieurs associations de gauche qui se déchiraient chaque soir pour savoir s’il fallait ou non prendre le pouvoir, forcément corrupteur, ou se placer dans une opposition civile qui pouvait aller de la non-violence version Gandhi à l’ultra-radicalisme des Brigades rouges.

À cette époque, je travaillais pour deux rédactions aux lignes éditoriales fortement divergentes. Correspondant de *Ouest France* à *Paris*, j’étais chargé des questions d’éducation. Je devais composer avec un rédacteur en chef qui ne

me laissait qu'une marge de manœuvre restreinte. J'avais plus de liberté du côté de *Globe*, un mensuel fauché et sans états d'âme où, signant de différents pseudos, je faisais mes débuts de journaliste d'art et laissais libre cours à ma créativité.

L'agenda de notre couple était donc chargé, et nous regrettions de ne pas nous voir suffisamment. Pour pallier ce manque, les vernissages devinrent notre résidence secondaire. Parfois, nous n'avions même pas à nous donner rendez-vous. Olga repérait les vernissages dans un journal du jour et me retrouvait à l'improviste rue de Seine, dans une librairie où un poète suédois, la voix heureusement couverte par le brouhaha qui régnait autour du buffet, déclamait des vers de sa composition. Ou encore rue Mademoiselle, dans une minuscule galerie où le propriétaire m'expliquait, grâce à une argumentation précise, ce que son protégé du moment apportait à l'histoire de l'art, lui qui avait su franchir au péril de sa vie la ligne est-ouest, abandonnant parfois famille et œuvres dans son pays d'origine. Il arrivait qu'Olga, débarquant inopinément après l'une de ses réunions militantes, me tire des pattes de ce genre d'individu, inventant comme prétexte le décès de Fidel Castro ou une inondation de notre maison de campagne imaginaire en Andalousie. Nous finissions la soirée au comptoir d'un bar du quartier, nous gavant de cacahuètes et buvant des demis tièdes et amers, une spécialité typiquement parisienne.

Ce jour-là, contrairement à mon habitude, je me prélassai au lit assez longuement. Je ressentais un sentiment qui se rapprochait vaguement du bien-être et qui m’invitait, en ce matin ensoleillé, à prendre mon temps. J’étais bien décidé, malgré le rendez-vous qu’une riche collectionneuse m’avait fixé chez elle en milieu de matinée, à laisser s’épanouir cette humeur le plus longtemps possible. J’avais aussi envie d’un gargantuesque petit déjeuner. Je plaçai alors tout le nécessaire à ma goinfrerie sur un plateau et partis me recoucher, tout de même conscient qu’il n’y a qu’une chose meilleure qu’un petit déjeuner au lit : un petit déjeuner au lit préparé par quelqu’un d’autre que soi.

Je dégustais des œufs brouillés et des tartines de saint-félicien que je trempais avec délice dans mon café au lait. J’en profitai pour mettre à jour la liste des choses que je devais faire depuis longtemps : une vie plus saine, une alimentation plus équilibrée, davantage de sport. C’était probablement le tiercé gagnant pour repousser de quelques années l’apparition des symptômes de vieillissement ou le premier déplacement des pompiers à mon domicile pour un infarctus. Je m’engageais à me renseigner dans l’après-midi pour trouver un cours de squash dans mon quartier et m’y inscrire comme j’en rêvais depuis des années. Je décidai aussi de baisser drastiquement, et immédiatement – tout du moins juste après mon petit déjeuner – ma consommation de lipides, protides et glucides. Je n’étais pas certain que ces trois groupes puissent être remplacés par autre chose que de l’eau mais je savais que cette décision ferme et définitive impliquait avant tout d’éviter le fromage, les œufs, la viande, et à réduire considérablement le volume de ce que j’engloutissais à chaque repas.

Cela étant dit et acté, j’en vins à m’interroger sur cette humeur maussade qui, les années passant, était devenue constitutive de ma personnalité. Comment faire pour retrouver un équilibre psychique, ou plus simplement de la joie de vivre ? Ma situation professionnelle n’était-elle pas la principale cause de mon mécontentement ? Mon travail m’avait certes procuré du plaisir depuis de nombreuses années, et ma vie en électron libre s’était avérée agréable. Mais qu’avais-je construit ? Nombre de mes camarades d’enfance avaient acquis au fil

du temps des situations confortables, des postes à responsabilités. Certains avaient fait parler d'eux en créant des entreprises qu'ils avaient ensuite revendues à prix d'or, d'autres s'étaient engagés en politique et avaient brillamment été élus. Il m'arrivait de m'imaginer à leur place ; je vivais leur vie en un rêve éveillé où ma carrière m'apparaissait comme une réussite totale. Pendant ces séances de projections mentales idylliques, aucun obstacle ne venait entraver une ambition démesurée. Ces petites mises en scène imaginaires me polluaient parfois pendant des heures. Longtemps, j'avais cru qu'elles étaient l'expression d'utopies que j'avais su entretenir depuis l'enfance et dont je ne cherchai jamais à réfréner l'expression. J'étais satisfait de ne pas m'être laissé entièrement gagner par des considérations d'adulte. Ne fallait-il pas conserver une part d'enfant en soi si on souhaitait terminer sa vie en ayant acquis un peu de sagesse ?

Je me laissais ainsi gagner par des scénarios de plus en plus complexes, où j'entreprenais par exemple une fulgurante carrière politique qui me menait jusqu'à l'Assemblée nationale, ou j'ouvrais un restaurant qui devenait la cantine des stars et des capitaines d'industrie... Ces derniers temps, un scénario revenait avec une récurrence de plus en plus soutenue, s'emparant de mon esprit durant la journée, le chauffant à blanc alors que je prenais le métro ou réalisais une interview de laquelle je me détachais totalement. Je m'imaginais avoir rédigé un ouvrage qui, dès sa parution, devenait une référence dans le monde de l'histoire de l'art. Je rêvais que les spécialistes de l'art contemporain s'apostrophaient ainsi :

— Tu as lu l'Anish Kapoor de Clermont ?

— Oui, délicieux de sobriété. Et tellement juste lorsqu'il met en rapport l'enfance de l'artiste à proximité des bidonvilles avec ses recherches sur l'architecture.

Pour la première fois un livre sur l'art devenait un best-seller. Les librairies le proposaient en tête de gondole et devaient faire face à des ruptures de stock répétées. Ma rêverie se terminait souvent en un débat télévisé où, dissertant avec aisance sur tous les sujets, je mystifiais mes opposants par des arguments irréfragables et déclenchais les applaudissements d'un public totalement acquis à ma cause.

La réalité était bien trop banale. Je vivotais d'articles médiocres que personne ne lisait et ne réussirais jamais à écrire un livre. Dernier échec en date : l'ouvrage que j'avais voulu rédiger sur Anish Kapoor avait fini à la poubelle.

Peu à peu, j'avais pris conscience que ces fantasmes me laissaient chaque fois plus épuisé, et qu'ils révélaient une pathologie dont le principal symptôme était la répétition des échecs. Des échecs dans quasiment tous les domaines.

Il me sembla alors qu'un renouveau dans ma vie professionnelle était la solution la plus sûre pour sortir de ce cycle de tristes récurrences.

Perdu dans mes pensées, j'hésitai à avaler une quatrième tartine lorsque Mathieu, dont j'avais presque oublié qu'il habitait chez moi depuis trois jours, passa la tête par la porte entrebâillée de ma chambre et demanda :

— Alors ce vernissage, c'était bien ?

— Sympa, répondis-je, on a bien rigolé !

— Super !

— Mathieu, tu sais, le job que m'a proposé la boîte d'édition, qu'est-ce que tu ferais à ma place, tu accepterais ?

— Si j'étais à ta place, je n'aurais pas cette terrible gueule de bois qui me broie le cerveau.

— Tu radotes là, mon vieux.

— Désolé, mais je ne vais pas décider à ta place.

— Ce n'est pas ce que je te demande.

— Non, mais c'est ce que tu aimerais que je fasse.

— Je veux juste un conseil.

— Mon conseil, c'est qu'après une vie de liberté tu es un peu vieux pour te frotter au grand capital. A contrario, une nouvelle expérience professionnelle pourrait peut-être te rendre un peu moins con.

— Tu dis seulement ça pour caricaturer une discussion virile entre deux

anciens combattants, ou tu penses un peu ce que tu dis ?

— Je crois qu'en tant qu'ancien combattant il serait temps que tu fasses un peu bouger les lignes.

— Je tourne en rond, c'est ça ?

— Un peu... Bon je me dépêche, j'ai un train à 10 heures. Merci pour ce nouveau dépannage.

— Pas de quoi, à la prochaine, et donne de tes nouvelles de temps en temps.

À l'énoncé de cette sensibilité masculine qui n'était pas dans mes habitudes, Mathieu ronchonna quelque chose puis disparut dans le salon.

J'hésitai quelques instants puis, me laissant gagner par une soudaine impulsion, je décrochai mon téléphone et composai le numéro de mobile du jeune directeur des éditions Duguet-Marin.

— Bonjour, ici Antoine Clermont.

— Bonjour Antoine, répondit-il.

— ...

Je m'attendais à ce qu'il parle longuement, me demande comment je me portais, me dise qu'il était enchanté de mon appel. Mais il restait silencieux. Je soupçonnais de le déranger en plein parcours de golf, tout en formulant une autre hypothèse : son silence était une méthode commerciale qui consistait à me faire dévoiler mes cartes. Je perdis un peu contenance et lâchai tout d'un coup :

— Je vous appelle pour vous dire que j'accepte le poste... Enfin si c'est toujours possible... Je veux dire si vous ne l'avez pas proposé à quelqu'un d'autre ?

— Non, rassurez-vous Antoine, nous vous le réservons. Personnellement j'étais sûr que vous accepteriez.

Cette dernière phrase me parut particulièrement désagréable. Combien il fallait qu'il soit sûr de lui pour me dire, du haut de ses 30 ans, qu'il connaissait par avance mes réactions alors que je les ignorais moi-même !

— Je suppose que nous avons quelques détails à préciser.

— Absolument, quelques détails.

— Quand pouvons-nous nous rencontrer ?

— Pourquoi pas lundi ? C'est toujours mieux que toutes les formalités soient réglées avant que l'on commence dans de nouvelles fonctions.

— Et quand envisagez-vous que je commence ?

— Mais je viens de vous le dire, lundi.

— Quoi, dès lundi ?

— Autant ne pas perdre de temps, vous ne croyez pas ? Nous verrons alors les modalités de votre embauche. Le salaire est une chose bien sûr, mais somme toute relative. Savez-vous par exemple que nous avons un excellent comité d'entreprise ?

Cette fois-ci, c'était moi qui restais muet. Paul-Emmanuel Lester revint à la charge :

— Ça vous pose un problème, Antoine ?

Je sentais qu'il valait mieux que j'aille dans son sens, afin de ne pas entamer notre partenariat sur de mauvaises bases.

— Aucun problème ! dis-je.

— C'est parfait. Je suis obligé de vous laisser maintenant. Je vous souhaite un bon week-end.

— Oui, c'est ça, bon week-end.

Repensant à cette discussion, et déjà angoissé à l'idée de commencer dans si peu de temps, je terminai de me préparer. J'aurais volontiers parlé à Françoise de ma soudaine décision mais celle-ci dormait encore lorsque je quittai l'appartement et m'éloignai vers le métro. En chemin, mon attention fut attirée par la station Vélib' récemment installé rue de La Condamine. Une dizaine de vélos étaient attachés à leur borne. N'était-ce pas une bonne idée de tester enfin ce moyen de transport tout en mettant immédiatement en application mes

récentes velléités sportives ? Je m'approchai de la borne centrale pour parcourir les explications qui y étaient inscrites. Il s'avéra que plusieurs lectures ne me permirent pas de comprendre le fonctionnement général du système. Alors que j'essayais encore une fois de déchiffrer le charabia qui servait de descriptif, plusieurs personnes vinrent prendre un vélo ; munies d'une carte qu'elles n'avaient qu'à glisser sur la borne où était attaché le vélo qu'elles souhaitaient utiliser, l'opération leur prenait tout au plus quelques secondes. Il ne restait bientôt que deux vélos et je me demandais si j'allais avoir le temps d'en libérer un de son attache avant qu'ils n'aient tous été récupérés. Je me décidai finalement à demander de l'aide à un groupe d'ados qui passait à mes côtés. Le plus maigrichon d'entre eux s'approcha en chaloupant, son skate sous le bras, pour me demander :

— Qu'est-ce qu'il y a monsieur, vous voulez qu'on appelle un médecin ?

— Un médecin ? répondis-je, surpris. J'ai vraiment l'air si fatigué !

L'ado ne releva pas ma réponse. Ses copains, vers qui il jeta un œil désolé, se faisaient écouter différents morceaux de musique en s'échangeant leurs écouteurs ; ceux-là feraient la fortune des ORL à force de se transmettre différentes maladies du conduit auditif, puis termineraient avec des lésions avancées de l'ouïe.

— Je n'arrive pas à utiliser la borne. Vous ne sauriez pas comment ça marche par hasard ? demandai-je.

J'avais hésité entre le tutoiement et le vouvoiement, et avais opté pour le second, non par politesse mais parce que je détestais être vouvoyé par quelqu'un que je tutoyais ; cela me faisait sentir affreusement âgé.

— Ça ne doit pas être très compliqué, dit le jeune.

Il déchiffra quelques instants les indications, puis me dit :

— Vous avez une carte bleue ?

— Oui, répondis-je.

Mais je ne pus contenir une légère hésitation qui n'échappa pas au jeune homme.

— Vous avez peur que je vous la vole c'est ça ? Pas de crainte, regardez mes

fringues, elles coûtent quatre fois plus cher que les vôtres.

L'argument était du genre à attiser mes craintes.

— Bon, mettez votre CB dans la fente, là.

Je m'exécutai.

— Maintenant vous tapez votre code secret. Allez-y, je ne regarde pas.

Je m'exécutai à nouveau, désormais sincèrement gêné de n'avoir pas su retenir mes préjugés alors que l'adolescent prenait le temps de m'aider.

— Maintenant vous choisissez un vélo par son numéro, et vous n'avez plus qu'à aller le retirer à la borne correspondante.

Grâce à son aide je me retrouvai perché sur un vélo, ce qui ne m'était pas arrivé depuis des années. Je remerciai mon sauveur qui, déjà loin et sans se retourner, me fit un signe de la main avec le bras haut levé et l'index tendu. Dans son jargon un tel geste devait vouloir dire : « Yo man ! »

J'entrepris de remonter vers la place de Clichy en prenant soin de rouler dans la voie de bus. Circuler à vélo dans Paris s'avérait une expérience aussi agréable qu'effrayante. Muni d'un épais manteau, d'une écharpe et de gants de laine, je pouvais apprécier l'air frais sur mon visage sans souffrir du froid. Mais les véhicules, qu'ils aient deux, quatre ou davantage de roues, qu'ils soient privés ou publics, me collaient au plus près lorsqu'ils me dépassaient, me signalant sans équivoque que je n'étais pas le bienvenu dans leur aire de jeu. Tournant dans un virage, je fus coincé par un camion qui ne m'avait pas vu et m'obligea à monter sur un terre-plein pour échapper à une mort certaine ; je déchiffrai aisément l'utilisation prolongée du klaxon du véhicule comme une insulte qui m'était adressée.

Dans Paris, comme ailleurs, j'étais habitué à être conduit par les autres ; amis ou connaissances, chauffeurs de bus ou de taxi, procédaient aux choix directionnels pendant que je profitais pleinement du paysage. Pédalant aussi vite que je le pouvais, je rencontrai donc une réelle difficulté à m'orienter. Paris, que j'avais toujours considérée comme une des plus petites capitales occidentales, m'apparut soudain immense et dotée d'un inextricable réseau d'avenues, rues et ruelles au travers duquel il était fort difficile de retrouver son chemin. L'affaire

était rendue encore plus complexe par les nombreuses voies à sens unique qui nécessitaient d'être contournées par un long détour.

Je décidai de prendre la direction de la place de l'Étoile, qui était bien indiquée. Ce choix m'apparut comme une très mauvaise idée lorsque j'arrivais en vue de l'arc de Triomphe. Même un automobiliste chevronné ayant longuement séjourné à Bangkok aurait eu des difficultés à surmonter un tel challenge pour la première fois. La particularité de ce sens giratoire est que la règle de la priorité à droite y est respectée, ce qui contraint le conducteur à s'arrêter à chaque croisement pour céder le passage. À vélo, cela oblige à poser le pied sur les pavés et attendre anxieusement de pouvoir se sortir au plus vite de ce piège en continuels mouvements.

Contournant l'arc de Triomphe, en cet instant si bien nommé, je sortis miraculeusement vivant de cette épreuve. Mon instinct m'incita à emprunter l'avenue Kléber, dont la beauté froide me laissait à chaque fois indifférent. En définitive, je n'étais pas un adepte des larges avenues parisiennes, lisses, impersonnelles et souvent tristes, ces lieux longtemps préemptés par les sièges sociaux des entreprises qui les avaient quittés, quelques années plus tôt, accroissant le mouvement matinal des travailleurs vers la proche banlieue, et vidant des quartiers entiers de leur animation. Ces artères chics étaient désormais serties de façades bien entretenues mais cachant du vide, où presque personne ne pénétrait, seuls quelques émirs et leurs suites, ou de riches russes, venant parfois y séjourner lorsque, par une fugace réminiscence, ils se souvenaient y avoir acheté un appartement, cédant ainsi à une pulsion dont ils avaient oublié l'origine. Je préférais les rues plus étroites, celles des magasins et des marchés, des personnes faites de chair, de sang et de sentiments, où la gouaille parisienne, celle du verlan et du louchebem, des titis et des bobos, celle du peuple et des vrais gens, survivrait encore quelque temps avant de devenir, comme le reste, un élément du décor de ce grand musée en devenir que je ne souhaitais pas.

Mon périple progressait lentement, si bien que j'essayai d'accélérer le rythme, poussant de toute ma légère surcharge pondérale sur les pédales. Parvenant enfin à La Muette, je m'engageai dans l'avenue Mozart. La circulation devenait de plus en plus dense. Il fallait sans cesse sortir des voies de bus protégées pour éviter les camions en livraison mais aussi les contrôles de police qui s'y

effectuaient et qui ajoutaient aux embouteillages ; je parvenais à me faufiler au travers des véhicules, mais il me fallait tout de même respecter les feux, ce que, me sembla-t-il, j'étais l'un des seuls cyclistes à faire.

J'étais effroyablement en retard lorsque j'arrivai sur le lieu de mon rendez-vous, rue Poussin. Je perdis encore quelques minutes à chercher une station Vélib' pour y déposer mon vélo, et me présentai enfin à la maison du gardien tel qu'on m'avait invité à le faire.

La Villa Montmorency était un lieu mythique pour les Parisiens. Composé d'une centaine de maisons, ce petit village aux allées voluptueusement dessinées, aux arbres anciens, à l'herbe plus verte qu'ailleurs et à l'accès strictement protégé n'était accessible qu'à la frange la plus aisée de la population. Là vivaient des éminences du showbiz, quelques énarques ayant mieux que d'autres su gérer leur réussite financière, des patrons d'entreprises du CAC 40 ou encore des businessmen à la tête d'immenses fortunes – ces deux dernières typologies présentant des caractéristiques sociologiques et comportementales distinctes, dues principalement au fait que les grands patrons d'entreprises cotées n'avaient jamais rien risqué, ne mettant jamais en jeu leur propre patrimoine quelles qu'aient pu être les conséquences de leurs choix stratégiques.

Le principal instrument de travail du gardien semblait être la bouteille de vin blanc qui trônait sur son bureau, ce qui ne me rassura pas lorsque j'aperçus la carabine 22 long rifle posée contre le mur à quelques mètres de lui. Celui-là ne cachait ni son alcoolisme ni son amour des fusils de chasse.

Je me présentai puis indiquai que j'avais rendez-vous avec Mme Sioan Carpentier.

Il vérifia mon nom dans la liste des visiteurs puis me cria l'adresse et m'indiqua sommairement la direction à prendre. J'arpentai une rue étroite jusqu'à une placette sur laquelle une jolie fontaine, malheureusement asséchée, avait été érigée. Ma surprise fut d'apercevoir, au travers des haies, des maisons qui n'avaient de commun entre elles que leur taille démesurée. Dans une ville où il me fallait parfois cacher que je vivais dans un appartement de trois pièces pour ne pas susciter la jalousie, un tel volume architectural n'était pas banal. Des

quatre maisons que je voyais, l'une, d'inspiration gothique, ressemblait à un manoir hanté, la seconde, faite de briques rouges, rappelait les constructions de la Renaissance anglaise, la troisième était un charmant hôtel particulier du XIX^e recouvert de lierre, et la dernière ressemblait aux grands pavillons de banlieues chic tels qu'on en trouvait en pagaille vers Saint-Germain-en-Laye. Sous le regard crâne de deux pies qui ne s'écarterent pas à mon passage, je poursuivais ma route dans une ruelle s'incurvant agréablement pour rejoindre un passage à peine plus large et tout aussi calme. À l'instant où j'apercevais le haut portail gris qu'on m'avait décrit, une porte s'ouvrit par laquelle sortit Martin, le photographe avec lequel je travaillais depuis longtemps.

— T'es vachement à la bourre dis donc, me lança-t-il en guise de bonjour.

— Oui, j'ai eu quelques problèmes au démarrage.

Martin avisa alors mes vêtements froissés et mes joues rouges.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? T'es passé sous un camion ?

— Presque. Disons que j'ai repris le sport sur un coup de tête !

— Je ne sais pas si c'était le bon jour pour le faire. C'est le palais d'Ali Baba là-dedans, tu vas faire tâche ! Mais la daronne est plutôt sympa, quand on est à l'heure en tout cas.

Martin, qui retenait la porte ouverte mais pas son sourire moqueur, me laissa passer. Je découvris une maison de quatre étages, faite de larges et claires pierres de taille telles qu'on en trouve dans de nombreuses villes méditerranéennes, dont le sommet arborait un immense balcon par lequel, me disais-je, on apercevait probablement les toits de Paris et la tour Eiffel. Je m'approchais de la porte d'entrée lorsqu'une baie vitrée coulisssa sur le jardin. Une femme d'environ 35 ans, en conversation téléphonique, me fit signe d'entrer. Je passai derrière les grandes vitres et lui adressai, à mots couverts, un bonjour qui demeura sans réponse.

La pièce, un grand carré de 15 mètres de côté, étaient composée de deux parties. J'avais pénétré par le salon, une surface de couleur crème en béton laqué où deux canapés Le Corbusier en cuir noir étaient sobrement disposés l'un en face de l'autre. Plus loin, quelques marches descendaient vers un plancher

sombre. Dans cet espace chaleureux, le mur du fond était recouvert d'une bibliothèque haute comme deux étages et large d'une dizaine de mètres. Une ouverture dans le plafond baignait d'une douce lumière les rayonnages remplis de livres qu'il devait être agréable de consulter plongé dans l'immense canapé en arc de cercle qui leur faisait face. Sur une table basse, un bouquet précieusement disposé, dont les rougeoyantes renoncules affadissaient les autres fleurs, était l'unique tolérance faite à la nature. Sur les tables en verre transparent et sur le sol étaient disposées des sculptures de petite taille de César et des totems de Chaissac. Ces derniers ressemblaient à de petits personnages qui auraient assisté à la scène en spectateurs muets. Les murs, d'un blanc étincelant, étaient couverts de grandes toiles de 2 mètres sur 3 parmi lesquelles je reconnus des tableaux de Matta, Vuillard et Fingelstein. Il m'apparut au premier coup d'œil que cet amoncellement ne donnait pas l'impression d'un trop-plein. La personne chargée de la décoration avait su s'arrêter avant d'atteindre les limites du mauvais goût, les objets du quotidien se mariant ainsi sans heurts avec des œuvres que n'auraient pas dédaignées certains musées d'art contemporain.

La femme allait et venait, parlant tour à tour anglais et une autre langue que je ne parvins pas à identifier. Vêtue d'un tailleur anthracite très strict et de chaussures à talons, sa chevelure brune relâchée sur ses épaules attirait l'œil plus encore que toutes les œuvres d'art exposées dans la pièce. Elle interrompit sa conversation. Les quelques secondes nécessaires pour se rapprocher de moi à grandes enjambées lui suffirent pour décider de ne pas me serrer la main. La chaleur à l'intérieur de la maison m'avait poussé à ôter mon manteau sans attendre qu'on m'y invite. Et j'avais découvert, alors que mon hôtesse faisait la même constatation, que j'étais couvert de sueur.

Une jeune femme d'origine asiatique vint chercher mes affaires et me libéra ainsi de la gêne de ne savoir qu'en faire.

— Vous apporterez un verre d'eau à monsieur Clermont, Lilibeth, dit mon hôtesse.

Se tournant vers moi, elle m'interpella :

— Vous êtes en retard, nous allons donc faire au plus vite. Je vous montre les œuvres les plus intéressantes, je réponds à quelques questions, s'il vous manque de la matière vous bouchez les trous grâce à la bio que je vous ai fait envoyer par

mail dans la matinée. Ça devrait vous suffire pour écrire votre article.

Le ton n'était pas autoritaire, ni affecté. Il racontait seulement qu'avec Sioan Carpentier il valait mieux arriver à l'heure à un rendez-vous.

— Je suis désolé du retard, dis-je, en regardant au-dessus d'elle un tableau d'Arman composé de tubes de gouaches débordantes de peinture collés sur une toile blanche.

— C'est dit. Passons maintenant dans la bibliothèque.

Nous nous installâmes dans le canapé en demi-lune sur lequel je fus surpris de ne pas disparaître entièrement tant il était moelleux. Je demeurai le plus loin possible de la jeune femme, espérant ne pas l'importuner avec mon odeur néandertalienne.

J'étais sur le point de lui poser une première question lorsqu'une petite fille de 3 ou 4 ans entra en criant dans la pièce, suivie de près par un garçon à peine plus âgé.

— Maman, maman, Léo veut pas jouer avec moi !

La voix aiguë raisonna dans la pièce.

— C'est même pas vrai, c'est elle qui fait rien qu'à m'embêter.

Sioan Carpentier se tourna vers moi, et annonça :

— Cas de force majeur ! Désolé monsieur Clermont, mais nous avons là une situation de crise qu'il va falloir gérer.

Puis se tournant vers ses enfants, elle demanda, d'une voix calme :

— Que se passe-t-il qui vaut qu'on me dérange alors que j'avais demandé qu'on ne le fasse pas ?

Par l'entrebâillement de la porte, je remarquai une jeune femme, elle aussi asiatique, dont la mine froissée montrait qu'elle avait dû prendre la remarque pour elle.

La petite fille, pieds nus, portait une jolie jupe bouffante. Elle montra sa poupée à sa mère et lui indiqua :

— Léo veut pas jouer avec moi à la poupée.

Léo ne paraissait pas décontenancé par ce que sa sœur disait de lui. La mère demanda alors :

— Léo ne veut pas jouer avec toi ou Léo ne veut pas jouer avec toi à la poupée ? Ce n'est pas pareil ma chérie.

Léo intervint alors :

— Je veux bien jouer avec Ninon, mais je veux pas jouer à la poupée.

— À quoi veux-tu jouer alors ? interrogea sa mère.

Le visage du garçon, dont je révisai l'âge à la hausse – il devait avoir 6 ou 7 ans, mais était de taille chétive – s'éclaira soudain :

— Moi je veux jouer à *La Guerre des étoiles*. Je serais Luke Skywalker et Ninon serait la princesse Leia, et on devrait se battre contre des méchants !

Sa mère l'avait interrompu, pour demander à Ninon :

— Est-ce que tu veux jouer à *La Guerre des étoiles* ?

— Non, c'est nul comme jeu.

— Nous voilà bien embêtés, n'est-ce pas ? Vous voulez jouer ensemble, mais à des jeux différents, alors que moi j'aimerais bien jouer avec vous, peu importe le jeu, mais je ne peux pas car je dois rester avec le monsieur que vous voyez là.

La remarque ne me fit pas sourire. Une fois encore, il me sembla qu'il n'y avait nulle pique contre moi dans la formulation – j'aurais pu y voir une façon de dire simplement les choses, une absence de ces tabous souvent inutiles qui définissent la bienséance bourgeoise – mais j'y décelai aussi nettement la volonté de marquer une distanciation entre nous. Désormais davantage attentif au comportement de mon interlocutrice, il me sembla que rarement j'avais vu s'exprimer un tel sentiment de supériorité. Je remarquai qu'elle s'adressait à moi sans réellement m'apercevoir. Son regard, lors des rares moments où il daignait se poser sur moi, me traversait comme si j'avais été composé d'une immatérielle et translucide enveloppe.

Cette constatation me mit mal à l'aise. Je n'étais ici considéré que comme un outil de communication. Mon travail ne servirait que les intérêts de la holding que Sioan Carpentier dirigeait. Je sentis ma chemise humide me coller à la peau, comme si elle était devenue trop étroite. Mon humeur commençait à virer vers le maussade. Mes pensées aussi s'assombrissaient, devenant confuses. Malgré tout, il me fallait poursuivre. Je bredouillai quelques mots, ne sachant plus par quelles questions commencer notre entretien. Mes paroles furent interrompues par un joyeux vacarme. La petite fille venait de remarquer que son frère avait trouvé un frisbee derrière le canapé, et s'était précipitée vers lui pour le supplier de jouer avec elle. La supplique royalement acceptée, la discorde prit soudainement fin, et les deux enfants commencèrent à se renvoyer l'objet sans quitter la pièce pendant que leur mère, qui les surveillait d'un œil, m'indiquait d'un mouvement de menton que notre conversation pouvait reprendre. Ce geste m'irrita au plus haut point, si bien que c'est sans réfléchir que je posai ma première question :

— Je sais que vous êtes une grande admiratrice de Riopelle, dis-je en préambule. J'en vois un dans cette pièce et je suppose que vous possédez d'autres toiles de ce peintre. On dit de Riopelle qu'il a volé l'idée qui lui permit de mettre au point sa méthode puis de devenir célèbre et que, victime de ce vol, Borduas, son professeur – je crois me souvenir qu'il s'agissait de lui – en devint fou et mourut dans un asile d'aliénés. Qu'en pensez-vous ?

Mon interlocutrice ne fut pas surprise par ma question. Je crus même discerner qu'un léger sourire faisait remonter sa mince lèvre inférieure.

— Vous devez savoir que cette théorie n'a jamais été prouvée. Par ailleurs, un grand artiste n'est pas celui qui a des idées, mais celui qui les exploite.

— Cette remarque pourrait-elle convenir à un entrepreneur ? demandai-je.

— Elle pourrait, mais ceci n'est pas l'objet de notre entretien et je vous défends d'écrire que j'ai dit ça.

La suite de notre entretien me parut n'être qu'une longue énumération. Aux questions que je posais on me répondit par des caractéristiques techniques, certes véridiques et parfois intéressantes, mais dénuées des sentiments qui animent habituellement les grands collectionneurs et les rattachent aux œuvres qu'ils achètent, leur procurant ainsi – n'est-ce pas leur principal objectif ? – un peu de

l'immortalité des artistes qu'ils soutiennent dans leur travail.

Qu'allais-je pouvoir dire dans cet article ? J'avais à peine de quoi rédiger un inventaire et on m'avait commandé une page complète ! Mon interlocutrice continuait de réciter les noms, les dates, lieux et circonstances d'achat, montrant du doigt, parfois sans même les regarder, celles des œuvres dont elle parlait et qui étaient présentes dans la pièce. Afin d'éviter d'être bercé par la monotonie de tels propos, je me mis à m'intéresser aux enfants qui continuaient de tournoyer en riant autour de nous. Leurs jeunes mains encore malhabiles dans les jeux de lancer ne parvenaient que difficilement à utiliser le frisbee comme ils l'avaient vu faire dans les parcs ou sur la plage par d'autres plus âgés qu'eux. C'est ainsi qu'ils couraient quelques mètres puis s'arrêtaient pour se passer l'objet de main en main. De temps en temps aussi ils s'essayaient au tir. Le fait de rater à chaque fois leur cible ne les décourageait en rien et ils poursuivaient leur jeu dans un mouvement de plus en plus turbulent.

Le garçon annonça à sa sœur béate d'admiration que le jeu consistait désormais à toucher la lune. Il fit un large geste circulaire et lança son frisbee dans ma direction. Je perçus un léger sifflement lorsque le pâle cercle de plastique passa juste au-dessus de ma tignasse décoiffée ; puis il produisit un grand « boum » en achevant sa course dans une toile de Mata. L'œuvre ne me sembla pas abîmée mais j'étais trop loin pour en être certain, et je restai pétrifié à l'idée des dégâts qu'auraient pu provoquer un tel geste. Au contraire, Sioan Carpentier ne montra aucun signe d'étonnement, ni le moindre agacement. Elle se leva pour sermonner gentiment Léo et Ninon, tout comme n'importe quelle maman l'aurait fait si ses enfants avaient fait tomber un vieux bouquin d'une étagère. Je tentai un rapide calcul mental. Quel pouvait être le salaire de quelqu'un dont la valeur d'un tableau de Mata était la même que celle d'un banal objet dans une famille « normale » ? Puis j'arrêtai ces projections. Le phénomène de relativité n'était pas qu'une question d'argent, mais aussi une question de culture. Certains – moi le premier quelques secondes auparavant – pouvaient trouver choquant que des enfants soient laissés libres d'aller et venir dans une maison où ils ne manqueraient pas d'abîmer la toile d'un maître du XX^e siècle. D'autres, à ma grande stupéfaction, considéraient qu'avoir des enfants entraînait des conséquences, parmi lesquelles on pouvait compter le fait

d'abîmer un élément de décoration, même si celui-ci avait un coût financier et une valeur symbolique autrement plus importants qu'une babiole achetée dans un vide grenier et accrochée au mur du salon lors d'un dimanche de désœuvrement.

Quelle aurait été ma réaction si j'avais été à la place de la riche mère de ces deux enfants ? Est-ce que j'aurais considéré comme elle qu'il était normal que mes enfants jouent dans cette pièce-musée ? Que la situation ne nécessitait pas de rappeler trop rigoureusement où se trouvaient les limites ? Ou bien aurais-je eu des mots durs et considéré qu'une punition s'imposait pour que de tels agissements ne se reproduisent plus ? Évidemment, ma fortune se limitant à quelques milliers d'euros déposés sur un Livret A, étant un homme, et n'ayant pas engendré de progéniture, la réponse ne pouvait pas être totalement pertinente. Mais au moins avais-je enfin trouvé une piste pour écrire mon article.

La maîtresse de maison constata avec joie que je souhaitais la quitter. Elle me fit rapporter mon manteau et me recommanda d'écrire un article dont elle n'aurait pas à se plaindre à mon directeur. L'idée que je sois free-lance ne l'avait pas effleurée.

Parvenu chez moi, je me précipitai dans la cuisine pour écrire. Françoise frappa quelques coups à ma porte alors que mon ordinateur s'allumait.

— Ça vous dirait de sortir avec moi ce soir ? demanda-t-elle.

— Pourquoi pas ? répondis-je un peu pressé.

— Je voudrais vous inviter au théâtre.

— Euh, le théâtre, oui, bonne idée, dis-je, cachant mal mon embarras à l'idée du choix de la pièce qui pouvait être fait par Françoise.

Ma gêne ne lui échappa pas, si bien qu'elle ajouta :

— Shakespeare, ça vous va ?

— Euh oui, acquiesçai-je, agréablement surpris.

— *Le Songe d'une nuit d'été* ?

J'étais cette fois totalement rassuré.

— Vous ne pouviez pas mieux tomber, c'est une des pièces que je préfère.

— Super ! On part vers 20 heures alors ?

— C'est parfait, à tout à l'heure !

Je refermai la porte et m'installai devant mon ordinateur. Avant de me mettre à écrire, je me demandai quelques instants quel metteur en scène avait décidé de monter *Le Songe* et dans quel théâtre il était joué. Il ne me semblait pas avoir lu ou entendu une critique à ce sujet. Ces pensées me quittèrent bien vite. Je devais écrire mon article. Mais d'autres mots exprimaient leur urgence à être couchés sur le papier. Je repoussai mon ordinateur et me saisis de quelques feuilles vierges.

L'autre

Le compteur de la vie tournait à toute vitesse. Olga me donnait l'énergie pour essayer de goûter le plus possible, pour ne pas perdre une miette de ce grand régal. Parfois, cependant, je sentais qu'elle allait trop vite pour moi, et je me demandais si je parviendrais à tenir la distance. Survint un épisode annonciateur.

L'une de mes premières grosses commandes d'un magazine artistique était un reportage sur un peintre qui commençait à faire parler de lui au milieu des années 80. Je proposai à Olga de m'accompagner pour réaliser cette interview. J'avais assez d'expérience pour ne pas douter que le peintre qui m'avait donné rendez-vous ne me tiendrait aucune rigueur de ne pas lui avoir annoncé la venue d'Olga. Les artistes avaient en effet une particularité qui les différenciait du reste de l'humanité : adorant l'improvisation, ils étaient toujours ravis de voir arriver chez eux des inconnus. Et je savais qu'Olga ne laissait personne indifférent.

Maxime Nourrisson nous accueillit dans un état de surexcitation totale, au milieu des toiles abstraites qui encombraient son atelier situé au fond d'une impasse, près de la Butte-aux-Cailles. Dès les premiers instants, nous fûmes saisis par l'énergie du jeune peintre dont la créativité semblait décuplée par la présence d'un panel d'admirateurs et de curieux. Torse nu devant une grande toile vierge le dépassant d'une vingtaine de centimètres, il allait et venait comme un lion en cage, et tenait des propos exaltés à un public éclectique. S'approchant d'un homme à l'allure de chef d'entreprise, il lui prit son parapluie des mains puis, après quelques instants de réflexion, le plongea dans l'un des nombreux bidons de peinture qui l'entouraient ; alors, ouvrant et refermant plusieurs fois les baleines de l'objet devenu pinceau, il projeta des nuées de peinture sur la toile qui commença à se teinter de couleurs claires. Il s'approcha d'un autre homme, plus jeune, et lui demanda de lui donner sa ceinture. L'hésitation du spectateur ne fut pas du goût du peintre, si bien qu'il lui arracha l'accessoire qu'il utilisa pour tracer de violents mouvements latéraux divisant la toile en autant de compartiments sombres. À partir de ce moment-là une sorte de transe saisit l'assemblée. Le peintre s'approchait de chacun des spectateurs à qui il dérobaient un vêtement ou un objet dont il se servait pour poursuivre son œuvre.

Une dame manqua de s'évanouir lorsqu'il utilisa son minuscule sac à main à la manière d'un pochoir ; une autre lui tendit une plume jusque-là fichée dans son chapeau quelque peu démodé qu'il utilisa pour ajouter de fraîches volutes au-dessus d'une épaisse forme ovoïde. Le clou du spectacle fut l'utilisation d'une perruque que le peintre arracha de la tête d'un petit monsieur replet, qu'il trempa dans un sac de résine non traitée ressemblant à de l'ambre puis saupoudra parcimonieusement sur la toile. En quelques dizaines de minutes, la grande toile de 3 mètres carrés était achevée. Le résultat était une étonnante composition où de joyeuses raies de couleurs tentaient de survivre au milieu d'une matière brute issue du fond des âges, de forces telluriques prêtes à toutes les compromissions pour dicter leur loi.

Avant d'interviewer le peintre, je passai un moment dans son atelier à regarder ses autres toiles. Lorsque je le rejoignis, il discutait avec Olga, et cette discussion-là ne me plut pas. Il me sembla que leurs corps étaient trop proches, comme si s'exerçait déjà entre eux la même attraction originelle que le peintre avait su auparavant exprimer sur la toile. Je m'entretins quelques instants avec lui, laissant de côté l'a priori négatif que j'avais ressenti et tentant d'ajouter du contenu à l'article que j'avais à écrire. Mais il me sembla, ce qui arrivait de temps en temps, que ce peintre n'avait pas grand-chose à dire, qu'il s'agisse de ses œuvres ou de la vie en général. On ne pouvait être doué dans tous les domaines, et il n'était pas rare qu'un artiste dans sa meilleure période créatrice n'ait pas le talent pour exprimer la profondeur de son travail, les voies qu'il avait entrepris d'explorer ou plus simplement ses méthodes. Mais étais-je vraiment objectif après avoir remarqué l'attirance entre Olga et ce peintre ?

Après notre départ, Olga refusa mon invitation au restaurant. Elle prétexta avoir oublié de me prévenir d'un rendez-vous avec une amie et disparut précipitamment. À partir de là, elle ne rentra pas tous les soirs me rejoindre à notre appartement, préférant parfois passer la nuit « chez une copine ». Ce comportement me vexait affreusement mais je parvenais à ne pas en être triste, m'inventant une certaine grandeur d'âme à ne pas la questionner lorsqu'elle ne rentrait pas. Les mois passant, je réussissais finalement à me parer d'une allure insouciance. Mais mon attitude cachait en fait une terrible peur de la perdre. Et je réalisai plus tard la lâcheté qu'il y avait eu en moi à ne jamais affronter la réalité.

Un soir, cependant, elle m'annonça au téléphone souhaiter avoir une conversation. Elle précisa qu'il s'agissait d'une conversation sérieuse. En l'attendant dans notre appartement, je passai plusieurs heures à ranger, remplaçant les livres, les objets, les meubles à la place que je leur avais attribuée, scrutant le moindre recoin pour y déceler de la poussière, m'agitant dans cet espace clos dans le seul but de chasser l'insupportable angoisse qu'elle me quitte. À cette époque, Olga circulait dans Paris à moto. Elle rentra trempée par la pluie, son blouson de cuir ayant déteint sur ses poignets. Pour une fois attablés ensemble dans notre cuisine, nous parlâmes à mots pesés, comme lorsqu'on scelle un pacte. Elle m'annonça qu'elle avait un amant, qu'elle ne souhaitait pas être infidèle et qu'elle voulait donc savoir si ça me gênait. Il me sembla que sa définition de la fidélité devait être précisée, ce que je lui demandai de faire en lui expliquant que pour moi, soit on ne trompait pas celui avec qui on vivait, auquel cas on était fidèle, soit on le trompait et l'on était infidèle. Olga avait une tout autre vision des rapports qui lient un couple. Elle considérait que passer une nuit avec un homme n'avait rien à voir avec l'infidélité, que cela relevait de l'entière liberté de l'individu qui vivait cette histoire sans avoir à en référer à quiconque, même à son conjoint. En revanche, si l'une des personnes du couple faisait une rencontre importante, elle n'avait pas le droit de la cacher à l'autre, et devait lui demander son assentiment afin de ne pas être infidèle. Je compris donc tout à la fois que depuis le début de notre rencontre Olga avait couché avec plusieurs hommes et qu'elle était récemment tombée amoureuse. Le décor se précisa au cours de la conversation. Olga en aimait un autre tout en restant amoureuse de moi. Et ce qu'elle exprimait ce soir-là était son souhait de partager sa vie entre nous deux.

Je ne refusai pas que notre vie prenne la tournure qu'elle désirait. Je me mis donc à partager Olga, qui se donnait entièrement – c'était sa force et sa manière d'être – à l'autre aussi bien qu'à moi. Notre vie se réorganisa. Olga passait ses week-ends chez celui que je définissais comme son amant, et la semaine avec moi. Je détestais cette situation. Elle heurtait profondément mon ego, rendait ma vie incomplète. Le plus difficile était la vacuité du dimanche soir lorsqu'Olga m'appelait pour me dire qu'elle avait décidé de ne rentrer que le lendemain. Mais j'appris à composer avec cette réalité. La sagesse d'Olga, et la vigilance qui en découlait, fut pendant cette période de ne jamais me parler de l'autre.

J'avais juste demandé son nom une fois, et elle m'avait fait comprendre gentiment que c'était probablement mieux de ne rien connaître de lui. J'acceptais ce point de vue mais il m'était impossible de vivre avec un mythe, et j'insistai pour connaître son prénom. Olga m'apprit donc qu'il s'appelait Jacques.

Un automne passa ; puis un hiver. J'étais pris dans la rédaction d'un long article commandé par un magazine d'art de référence. Je devenais peu à peu connu dans le petit monde du journalisme artistique. Olga gagnait correctement sa vie à s'occuper des relations publiques d'un homme d'affaires dont les sociétés agissaient dans différents domaines. J'avais plusieurs fois rencontré ce vieux bonhomme dont le paternalisme avait tout de suite séduit Olga. Il était proche de ses ouvriers qu'il payait presque aussi bien que des ingénieurs, qui eux-mêmes avaient un salaire plus élevé que la moyenne nationale. Olga, qui avait un emploi du temps moins chargé que le mien, m'aidait en corrigeant mes papiers et continuait de me rejoindre le soir dans les galeries de Saint-Germain. Le printemps arrivant, elle se prit de passion pour les longues virées à moto sur les routes de France. Elle avait vendu son ancien modèle pour en racheter un plus puissant et plus confortable. Certaines semaines, Olga me conduisant, il arrivait qu'on trouve le temps de s'échapper du côté de la Normandie, où nous terminions notre échappée en bord de mer. Le soir, nous choisissons une auberge de village, ou un hôtel de petite taille. Après le repas, nous montions découvrir notre chambre. Olga voulait qu'on laisse la fenêtre ouverte afin d'entendre les bruits de la place du village. Je la fermais afin de ne pas risquer d'être entendu, une telle éventualité pouvant me couper toute capacité à apprécier nos ébats amoureux. En général, j'acceptais de laisser la fenêtre ouverte lorsque la place était suffisamment bruyante pour ne pas craindre d'être remarqués. Mais Olga préférait alors la fermer car le bruit finissait par la gêner

En retard pour la représentation, nous courions pour attraper le bus 31 dont l'arrêt était situé face au nouveau parc des Batignolles construit sur d'immenses terrains appartenant à la SNCF. Je haletai :

— Merci de m'inviter, ça fait des années que je n'ai pas vu *Le Songe*.

— Pas de quoi, répondit Françoise, ça me fait plaisir. Je vous dois bien ça, ça fait une semaine que je suis chez vous.

— Ah, une semaine déjà, je n'avais pas remarqué ? inventai-je, faussement surpris.

— menteur !

— Non, c'est vrai ! Je tentai un sourire en pleine course, mais demeurai assez loin du charme d'Usain Bolt. Dites-moi, vous savez qui monte cette pièce ?

— Aucune idée, c'est Antoinette et Maria qui m'en ont parlé. Elles l'ont vue et ont beaucoup aimé. Alors je me suis dit que plutôt que de faire confiance aux critiques...

Françoise n'acheva pas sa phrase.

— Je suis désolée, je ne voulais pas insinuer que les critiques d'art... Enfin vous me croyez n'est-ce pas ? ajouta Françoise.

De toute évidence, elle interprétait mal la stupeur qui se lisait sur mon visage. J'étais habitué à la vision majoritairement très négative des critiques d'art ; la critique des critiques ne me touchait pas. Ma perplexité provenait plutôt de la liste des personnes qui lui avaient conseillé d'aller voir cette pièce.

— Nous parlons bien des Maria et Antoinette que je connais ? lui demandai-je de préciser.

— Oui, c'est ça. Elles ont vu la pièce il y a quelques jours et l'ont beaucoup appréciée.

Le rythme de ma course ralentit. L'idée que les critiques qui nous avaient incités à cette sortie étaient la concierge de mon immeuble et la nounou des

enfants de ma voisine n'était pas pour satisfaire mon esprit élitiste et petit-bourgeois

— En plus il y a la fille de Maria qui joue un petit rôle, ça va être drôle de la voir là-dedans, ajouta Françoise.

Il ne manquait plus que Sofia pour compléter ce tableau idyllique. La fille de Maria était mignonne comme tout, avec un petit visage d'écureuil rieur qui faisait fondre tous les seniors de notre copropriété, mais il n'était pas question que je passe ma soirée à subir ce qui se dessinait peu à peu comme le genre honni des critiques : Le spectacle de fin d'année !

— Françoise, il s'agit d'un spectacle amateur c'est ça ?

— Je ne sais pas, je n'ai pas demandé.

— Comment s'appelle le théâtre ?

— La représentation a lieu dans... Attendez que je retrouve la feuille où j'ai noté les indications...

Françoise déplaça un feuillet blanc qu'elle avait glissé dans la poche de son manteau.

— Ah oui c'est vrai, il s'agit du gymnase des Amiraux, au bout de la rue Ordener, dit-elle.

Mes craintes se confirmaient. Il me fallait absolument échapper à ce traquenard. Sans plan précis, je commençai par faire mon maximum pour rater le bus et retarder notre avancée. Mais, si la course et l'inquiétude me faisaient expirer lourdement, l'inspiration me manquait pourtant cruellement et je ne trouvais aucun argument de poids à opposer à cette sortie. Il me vint bien l'idée de feindre d'avoir oublié ma carte bleue ; mais Françoise me rappela aussitôt qu'elle avait de l'argent et que j'étais son invité. Ensuite, me rappelant un simulacre utilisé dans mon enfance pour éviter les interminables cours d'éducation physique, je mimai un vulgaire point de côté. Mais cette nouvelle pratique lâche et dégradante n'eut aucune incidence sur la détermination de Françoise qui, apercevant le 31 à l'approche, saisit ma main dans la sienne et accéléra la cadence tout en me tirant jusqu'en bas de la rue.

Pendant quelques secondes, il me sembla que la fatigue due à la course, le poids de mon corps, le vieillissement de mes muscles et de mes articulations avaient disparu. J'étais propulsé dans un instant qui se situait très exactement à la surface de ma paume, à l'endroit précis du contact produit par la main d'une femme. Je courais sans effort, naturellement, suivant Françoise qui m'entraînait inexorablement, en une course paisible, vers le bout de la rue.

Les portes du bus s'ouvrirent juste face à nous et je me retrouvai à l'intérieur sans même m'en rendre compte, saluant béatement le chauffeur, oublieux de mes incertitudes. À travers les vitres teintées, je vis de jeunes enfants courir sur l'aire de jeu qui leur était réservée dans le parc. Quelques ados s'étaient réunis devant l'entrée. Les garçons roulaient des mécaniques pour impressionner les filles qui se tenaient assises sur le dossier d'un banc, ce qui mécontentait une vieille dame qui regardait la scène en hochant ostensiblement la tête. Le bus quitta la rue Cardinet et remonta vers le nord, sans résistance. Il parvint place Guy Môquet où les lampadaires s'allumèrent comme pour saluer notre passage, puis remonta sous les grands arbres de la rue Championnet qui paraissait presque propre dans le crépuscule. Quelques minutes plus tard nous descendions devant la mairie du XVIII^e arrondissement. L'appréhension que j'avais plus tôt ressentie avait disparu. J'étais presque heureux de me rendre à ce spectacle. Ou tout du moins dans un état d'esprit qui ne me faisait pas remettre en question les choix qu'une autre avait faits pour moi.

C'est alors que je me souvins de la date. Nous étions le 21 février, et plus précisément encore samedi. Ce jour-là, comme chaque année à peu près à la même époque, avait lieu le seul évènement que je ne ratais jamais et auquel j'aurais aisément pu sacrifier Noël, le réveillon et mon propre anniversaire. Une manifestation non culturelle qui pourtant surpassait en émotion, et de loin, tous les rendez-vous culturels qui faisaient la richesse de ma vie. Comme un drogué, ma pensée bascula vers un but unique. Sans prendre le temps de la réflexion, je m'adressai à Françoise :

— Il faut que je trouve un café avec un écran pour ne pas rater le début du match !

— De quoi parlez-vous Antoine ?

— Mais de France-Angleterre bien sûr !

Je sentis Françoise se raidir.

— France-Angleterre ? dit-elle presque dédaigneusement, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Je vous rappelle : 1) que je n'aime pas le foot. 2) que nous sommes en train de nous diriger vers le théâtre où je vous ai invité à passer la soirée.

— Je ne parle pas de foot, mais de rugby. C'est tout de même très différent ! C'est mythique le Tournoi des Six Nations, surtout ce match-là !

— Pour moi foot, rugby ou curling, cela ne fait aucune différence. Faites comme voulez, mais moi je vais au théâtre.

Que Françoise n'aimât pas le sport, on pouvait l'admettre. Pour ma part, j'aurais pu débattre une nuit entière sur des sujets tels que : « Le rugby est-il le plus intelligent de tous les sports ? », ou encore : « Rugby : sport ou art de vivre ? » Mais cette fois-ci, alors que Françoise faisait mine de s'éloigner et que je trottais gauchement derrière elle, il me fallait trouver l'argument choc, la rhétorique parfaite et implacable qui me permettrait tout à la fois d'éviter de passer pour un vulgum pecus et de ne pas rater le début du match. Pour expliquer ma position à Françoise, je tentai un argument qui avait le mérite de rapprocher les domaines sportif et culturel.

— Je suis certain que Shakespeare lui-même n'aurait jamais manqué France-Angleterre !

— Vous débloquez là !

La réponse avait fusé.

— Je ne dis pas que chaque année cette rencontre est d'un niveau admirable, et qu'il ne m'arrive jamais d'être déçu par certains millésimes. Mais j'affirme que très souvent la dramaturgie qui se dégage de ce match est aussi intéressante que celle de Macbeth ou Richard III.

— Vous me faites marcher ou vous avez totalement perdu la raison ?

— J'insiste, cela s'explique, et c'est toute l'intelligence de ce sport. Car pour progresser au rugby les joueurs sont obligés de faire leur passe en arrière...

— Ça ne me semble pas très malin !

— Mais si au contraire, seul les Anglais pouvaient imaginer un procédé aussi génial. Et c'est ce procédé qui crée cette tension très caractéristique, et qui permet quasiment à chaque rencontre de s'inscrire dans le cadre d'un scénario aux contours finement ciselés. De plus, puisque le ballon est ovale, on ne sait jamais par avance dans quel sens il va se diriger...

— Là, ça paraît carrément stupide !

— Bon, passons sur la forme du ballon. Mais je le répète, je suis certain que Shakespeare lui-même aurait tenu un même raisonnement s'il avait été contemporain de ce jeu extraordinaire qu'est le rugby !

— Antoine, est-ce que vous affirmez que Shakespeare aurait préféré assister à un match de rugby plutôt qu'au montage de sa propre pièce ?

C'est là que je compris que mon raisonnement avait atteint ses limites. Poursuivre plus en avant m'aurait fait passer pour un parfait crétin. D'ailleurs, je ne parvenais plus à me convaincre moi-même que j'attribuais à ce match une si grande importance. Qu'allais-je manquer si pour une fois dans ma vie je n'y assistais pas ? Je sentis dès lors que le dilemme qui s'était fait jour en moi disparaissait peu à peu pour me laisser libre d'agir non pas suivant mes habitudes, mais selon mes envies. Je prenais conscience que quel que soit le programme, qu'il s'agisse d'un match ou de théâtre, fût-il même amateur, j'avais envie de passer la soirée avec Françoise.

Je passai mon bras sous celui de Françoise et lui dis de faire vite car nous allions finir par nous mettre en retard. Elle me regarda quelques instants. Sur son visage, je vis distinctement son agacement demeurer un court instant avant de disparaître. Une fois de plus sa bonne humeur lui permettait de composer avec ma versatilité.

C'était la deuxième fois que je me rendais sur la butte Montmartre avec Françoise. Nous évoluions cette fois-ci dans un quartier que j'affectionnais particulièrement sans bien le connaître, qui se situait au croisement de la rue Ordener et de la rue du Poteau, là où les pentes de Montmartre se font soudain plus douces. Sur ce versant, le moins touristique de la Butte, s'étendait un

quartier authentique, celui-là aussi fait de mixités sociale et culturelle, où les populations de toutes origines et de tous revenus vivaient ensemble sans heurts.

Nous pénétrâmes dans le gymnase. Pendant que Françoise achetait nos places, je l'observais en espérant que cela ne se remarquerait pas. Il me semblait qu'il s'agissait d'une tout autre personne que celle que j'avais rencontrée par le hasard des circonstances. Elle avait posé son épais manteau sur son bras et je découvris qu'elle avait pris soin de s'habiller pour cette sortie. Une jupe plissée qui s'arrêtait au-dessus du genou invitait à regarder ses jambes affinées et agrandies par d'élégantes chaussures à talons. Un cache-cœur blanc crème lui faisait la taille plus fine tout en mettant en valeur sa poitrine sur laquelle mon regard glissa sans oser s'y attarder. Ses cheveux, rassemblés vers l'arrière par un court chignon, libéraient son visage aux traits adoucis par d'élégantes boucles d'oreilles aux reflets colorés.

Nous nous installâmes sur les chaises en plastique d'un gymnase où résonnaient les voix de quelques dizaines de spectateurs. Alors que je m'interrogeais secrètement sur l'acoustique du spectacle auquel nous allions assister, les lumières s'éteignirent et les spectateurs se turent.

La pièce fut de bon niveau. La mise en scène, classique, usait d'artifices vus cent fois ces dernières années, comme une bagarre au ralenti ou quelques moments d'improvisation glissés au milieu du texte originel, mais les jeunes comédiens montraient tellement de plaisir à être sur scène que la fraîcheur et les drôleries shakespeariennes nous atteignirent pleinement. Sofia fut parfaite dans son rôle de fée, Obéron avait su trouver le ton juste, mélange d'élégance et de toute-puissance ; il pouvait croire et faire penser que c'était lui le deus ex machina, le chef d'orchestre de cette fantaisie, alors que celui qui officiait réellement aux destinées et se jouait de tous sans respect d'aucuns, jamais véritablement effrayé par les menaces de son maître, n'était autre que Puck. Quel personnage extraordinaire ! Le comédien qui jouait cet insaisissable démon m'impressionna par ses méphistophéliques expressions et l'énergie animale qu'il offrait à son personnage.

Nous rentrâmes à pied, sans nous presser. Le froid saisissant de l'air semblait doté de vertus purificatrices. Nous parlions de tout et de rien, sur le ton badin que seuls utilisent les vieux amis. Parvenus rue Brochant, nous nous installâmes à la terrasse d'un café. Des réchauds à résistances électriques permettaient de s'asseoir en extérieur tout en participant au réchauffement climatique. Je payai 10 euros pour deux bières au goût amer.

Françoise avait du mal à admettre les prix parisiens. De manière générale, elle se demandait comment les gens parvenaient à vivre dans la capitale.

— Je ne sais pas si je pourrais vivre ici un jour, dit-elle. Il me semble que les Parisiens sont constamment sur la brèche, qu'ils passent leur temps à courir, qu'ils ne connaissent pas le calme.

— C'est ce qui m'a le plus étonné lorsque j'ai emménagé à Paris. En rentrant du travail je n'avais aucune raison de me presser ; pourtant, chaque soir, je courais dans les couloirs du métro pour rentrer plus vite. Je ne pouvais m'en empêcher. Peut-être qu'on se calque sur le métronome de la ville, qui bat une mesure plus rapide qu'en province.

— La taille de la ville n'est pas étrangère à ce phénomène.

— Bien sûr ! Mais il y a plus. Une sorte de crainte de ralentir, comme un sentiment inconscient qu'on se ferait engloutir par la ville si on perdait la cadence.

— C'est en même temps attirant et repoussant !

— Vous êtes comme beaucoup de provinciaux, vous ne comprenez pas comment on peut vivre à Paris, mais après seulement une semaine, vous commencez à vous y projeter.

— C'est vrai. De l'extérieur Paris donne envie d'y passer quelques jours pour des vacances, mais surtout pas d'y vivre. Puis, une fois qu'on y séjourne, le bon côté des choses apparaît. On est saisi d'une dynamique contagieuse qu'on ne trouve pas ailleurs en France et qui force à adopter un rythme différent, définitivement plus soutenu. On se découvre alors à apprécier cette course sans fin, qui quelques jours auparavant paraissait dérisoire.

— En six mois sous seriez totalement parisienne. Et après un an vous ne pourriez plus vous imaginer vivre ailleurs !

— Peut-être qu'un jour j'aurai envie de vivre ici. Pour l'instant mes pensées sont accaparées par le règlement de quelques petits problèmes.

— Vous parlez de votre mari, je suppose.

— Oui. Je suis inquiète. Il n'a donné aucune nouvelle depuis une semaine.

— Vous savez ce que j'en pense. Votre mari est un lâche !

Je n'avais pu me retenir de le dire.

— C'est le cas de beaucoup d'hommes, me semble-t-il, répondit Françoise. Mais il n'empêche, bien qu'il ait été d'une absolue méchanceté, je ne peux oublier quatorze ans de vie commune. Je ressens toujours de la compassion pour lui, et je le connais bien. C'est pour cela que je commence à craindre le pire.

— Le pire ?

— J'ai peur qu'il...

Françoise hésitait à achever sa phrase.

— Vous pensez que votre mari aurait pu mettre fin à ses jours, c'est bien ça ?

Françoise hocha la tête en signe d'assentiment. Ses yeux s'embuèrent, mais elle se reprit bien vite.

— Et puis il y a une réflexion plus matérialiste, reprit-elle. Je suis aussi inquiète pour ma maison. Émilie, ma voisine, m'a rappelée aujourd'hui. Cette fois-ci elle est certaine d'avoir aperçu de la lumière dans la cuisine. Pourtant, la porte et les volets sont toujours fermés.

— Que comptez-vous faire ?

— Je pars lundi.

— Lundi ?

La surprise m'avait fait sursauter.

— Oui. J'ai pris ma décision cet après-midi. Mais je ne savais pas comment vous le dire. Je vous dois beaucoup.

— Vous ne me devez rien. Je regrette même que vous partiez. Depuis que vous êtes là j'ai l'impression que des choses ont changé autour de moi.

— C'est plutôt en vous que les choses ont évolué. Essayez de continuer dans cette voie, vous avez tout à y gagner.

— Probablement, oui. Bien que je ne sois pas certain de comprendre ce que cela veut dire.

— Je pense que vous le savez parfaitement, mais que vous ne l'acceptez pas encore.

— Peut-être ? Je ne vous ai pas dit mais j'ai accepté la proposition des éditions Duguet-Marin.

— Vous allez laisser tomber votre activité de journaliste ?

— Oui, c'est décidé. Je suis trop vieux pour continuer à courir la pige. Il est bien temps de laisser se reposer un peu la machine.

— Vous croyez vraiment que c'est ce qu'il vous faut ?

— Je crois que c'est le genre d'opportunité qui ne se présentera probablement pas une seconde fois.

— Mais peut-être pouvez-vous négocier de rester partiellement journaliste, c'est un métier qui semble vous plaire ?

— Je n'ai pas pensé à le demander. Peut-être sera-t-il encore temps de le faire lundi ? Mais à quoi bon ? Mon métier est-il vraiment indispensable ?

— Vous faites surtout référence à votre rôle de critique en disant cela ?

— Oui, vous avez vu juste.

— Qu'est-ce qui vous tracasse ?

— Je me rappelle une anecdote sur Delacroix. Dans une galerie qui accueille sa dernière exposition, le peintre observe un de ses tableaux qu'il vient d'accrocher au mur. Un critique vient à passer, et s'exclame : « Magnifique ! » Delacroix se retourne et lui lance : « Qu'est-ce que vous en savez ? »

Je devisais mais mon esprit s'égarait. N'y tenant plus, je m'excusai auprès de Françoise et me penchai vers une table voisine. Je demandai alors à quelques consommateurs s'ils connaissaient les résultats du match.

— Désolé, mais nous ne regardons pas le foot, me répondirent-il en haussant les épaules, ce qui fit rire Françoise.

De retour à l'appartement, j'allumai le petit poste radio de la cuisine, juste le temps d'apprendre que l'Angleterre avait battu la France lors d'un match sans éclat. Puis je retrouvai ma chambre, et mon lit de célibataire. Dans le noir, mes pensées, libérées du carcan diurne, erraient d'un sujet à l'autre sans autre logique que celle de l'association d'idées. J'entendis Françoise entrer dans la salle de bain, et je l'imaginai enlever l'une après l'autre ses boucles d'oreilles, détacher ses cheveux puis se démaquiller. Le bruit assourdi de la douche me parvint alors que les rêves me gagnaient, modifiant ma perception de la réalité. Le son du jet contre les parois de céramique se transforma en celui d'une averse violente. J'aperçus un groupe d'enfants surpris par l'orage courir sous un feuillage déjà ruisselant. Les rires se répandaient dans la forêt où chacun cherchait un abri de fortune. Une voix aiguë, plus jeune que les autres, apeurée, demandait qu'on l'attende. Mais les enfants que nous étions trouvaient très drôle de se savoir protégés dans une cavité rocheuse pendant que mon frère passait à quelques mètres sans nous apercevoir. Il y eut un cri, court et sec, puis seulement le lent dégoulinement de l'eau après l'averse. Mes cousins s'étaient précipités pour voir ce qui s'était passé. Seul, tétanisé par l'angoisse, j'avais regardé la paroi calcaire tachetée de mousse de longs instants avant de sortir de ma torpeur et de les rejoindre. Penchés au-dessus du ravin, mes deux cousins regardaient en contrebas, s'entretenant à voix basse. Chaque pas me coûtant plus que tout ce que j'avais vécu jusque-là, j'avancais vers eux, insensible aux gouttes glacées qui ruisselaient sur mon visage. L'appréhension que j'avais ressentie lorsque mon frère avait crié s'était transformée en un sentiment de vide qui emplissait douloureusement mon ventre. Pris de vertige, je m'agrippai au tronc d'un arbre et osai enfin un regard vers le fond du ravin. Dix mètres plus bas, partiellement enfoui sous un tas de feuilles, le corps de Paul gisait, inerte, le visage tourné vers le sol. Je relevai la tête, incapable de comprendre ce que je venais de voir. Simon, l'aîné de mes cousins – quel âge avait-il ? Treize ans tout au plus ! – se mit à hurler qu'il me fallait courir jusqu'à la maison pour prévenir nos parents. Face à mon absence de réaction, Sacha, son jeune frère se mit également à crier. Pour eux il était évident que puisqu'il s'agissait de mon frère c'était à moi qu'incombait la responsabilité de lancer l'alerte. Mais mon inhabituel mutisme se doublait d'une incapacité de bouger. Et j'encaissais leurs invectives sans

broncher, n'osant regarder à nouveau en contrebas en direction de mon frère.

Mes cousins coururent donner l'alerte. Je restai seul, jusqu'à ce que des voix se fassent entendre et que mes parents me rejoignent enfin. Il fallut rattraper ma mère qui, prise d'hystérie, voulut se jeter dans le vide, indifférente au danger qu'elle courait elle-même à dévaler la pente pour aller chercher son enfant. Mon père tournait en rond, parlant très fort, fou de rage de ne savoir que faire. Il avait entrepris d'enlever ses habits et ceux de ma mère pour tenter d'en fabriquer une corde qui l'aurait aidé à accéder au fond du ravin et en remonter Paul. Mais cette tentative désespérée était demeurée un échec. Un homme que nous ne connaissions pas nous rejoignit. De passage chez nos voisins il avait été prévenu de l'accident par ma tante qui partout cherchait de l'aide. Jean était professeur de gymnastique et ancien sapeur-pompier. Je ne sais exactement comment il parvint à gagner le fond du ravin mais, plus tard, nous fûmes tous d'accord pour dire qu'il risqua beaucoup et que c'est seulement grâce à son intervention que Paul fut rapidement sorti du trou où il était tombé et parvint assez tôt aux urgences pour pouvoir être sauvé.

Paul ne resta que deux semaines à l'hôpital. Il en ressortit en pleine forme. Les séquelles qu'il conserva toute sa vie ne se voyaient pas. Nulle cicatrice guerrière ne vint orner sa peau. Aucun problème physiologique ne l'handicapa par la suite. Mais, au fond du ravin qui l'avait presque tué, sa mémoire avait été engloutie. Avec cette chute disparurent l'intégralité de ses souvenirs. Il savait encore lire et compter, il se souvenait des contes et des chansons qu'il avait appris, il connaissait les noms des membres de sa famille aussi bien que ceux de ses amis. Mais il avait pour toujours oublié ce qu'avaient été les dix premières années de sa vie, et ne s'en souviendrait jamais.

La mince bruine hivernale qui recouvrait Paris à notre réveil avait cessé ; le ciel resta sombre, chargé d'épais nuages. Malgré une météo qui n'incitait pas à la promenade, nous étions d'accord pour envisager une sortie qui nous permettrait d'éviter de tourner en rond dans mon appartement. Je proposai de nous rendre aux Tuileries, pensant secrètement à l'épais chocolat chaud qu'on dégustait chez Angelina. Les grands-mères raffolaient de ce salon de thé situé sous les arcades de la rue de Rivoli. Son cadre précieusement vieillot conviendrait parfaitement à la froideur hivernale.

Nous attendîmes quelques minutes une rame de métro qui s'engagea au ralenti dans la station. Un violoniste et un accordéoniste sévissaient dans un wagon qu'il nous apparut opportun d'éviter – Il était trop tôt pour de la musique tzigane ! Je m'assis face à une jeune femme de 25 ans qui daigna lever ses pieds de la banquette afin de me laisser m'y asseoir. À côté d'elle, en vis-à-vis de Françoise, un jeune homme un peu plus âgé avait l'air occupé par ses pensées. Était-ce le temps maussade, ou l'habituelle mélancolie dominicale accentuée par l'idée que nous passions notre dernière journée ensemble ? Quelles qu'en soient les raisons, nous étions peu diserts, si bien que mon attention fut attirée par la jeune femme qui me faisait face. Mignonne, les cheveux noir d'encre coupés très court façon garçonne, la silhouette si fine qu'on eût pu la croire adolescente, le menton posé sur la poitrine, elle affichait un air boudeur et triste. Elle ne conserva pas longtemps cette position renfrognée. De rapides gesticulations, accompagnées de légers halètements à peine perceptibles, la ballottaient de droite à gauche ; il me semblait qu'elle cherchait la paix comme d'autres cherchent le sommeil et se retournent dans leur lit jusqu'à l'exaspération.

Je m'attachai à ne pas trop montrer que j'avais repéré son manège mais ne pouvais détacher mon regard de ce corps qui racontait tant. Je me fis la réflexion que c'était peut-être à moi qu'elle parlait ainsi. Mais qu'aurait fait d'un quinquagénaire cette femme en devenir ? Soudain, il me parut évident que c'était à son voisin, le jeune homme immobile assis à ses côtés, qu'elle livrait un récit par les seuls mouvements ondulants de son corps. J'en étais persuadé : même si rien ne le montrait, ces deux-là se connaissaient. Un lien invisible et pourtant

palpable les unissait. Dès lors, je fus fasciné par cette histoire muette qui se jouait à quelques centimètres de moi. La jeune fille continuait ses contorsions, posait sa tête sur la vitre, la relevait, croisait ses jambes pour aussitôt les décroiser, tournait son buste sans jamais pivoter complètement vers son voisin qui regardait fixement un point lointain situé bien au-delà du wagon, apparemment insensible aux mouvements de la jeune fille qu'en fait – j'en étais certain – il percevait dans leurs moindres détails. De temps à autre, il semblait délaissé ses réflexions pour jeter vers elle un coup d'œil fugace, comme l'aurait fait n'importe quel homme qui repère dans le métro une jolie femme, laissant cependant apparaître sur son visage une inquiétude qu'il ne parvenait pas entièrement à masquer. Jamais leurs regards ne se croisaient, leurs corps demeurant séparés par une barrière infranchissable.

La scène durait depuis suffisamment longtemps pour que j'en vienne à douter de ma théorie qui postulait qu'ils voyageaient ensemble. Quand soudain, elle se tourna entièrement vers lui, posa sa main sur sa cuisse à proximité de son sexe, l'embrassa rapidement dans le cou, remonta vers son visage, dénicha sa langue impatiente au fond de sa bouche puis, leurs corps désormais collés l'un à l'autre, se mit à lui parler gaiement, continuant une conversation qui pour eux ne s'était peut-être jamais interrompue. Et lui de répondre, de bavarder, comme si le long prologue à leur discussion était normal, habituel, et l'étrangeté du comportement un mal nécessaire pour que les corps s'unissent.

Je cherchais alors à entendre l'objet de leur débat. Mais le bruit du métro ne me permit de saisir que quelques bribes des phrases qu'ils échangeaient, des mots dont il me semblait qu'ils étaient codés, destinés à leur seul usage, ce qui ajouta à ma légère frustration.

J'arrêtai alors de m'intéresser à ce couple. Mais on ne sort pas indemne de ce genre de d'expérience. Un vif sentiment d'absence s'était fait jour en moi. Il me tordait le ventre. Davantage qu'Olga c'était son corps qui me manquait.

Françoise m'indiqua que nous étions arrivés. Alors que nous rejoignons la sortie de la station Champs-Élysées Clemenceau, elle me demanda :

— Vous avez vu cette fille et ce type ? Bizarre, vous ne trouvez pas ?

— Qui ça ?

— Mais enfin c’est incroyable ! Pendant dix stations ils ne se parlent pas, et soudain elle se jette sur lui et l’embrasse de la manière la plus vorace !

— Pas vu, dis-je sobrement en revoyant la scène et en ressentant avec envie la chaleur de la langue de la jeune femme entrant dans la bouche de son compagnon.

— Alors vous, vous ne regardez vraiment pas ce qui se passe autour de vous ! me tança Françoise.

Son agacement était compréhensible ; pourtant, j’étais incapable de parler de cet étrange spectacle que j’avais observé dans le moindre détail.

Nous marchâmes face au vent, depuis le bas des Champs-Élysées jusqu’à la place de la Concorde. Françoise se retourna quelques fois pour admirer de loin l’arc de Triomphe, l’un des seuls monuments parisiens qui continuait de me laisser indifférent. Quelques rayons de soleil accompagnèrent notre arrivée devant le jardin des Tuileries dont nous trouvâmes les portes closes. Un gardien nous apprit que tous les jardins parisiens avaient été fermés en raison d’une alerte météo, les vents violents pouvant entraîner la chute de branchages.

Délaissant l’idée du chocolat chaud – il était trop tôt pour faire une pause – je proposai à Françoise de poursuivre notre promenade vers l’est parisien, visualisant un parcours que j’affectionnais particulièrement. En longeant les hautes grilles qui nous interdisaient l’accès aux Tuileries nous regardions les arbres effeuillés à l’alignement trop rectiligne et le jardin désert auquel manquaient la course et les cris des enfants pour paraître vivant.

Nous contournâmes la pyramide de verre pour atteindre la Cour carrée du Louvre par un premier passage voûté. Obliquant sur la droite, un second passage nous mena en bord de Seine, à l’entrée du pont des Arts où nos pas résonnèrent sur le bois avec ceux des autres marcheurs. La vue qui s’offrait à nous était l’une des plus merveilleuses qui soit. À l’ouest, dans l’enfilade de la Seine, le musée d’Orsay, le Grand Palais, la tour Eiffel se disputaient la primeur du plus bel édifice. À l’est, le pont Neuf, le Palais de Justice, Notre-Dame semblaient leur répondre qu’ils étaient là bien avant eux et qu’il fallait composer avec leur droit d’aînesse. Nous nous dirigeâmes vers l’Institut de France qui affichait un air digne et respectable, peut-être un rien supérieur.

— Votre décision est arrêtée, vous rentrez donc demain ? dis-je à Françoise.

— C'est drôle ! répondit-elle.

— Qu'est-ce qui est drôle ? demandai-je, surpris.

— Vous parlez comme dans un livre : « Votre décision est arrêtée, vous rentrez donc demain ... »

— Ce doit être l'architecture qui nous entoure qui me rapproche inconsciemment d'un langage classique, répliquai-je en souriant.

— Ça doit probablement être ça... Et pour vous donner une réponse : oui, je vais rentrer.

— Je me demandais...

— Oui, quoi donc ? dit-elle en mimant ma façon de parler un peu affectée.

— Où allez-vous dormir ?

— Ma voisine m'a proposé de m'héberger quelque temps. Peut-être que cette mésaventure aura au moins eu le bénéfice de nous faire nous rencontrer. Elle est très généreuse avec moi. Et très hospitalière. Mais quoi qu'il en soit, je vais avant tout me rendre chez moi. Mon mari me doit des explications.

— Vous n'avez toujours aucune nouvelle, je suppose.

— Non, aucune.

— Vous semblez moins inquiète.

— Je ne sais pas. On verra. J'oscille entre la colère et la compassion. Et dans les moments de colère il n'y a aucune place pour l'inquiétude.

— Inutile de vous préciser que si vous avez besoin de...

— Je vous remercie mais vous avez assez fait pour moi, me coupa-t-elle.

— Cela ne m'a rien coûté.

— C'est gentil de votre part de le formuler ainsi mais, sachez-le, votre aide m'a été précieuse. J'ai l'impression d'avoir pris de longues vacances. J'ai pu décompresser et faire face à cette étrange situation. Et puis je me suis beaucoup amusée aussi.

— Tant mieux !

Nous descendions la Seine, longeant les bouquinistes en plein air, dont les armoires vertes, au bois parfois sculpté, étaient disposées tout au long du quai de Conti.

— Si je reviens un jour j’espère que nous aurons l’occasion de passer une soirée ensemble, continua Françoise. Que diriez-vous d’un concert ? Ou encore mieux, pourquoi ne pas aller danser ?

— Je vais certainement vous surprendre mais j’aime danser.

— Alors c’est dit ! La prochaine fois, vous choisirez le lieu et nous irons danser.

— Pourquoi pas ?

— Et puis il y a tant de musées que j’aimerais voir.

— Ah oui ? Lesquels en particulier ?

— Que diriez-vous par exemple d’aller ensemble visiter le musée Grévin ?

Je faillis m’étrangler en entendant cette proposition.

— Je blague, me rassura Françoise en riant.

Je ris aussi de m’être fait ainsi piéger.

Nous traversâmes la chaussée pour nous faufiler dans la rue de Seine, avant de tourner dans l’étroite rue Mazarine. Les nombreuses galeries que je connaissais si bien étaient toutes fermées, mais nous regardâmes au travers des vitrines pour y découvrir les nouveaux peintres exposés.

— Ce quartier donne l’impression d’être votre repère, dit Françoise.

— C’est vrai que j’y ai passé de nombreuses heures. Peut-être même des années si on fait le compte.

— Ça fait beaucoup de souvenirs.

— Oui, et surtout beaucoup de rencontres.

— Vous connaissez tous les galeristes, je suppose.

— Quasiment tous. Ils entretiennent avec moi un rapport ambivalent. Ils ont besoin de journalistes qui écrivent sur les artistes qu'ils exposent. Mais ils nous craignent aussi, et se vexent facilement si notre jugement ne va pas dans leur sens. Heureusement ils sont forcés d'avoir la mémoire courte et nous réinvitent à chaque vernissage.

— Vous avez dû vous faire des amis, après toutes ces années.

— Pas vraiment. L'amitié naissante est vite galvaudée par les besoins de nos métiers. Disons que nous sommes comme de vieux collègues de travail, habitués les uns aux autres mais incapables de franchir la frontière qui mène d'un agréable dîner arrosé à une invitation pour un week-end.

— Cela ne vient-il pas plutôt de votre côté ours ?

— Peut-être ! Et c'est vrai que j'ai toujours agi de telle sorte que mes relations professionnelles ne se transforment pas en amitié.

— Vous savez pourquoi ?

— Pour éviter les conflits d'intérêts probablement.

— Ou pour vous protéger des sentiments que vous auriez pu ressentir, vous ne croyez pas ? C'est dangereux les sentiments...

Cette question resta en suspens.

Nos pas empruntèrent le chemin du boulevard Saint-Germain que nous descendîmes dans le sens de la circulation, pour croiser bien vite le boulevard Saint-Michel. À Maubert-Mutualité, afin de nous réchauffer, je proposai une pause dans un café. Mais Françoise appréciait cette promenade qui se poursuivait désormais sous un ciel baigné d'éclaircies. Nous passâmes devant l'Institut du monde arabe dont les parois lisses, couvertes de plaques de métal, évoquaient aussi bien les dessins byzantins que la membrane du diaphragme des appareils photo. Françoise, songeuse, admira longuement le bâtiment avant de se décider à continuer. Surplombant l'extrémité de l'île Saint-Louis, nous traversâmes la Seine cette fois en sens inverse, en direction du bas du Marais, dans lequel nous pénétrâmes par la ruelle des jardins Saint-Paul dont les pavés

irréguliers et les quelques marches en faisaient l'une des trop rares voies piétonnes de Paris.

Ici, chaque bâtiment rappelait que nous étions dans le plus vieux quartier de la capitale, et s'y promener prenait chaque fois des airs de voyage dans le temps. En tournant à gauche dans la rue Charlemagne, quelques lointains souvenirs de ma vie estudiantine remontèrent à la surface de ma conscience.

— J'avais un ami qui vivait dans cette rue, dis-je à Françoise.

— Vous vous êtes perdus de vue ? demanda-t-elle.

— Oui, il y a bien longtemps.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Je crois que je l'ai relancé plusieurs fois et qu'il ne m'a jamais répondu.

— Vous savez ce que je crois, qu'on n'est jamais totalement responsable ou innocent de la fin d'une amitié.

— Vous voulez dire que lorsque cela arrive les torts sont toujours partagés ?

— Oui, c'est ça. Et quoi qu'en disent les deux parties, la tristesse aussi est partagée.

— C'est vrai, c'est toujours triste la fin d'une amitié.

— Comment s'appelait-il, me demanda Françoise ?

— Gilles...

J'avais beau faire un effort, seul son prénom me revenait en mémoire.

— J'ai oublié son nom, dis-je, désolé.

— Vous savez ce qu'il est devenu ? demanda Françoise.

— Nous nous sommes perdus de vue au moment de sa thèse. Je crois me souvenir qu'il a été nommé professeur à l'université. Je crois même qu'il avait trouvé un poste à la Sorbonne.

— Beau parcours professionnel !

— Oui, c'était un élève brillant, un énorme travailleur. J'aimais me rendre chez lui pour y réviser les examens de fin d'année. Il avait une méthode unique pour apprendre par cœur des centaines de pages. Il jouait de la guitare et récitait ses cours sur les airs rock à la mode, si bien que moi aussi j'ai fini par avoir de bonnes notions de droit de la mer, qui pourtant n'était pas à mon programme.

— Vous voulez dire de droit maritime ?

— Oui c'est la même chose !

— Pour un juriste peut-être, mais pas pour un ...

— Pas pour un psychanalyste, j'ai bien compris votre suggestion m'empressai-je de conclure.

Depuis la rue de Fourcy, il nous suffisait de traverser la rue de Rivoli pour entrer dans la seconde partie du Marais, de loin la plus connue des parisiens et des touristes. Dès les premiers pas dans la rue Mahler, il était facile de voir que nous étions entrés dans le quartier juif. Les façades des immeubles portaient le plus souvent des inscriptions en hébreu qui doubleraient celles en français indiquant que derrière telle façade était installée une Yeshiva, et derrière telle autre était édifiée une synagogue. Les restaurants, tous ouverts et bondés, portaient des écriteaux « casher » utiles à ceux qui en auraient douté.

Dans la rue des Rosiers, plusieurs attroupements s'étaient formés devant les vendeurs de falafels dont les effluves me rappelèrent qu'il était bien temps de déjeuner. Françoise, qui n'avait jamais goûté au plus fameux des casse-croûtes du Moyen-Orient, accepta avec son habituel enthousiasme de tester cette nouveauté.

Dans le restaurant, nous étions des dizaines à affronter une longue file d'attente qui semblait totalement désorganisée. Il était difficile de savoir si nous faisions la queue dans le bon sens, et si nous aurions un jour la chance d'être servis. Des serveurs hurlaient d'un bout de la pièce à l'autre d'incompréhensibles commandes qu'une cuisinière octogénaire enregistrerait d'un rapide hochement de tête. Des Américains, offusqués par ce capharnaüm, quittèrent précipitamment le restaurant sans cacher leur mécontentement. Pourtant, en quelques minutes à peine, nous nous retrouvâmes dans la rue avec chacun une pita que nous mordions à pleines dents.

- Délicieux ! dit Françoise
- Savez-vous ce que signifie « casse-croûte » en argot ? répondis-je.
- Aucune idée, reconnut-elle.
- Il s'agit d'un critique d'art.
- Délicieux tout de même ! lança-t-elle en riant.

Nous mangions tout en marchant. Si bien que notre excursion se transforma en flânerie. À l'angle de la rue des Rosiers et de la rue Vieille-du-Temple se tenait la frontière étonnante par sa perméabilité entre le quartier juif et le quartier gay. La limite d'un quartier à l'autre franchie, il n'était plus question de restaurants casher mais de bars très branchés ou d'onéreuses brasseries. En regardant un couple d'hommes qui se tenait par la main, je repensai au contact de la paume de Françoise dans la mienne.

- J'aimerais bien rentrer, déclara-t-elle à cet instant.
- Vous êtes fatiguée ? demandai-je.
- Oui. Nous avons beaucoup marché aujourd'hui. J'aimerais préparer tranquillement mes affaires, ça m'aidera à mettre un peu d'ordre dans mes pensées.
- Allons prendre un taxi rue du Renard, j'en profiterai pour acheter du pain, ce qui sera difficile dans les Batignolles à cette heure-ci.

La boulangerie que je connaissais rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie était effectivement ouverte. Lorsque je ressortis avec ma baguette sous le bras, Françoise souriait encore une fois.

- Qu'est-ce qu'il y a ? lui demandai-je.
 - Je me rappelle une amie, qui classifiait les hommes en deux catégories.
- Je hélai un taxi qui pila devant nous. Le chauffeur baissa sa vitre pour demander notre destination. Satisfait de la réponse, il daigna déverrouiller les portes du véhicule et nous laissa monter.

— Quelles sont ces deux catégories ? demandai-je à Françoise.

— Il y a les hommes qui ne peuvent s’empêcher de manger le bout de leur baguette lorsqu’ils sortent de la boulangerie, et ceux qui ne le font pas.

— Et quelle est la différence entre ces catégories ?

— Pour résumer, on pourrait dire que ceux qui croquent dans la baguette appartiennent à l’espèce humaine, et que les autres sont des extra-terrestres !

Je jetai un œil aux deux extrémités non entamées de ma baguette.

— Aïe, dis-je, je suis plutôt un extra-terrestre si je comprends bien ?

— À votre âge, ça peut encore se soigner, me rassura Françoise.

Je détachai alors un bout de baguette, et criai bien fort :

— Vive l’espèce humaine !

Puis j’enfournai dans ma bouche un gros morceau de pain.

J’entendis alors la voix tranchante du chauffeur de taxi qui annonça :

— Il est interdit de manger à bord du véhicule !

Françoise éclata de rire au même moment que moi.

Pendant que Françoise rangeait sa valise, je me mis aussi à préparer mes affaires pour le lendemain. Mes sensations étaient proches de celles d’un écolier qui se prépare à son premier jour de classe après les grandes vacances. Je disposai sur une chaise les vêtements que j’avais choisis pour mon premier jour de travail, et vérifiai plusieurs fois que ma serviette contenait tout ce dont je pouvais avoir besoin – non pas une gomme ou un compas mais plutôt des documents administratifs qu’on me demanderait certainement de fournir lors de la signature de mon contrat de travail. Puis j’allumai la télé pour tenter d’apercevoir un résumé du match de rugby de la veille. La dictature du foot sévissait sur toutes les chaînes sportives si bien que je me lassai avant d’avoir pu trouver la moindre référence au rugby.

De la cuisine me parvint une odeur d’oignons qu’on faisait dorer. J’allai jeter un œil et trouvai Françoise affairée à préparer une soupe. Je lui proposai de

l'aide mais elle repoussa poliment mon invitation si bien que je retournai dans ma chambre avec une sombre interrogation : nous étions-nous dit tout ce que nous avions à nous dire ?

Le dîner fut vite expédié. Nos brefs échanges concernèrent la soupe, exquise, et les remerciements que Françoise voulait adresser avant son départ à Maria et Antoinette pour lui avoir conseillé le spectacle qu'elle avait adoré. Mais la réalité de nos pensées nous projetait tous deux vers les angoissantes épreuves du lendemain, bien différentes pour chacun d'entre nous, et dont nous ne souhaitions pas parler.

Je regrettai d'avoir à partir si vite mais il me fallait traverser tout Paris du nord au sud pour parvenir jusqu'au siège des éditions Duguet-Marin. Françoise, réveillée depuis peu, les cheveux hirsutes et le jogging qui lui servait de pyjama porté de travers, était venue me rejoindre devant la porte d'entrée. Je remarquai son malaise, que j'associâi à la gêne de se présenter devant moi encore marquée des stigmates de la nuit.

Nous ne savions comment nous dire au revoir. Finalement, Françoise tendit la joue et nous nous embrassâmes. C'était ce qui semblait correspondre le mieux à la situation et à notre degré d'accointance.

— Je vous ferai parvenir les dernières feuilles sur Olga si vous le souhaitez, proposai-je en ouvrant la porte.

— Volontiers. Mais je crois que je sais déjà comment l'histoire s'est terminée, répondit-elle.

— Au revoir, alors, dis-je.

— Au revoir Antoine, prenez soin de vous.

— Vous aussi, déclarai-je sobrement en refermant la porte.

C'était tout ! Une bise sur chaque joue, un au revoir. C'est ainsi que s'achevait la rencontre la plus fascinante des quinze dernières années de mon existence. Je me demandai si j'avais agi comme il le fallait. Les tiraillements abdominaux de la culpabilité commencèrent à se faire sentir. Je n'avais même pas demandé son adresse à Françoise. Et je savais qu'elle n'avait pas de téléphone personnel. Et sa voisine ? Est-ce qu'elle avait mentionné le nom de sa voisine ? Comment faire pour prendre de ses nouvelles si elle n'appelait plus jamais ?

Je chassai ces pensées pour me consacrer à mon objectif. Aujourd'hui je me rendais au travail. Et d'une certaine façon, c'était la première fois de ma vie !

Dans le métro, une annonce diffusée par les haut-parleurs tournait en boucle, informant les voyageurs que le malaise d'un passager retardait les trains de la ligne 13. Laissant passer plusieurs rames bondées, je parvins miraculeusement à monter à bord d'un wagon qui me mena, le corps écrasé contre la porte coulissante et le visage collé aux aisselles de mes voisins, jusqu'à la porte de Vanves.

J'entendis une cloche sonner les neuf coups de 9 heures lorsque je m'approchais de l'immeuble des éditions Duguet-Marin et y entrais. Je pris l'ascenseur et me dirigeai vers le bureau de Paul-Emmanuel Lester, que je trouvai vide. Une secrétaire à qui mon arrivée n'avait pas échappé vint me voir. Je lui confirmai que j'étais bien Antoine Clermont.

— Je suis Francine Blanchart, l'assistante de direction de M. Lester, m'annonça-t-elle.

— Enchanté ! dis-je.

— Vous êtes en retard de quelques minutes ! coupa-t-elle sur le ton de la pure constatation.

— Je ne crois pas, répondis-je. Je suis arrivé à 9 heures précises dans le hall d'entrée de l'immeuble.

— Je ne le nie pas, répondit-elle sans se départir de sa franchise. Mais c'est à mon bureau que vous aviez rendez-vous à 9 heures, et vous y êtes arrivé avec quelques minutes de retard. Que se passerait-il si nous avions tous quelques minutes de retard ? C'est très vite en jours, puis en semaines que les retards se compteraient. Et plus rien ne pourrait se faire de valable dans notre société.

J'ignorais si la société à laquelle elle faisait référence était simplement les éditions dans lesquelles elle travaillait ou plutôt la France entière.

— Il ne me semble pas avoir rendez-vous avec vous, lui dis-je sèchement.

— C'est pourtant le cas. M. Lester est absent une grande partie de la journée et il m'a chargée de vous rendre opérationnel.

— Me rendre opérationnel ?

— Je vais vous présenter le fonctionnement de l'entreprise et comment va se

dérouler votre intégration.

— Et en ce qui concerne mon contrat ?

— Pour ça je ne suis pas au courant. Vous verrez directement avec votre gestionnaire RH.

— Ma gestionnaire R quoi ?

— Mais c'est votre premier emploi ou quoi ? Je vous rappelle que comme dans toute entreprise, chaque collaborateur a un référent auprès des ressources humaines qui suit son parcours professionnel.

— Ah bon ! Et c'est avec cette personne que je vais discuter de mon salaire ?

— De votre salaire, de votre grade, ou encore de votre coefficient hiérarchique.

— La routine en quelque sorte, lançai-je en essayant de détendre l'atmosphère.

— Si vous voulez. Bon, suivez-moi. Je vais déjà vous montrer votre poste de travail.

J'avais envie de demander à cette assistante de direction aigrie si elle avait été chauffeur de taxi dans une autre vie, mais elle s'éloignait déjà à grandes enjambées et je devais presque courir après elle pour la rattraper.

— Nous allons prendre les escaliers, précisa-elle. Ça ira plus vite.

Nos pas pressés résonnèrent dans la cage d'escaliers jusqu'au deuxième étage. La porte anti-feu se referma en un claquement froid, me laissant découvrir un long couloir gris de 130 mètres de long que nous parcourûmes au pas de course.

Je m'arrêtai, essoufflé, derrière mon hôte qui frappa aux battants d'une porte close.

— Vous préparez un marathon ? lui demandai-je.

— Je travaille vite et bien, c'est ce qu'on attend aussi de vous.

Une voix nous pria d'entrer. Francine Blanchard me précéda dans une vaste pièce où couraient de nombreuses rangées d'armoires de métal sur lesquelles étaient suspendus des centaines de dossiers. Un groupe de quatre bureaux se faisaient face, tous dotés d'un écran d'ordinateur, d'un clavier avec souris, d'une imprimante et d'un téléphone. L'un des bureaux était occupé par une sexagénaire à la mine réjouie.

— Simone, je vous présente Antoine Clermont, annonça Francine.

— Bonjour monsieur, dit Simone.

C'était le premier sourire qu'on m'octroyait depuis le début de la journée.

— Madame, dis-je simplement, avec ce style un peu british que j'avais dû hériter d'un grand aïeul.

— M. Clermont va travailler ici sur une mission bien spécifique, poursuivit la secrétaire à l'attention de Simone. Il aura l'occasion de vous l'expliquer je suis sûre.

— Alors je vous souhaite la bienvenue, déclara Simone.

— Je compte sur vous pour l'aider au début s'il bute un peu sur nos process.

Je remarquai alors que les armoires de métal situées derrière Simone délimitaient un second espace de bureaux ; configuré de la même façon que le premier, il était également composé de quatre postes de travail se faisant face. Les quatre personnes qui y œuvraient ne semblaient que modérément intéressées par mon arrivée. Je saluai tout de même l'une d'entre elles, une autre sexagénaire à l'allure de camionneuse qui me rendit mon bonjour.

— Voici vos login et code d'accès pour votre ordinateur, dit Francine Blanchard en me tendant une feuille de papier.

J'attrapai la feuille et y découvris plusieurs codes à huit chiffres.

— Tous les matricules commencent par les trois premières lettres de votre nom, se poursuivent par des chiffres et se terminent par la première lettre de votre prénom. Vous en aurez besoin lors de la mise en marche de votre ordinateur.

Je n'étais pas certain d'avoir saisi et enregistré toutes ces informations.

— À quel moment suis-je censé voir M. Lester ? demandai-je.

— M. Lester ne m'a pas fait part d'un rendez-vous avec vous. Si vous avez des questions, vous n'avez qu'à vous adresser à votre manager.

— Mon manager ? m'exclamai-je, cette fois au comble de la surprise. Vous voulez dire que je ne suis pas rattaché à M. Lester ?

Francine Blanchard me regarda comme on le ferait avec un enfant capricieux. Si elle avait eu un quelconque respect pour moi jusqu'à cet instant, je venais de l'anéantir par ma question. Elle haussa les épaules, et m'asséna dédaigneusement le coup de grâce :

— M. Lester est notre directeur général. À l'exception des directeurs de branche, et de moi bien sûr, aucun des collaborateurs de l'entreprise n'est directement rattaché à lui.

Je restai sans voix, et surtout sans comprendre. L'organisation pyramidale que l'on me décrivait m'échappait en grande partie.

— Je vais prévenir votre manager que vous êtes arrivé, ajouta Francine avant de quitter la pièce.

J'aurais souhaité en apprendre plus sur ce manager mais elle avait disparu. Cette femme-là évoluait à une vitesse supersonique.

Je me tournai vers Simone qui s'était remise au travail.

— Savez-vous où je peux m'installer ? lui demandai-je.

— À part le mien, tous les bureaux sont libres.

— Je peux me mettre ici ? dis-je en montrant le bureau qui, dirigé dans le même sens que celui de Simone, faisait face à la porte.

— Bien sûr.

— Vous êtes certaine que personne ne l'utilise ?

— Absolument ! C'était le bureau de Mireille. Mais la chanceuse est partie à

la retraite il y a six mois.

J'hésitai à opérer mon choix. Puisque trois des quatre bureaux étaient libres, je pouvais m'offrir quelques instants de réflexion pour définir celui qui me conviendrait le mieux.

J'envisageai le bureau situé face à Simone. Il avait un avantage non négligeable puisqu'il jouxtait la large fenêtre qui apportait un peu de lumière dans la pièce.

— Et celui-là ? demandai-je.

— Oh celui-là était celui de Renée. Elle aussi est partie à la retraite.

Mais ce second bureau m'obligerait à passer mes journées en face de Simone. Et l'hypothèse que ce vis-à-vis me lasse assez vite n'était pas totalement incongrue.

J'envisageai le troisième bureau, qui pourtant avait l'incontestable défaut d'être à la fois dos à la porte – ce qui, je l'avais récemment appris, n'était pas très feng shui – et éloigné de la fenêtre. Je demandai tout de même :

— Et ce bureau ?

— Il est libre aussi.

— Un autre départ à la retraite ?

— On ne peut rien vous cacher, dit Simone avec un air que j'aurais volontiers qualifié d'espiègle s'il n'avait été celui d'une femme de 60 ans.

— Simone, je peux vous demander quelque chose ?

— Allez-y !

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

— J'attends la retraite !

— Je m'en doutais...

J'en étais donc à m'installer au bureau situé face à la porte et à côté de Simone, lorsqu'une petite femme aux boucles brunes, dont l'âge était

approximativement de 60 ans, entra dans la pièce. Elle se déplaçait à pas microscopiques d'une étonnante rapidité.

— Bonjour tout le monde, dit-elle avec gaieté.

— Bonjour toute seule, répondit Simone toute aussi joyeuse.

Puis ajouta, souriante :

— Viviane, je te présente Monsieur Clermont.

Je fus ainsi présenté à Viviane, puis très vite à d'autres collaborateurs du service de passage dans notre bureau. En effet, c'était dans cet open space – puisqu'il fallait bien qualifier ainsi notre bureau – que se trouvait la machine à café, la salle de réunions, la salle de classement du courrier et d'envoi des fax, ce qui occasionnait un continuel flot de collaborateurs entrant ou sortant, certains s'arrêtant parfois pour narrer des anecdotes de leur week-end ou commenter un fait divers qui les avait particulièrement intéressés. L'atmosphère de ce bureau évoquait celle d'un hall de gare, mais la moyenne d'âge y était nettement plus élevée qu'au moment des départs en vacances. Pas une des mains que je serrai n'était celle de quelqu'un de moins de 60 ans. J'aurais pu me réjouir d'être le plus jeune de cette assistance mais cela ne me vint pas à l'esprit.

Je constatai, quelque peu surpris, qu'aucune des personnes que je rencontrai ne me demanda ce que je venais faire là et quelles seraient mes fonctions. Plus que de la politesse, j'y vis de la déférence, ce qui me sembla être un heureux présage. Probablement allais-je piloter une partie de cette équipe, ou peut-être même sa totalité, ce qui expliquait le comportement courtois et l'absence d'expression de curiosité, car tous avaient dû être prévenus de mon arrivée ! Un tel challenge n'était pas pour me déplaire, me dis-je en me glissant dans la peau du manager que je n'avais jamais été. J'imaginai quelques instants diriger avec une autorité très humaine, un brin paternaliste, les destinées de ce service.

Aidé par Simone, décidément très aimable, je parvins à connecter mon ordinateur et accédai à l'intranet de mon nouvel employeur. Je surfai quelques minutes, cliquant sur différents onglets colorés dont le contenu ne m'évoquait pas grand-chose. Vite lassé de ce passe-temps, j'explorai les tiroirs de mon bureau qui s'avéraient aussi vides que sales. Je n'avais rien à faire. Stoïque, j'attendis quelques minutes, espérant que mon téléphone sonne ou que l'on

viennne me chercher pour l'entretien avec mon manager qui donnerait le coup d'envoi à ma nouvelle carrière. Alors, je me tournai vers ma voisine. Elle ne quittait pas son écran des yeux sauf lorsque l'un de ses collègues entrait dans la vaste pièce et disait :

— Bonjour tout le monde !

Ce à quoi elle répondait invariablement :

— Bonjour tout seul !

Du fait de son âge avancé, je me dis qu'elle devait être une bonne source d'informations. Je me décidai donc à tenter de la questionner.

— Pardonnez-moi de vous déranger à nouveau Simone, dis-je en préambule.

— Je vous en prie, répondit-elle avec une engageante gaieté.

— Je voudrais vous demander... Vous connaissez bien les éditions Duguet-Marin ?

— Je travaille là depuis trente-neuf ans, se félicita-t-elle avec un immense sourire. Encore deux ans à tirer. Mais s'ils veulent me faire partir, je suis ouverte à toute proposition. Je prends mon petit carton, comme dans les films américains, on se serre la main et hop je rentre chez moi.

— Je comprends. Et vous travaillez sur quel catalogue ?

— Quel catalogue ? Que vous voulez-vous dire ?

— Vous travaillez bien sur une ligne éditoriale ?

— Ah non pas du tout. Ici vous êtes au service comptabilité.

Ma voisine avait décidément de l'humour, et je commençais déjà à l'apprécier. Mais en ce premier jour de travail, j'avais vraiment besoin de comprendre le fonctionnement de cette entreprise qui me paraissait très compliqué. J'insistai donc auprès d'elle, tout en rentrant dans son jeu.

— Laissez-moi deviner, Simone, vous êtes graphiste, c'est ça ?

— Non, je...

— Alors vous êtes assistante éditoriale ?

— Non non, vous faites erreur. Je viens de vous le dire, ici vous êtes au service comptabilité.

— Ça n'était pas une blague ?

— Non pas du tout ! Je suis personnellement chargée du recouvrement.

— C'est-à-dire ? dis-je l'esprit ailleurs.

— Je relance nos comptes débiteurs.

— Vos comptes débiteurs ?

— Oui, les clients qui sont en arriéré de paiement.

— Et il y en a beaucoup ?

— Des centaines ! Vous savez, c'est dur pour les librairies indépendantes en ce moment.

— Et les autres personnes de ce bureau ?

— Ici tout le monde travaille sur les impayés. Mais nous sommes spécialisés. Moi je suis au premier niveau. J'appelle les clients et je tente de trouver une solution amiable. Les bureaux qui sont derrière nous sont chargés des actions judiciaires.

— Actions judiciaires ? Vous voulez dire avocats, huissiers, etc. ?

— Oui, exactement. Nous avons tout un panel d'huissiers et d'avocats qui se chargent de récupérer les fonds et d'assigner les clients devant les tribunaux. Heureusement nos procédures sont parmi les plus douces du monde de l'édition et nous allons rarement jusqu'à la saisie.

Je restai sans voix. Que faisais-je dans ce service ? Pourquoi m'avait-on placé ici ? Ma détresse n'échappa pas à Simone qui me proposa un café dont la chaleur ne suffit pas à faire passer un début de déprime. La lumière du jour était masquée par les immenses armoires qui encombraient la pièce. Mon gobelet fumant dans la main je me déplaçai jusqu'à une fenêtre. La vue sur la place ultramoderne située à l'arrière du bâtiment n'avait rien de réconfortant. Un ciel bas, chargé de nuages, donnait peu de relief à ce paysage urbain déshumanisé. Quelques rares passants parcouraient la place en contournant les jets d'eau rectilignes. Je me rassis à mon bureau et y demeurai, muet.

Je laissai aller mes pensées, pris dans un flot de questions contradictoires qui participaient à ma démobilisation. En fin de matinée, j'utilisai pour la première fois ma boîte mail pour envoyer un message à Mathieu et le tenir informé de la situation.

À midi tapante, Ghislaine, une sexagénaire qui en faisait dix de plus, emmitouflée dans un poncho aux coloris marrons et orange très seventies, vint chercher Viviane pour déjeuner. Je compris de leur échange qu'elles se rendaient à la cantine de la société. J'aurais pu oser leur demander de me joindre à elles, mais mon envie était de m'offrir un moment de détente et de me rendre dans un bistrot du quartier pour m'y réconforter d'un plat du jour en lisant le journal.

Ghislaine et Simone quittaient la pièce lorsque la secrétaire de direction passa en trombe devant elles.

— Je vous apporte votre carte de cantine, dit-elle.

Elle me tendit une carte blanche que je posai sur mon bureau.

— Votre carte est pré-chargée de 10 euros, cadeau de la direction pour toute nouvelle recrue. Avec cette somme vous pourrez faire environ deux repas. Je vous conseille de la recharger au plus vite sur la borne située à l'entrée de la cantine, au premier étage.

Sa mine renfrognée ne m'incita pas à lui demander si elle connaissait un bistrot sympa pour déjeuner. Je n'étais pas retourné dans une cantine depuis mes années universitaires. L'idée de renouer avec cette ambiance n'était pas pour me déplaire. J'attendis donc une demi-heure avant de me laisser guider jusqu'à l'étage inférieur par une odeur de cuisine nettement plus agréable que tous les parfums que j'avais sentis depuis le matin.

L'ambiance de la cantine de Duguet-Marin était plus proche d'un restaurant étoilé que de l'image d'Épinal que je conservais de la cantine de mon enfance. Je fis le tour des nombreux stands qui proposaient différentes spécialités et portai avec délectation mon choix sur une salade niçoise et une andouillette accompagnée de frites. Puis je passai à la caisse où je payai avec ma nouvelle

carte.

C'est alors que j'aperçus Paul-Emmanuel Lester. Le jeune loup, entouré de quelques personnes qui devaient composer sa meute tout aussi bien que sa basse-cour, était sur le point de quitter la salle de réfectoire. Il me fit signe de la main sans ralentir son mouvement vers la sortie. J'aurais souhaité m'entretenir avec lui, mais il m'était difficile de lui courir après muni de mon plateau et je répondis à son salut par un simple mouvement du menton.

Je trouvai une table vide dans un coin calme du réfectoire. J'avalai l'entrée en quelques bouchées, sans trop réfléchir à ce que je faisais. Au moment d'attaquer la suite de mon déjeuner, une vague d'incertitude m'assaillit. Muni d'un journal, j'aurais facilement traversé ce désert sans accrocs. Mais à cet instant-là, seul face à mon andouillette mal cuite et à cette grande salle où je ne connaissais personne, un petit coup de blues commença à poindre. J'étais déçu des manières de cette entreprise. Déçu par ce jeune directeur qui ne prenait pas la peine de s'approcher pour me saluer lors de mon premier jour de travail. Déçu par sa secrétaire qui m'avait traité sans humanité, m'installant dans une salle où je n'avais pas ma place. À l'exception de cartes et de codes d'accès, rien ne semblait avoir été prévu pour mon arrivée. Je ne savais pas qui était cette chef qu'on avait évoquée et surtout je me demandais quelles tâches j'allais pouvoir accomplir dans le cadre de mes fonctions.

Je pensai à Françoise. À cette heure-ci elle devait être dans le train qui la ramenait chez elle. J'aurais aimé lui parler de ce moment de découragement. J'étais certain que quelques mots de sa part auraient suffi à me redonner de l'énergie et peut-être même à me guider. Je repensai à mes premiers jobs d'étudiant ; l'extraordinaire adaptabilité dont je disposais à l'époque semblait avoir totalement disparu.

Je regagnai mon bureau, un peu las. Je découvris sur ma messagerie un court mail de Tiphanie Laurent, directrice de marketing, qui m'invitait à la rencontrer dès la fin de ma pause déjeuner.

Je partis immédiatement à la rencontre de ma future supérieure hiérarchique.

Parvenu au bureau 4332, je frappai quelques coups à la porte. Une voix puissante me pria d'entrer. Je pénétrai dans une petite pièce grise, qui évoquait une cellule, dont la seule décoration était une copie d'une œuvre de Klee représentant trois formes abstraites. Mauvaise pioche me dis-je, le tableau originel de Picasso est beaucoup plus intéressant. Une petite femme un peu plus jeune que moi, à la tonicité de gymnaste, se leva instantanément et se dirigea vers moi, la main tendue dans ma direction. Sa poigne, sèche et vive, avait un avant-goût de discussion commerciale. Nous nous présentâmes, plus par respect des conventions que par réel besoin.

— Je suis Antoine Clermont, dis-je.

— Tiphane Laurent, répondit-elle. Je vous en prie, installez-vous.

Je pris place dans un fauteuil grinçant. Mon interlocutrice retourna à son siège qui semblait l'engloutir totalement. Je regardai quelques instants ses épais cheveux blonds dont de nombreuses boucles refusaient de tenir dans la queue-de-cheval qu'elle leur imposait. Elle remarqua mon regard et passa sa main dans sa crinière, faisant entrer dans le rang les cheveux réfractaires comme elle devait le faire avec ses collaborateurs.

— Ce que je vous propose, Antoine, c'est de résumer brièvement nos parcours professionnels afin de faire un peu connaissance. Alors nous pourrions passer à ce qui va être l'objet de votre mission.

— Ma mission ?

— C'est un mot comme un autre. Ne vous inquiétez pas, le poste que nous vous proposons est bien pérenne.

Puisque je n'avais rien à ajouter à l'énoncé de ce préambule, Tiphane Laurent commença sa présentation. Elle parla d'elle pendant trois longs quarts d'heure, me détaillant son itinéraire professionnel avec de minutieux détails, indiquant ses postes successifs sans jamais omettre de préciser le temps qu'elle y avait passé, apparemment très fière de n'avoir jamais excédé dix-huit mois dans la même fonction. Personnellement, je sentais qu'elle mettrait bien moins de dix-huit mois avant de m'excéder. Lorsqu'elle arriva enfin à son poste actuel, gagné par une apathie post-digestive, je maintenais difficilement mon attention sur ses propos.

— Et vous alors, Antoine ? Racontez-moi ce parcours que je rêve de découvrir.

— Jusqu'à hier j'étais journaliste, dis-je sobrement.

— Oui, je sais cela. Mais décrivez-moi votre métier, comment vous en êtes arrivé là. J'adore les détails. Racontez-moi les écoles que vous avez faites. Les magazines où vous opérez. Les personnes que vous fréquentez.

— Je n'ai pas fait d'école. J'ai fait la fac de droit et les hasards de la vie m'ont mené vers le métier de journaliste auquel je n'avais jamais pensé.

— Ah le droit ! Nous en faisions beaucoup à l'école. J'étais assez douée je dois dire. Surtout en droit de la propriété intellectuelle.

Une récente discussion avec Mathieu me revint en mémoire. Et je repris sans réfléchir une réponse que j'avais faite sur le ton de la plaisanterie à mon ami.

— C'est l'association des mots « propriété » et « intellectuelle » qui excite les jeunes aux dents longues. Ça leur donne l'idée que la culture, dont ils ne sont pas dotés, peut être achetée comme n'importe quel bien de consommation...

Je me rendis compte, mais trop tard, de l'attaque que représentait ma réponse.

— J'ai peut-être les dents longues mais j'ai aussi la tête dure, et je suis très habituée à cette critique d'une certaine intelligentsia envers les cadres qui dirigent les sociétés d'édition.

— Écoutez, je ne voulais pas...

— J'accepte vos excuses, me dit-elle alors que je n'avais nulle intention d'en formuler.

Puis elle ajouta :

— Sachez que j'ai un PhD de littérature anglo-saxonne comparée. Vous savez ce qu'est un PhD, je suppose ?

— En fait...

— Peu importe après tout. En rentrant en France j'ai également fait une licence de langues O' avant de faire HEC. Tout cela vous convient-il ?

— Tout à fait. Mais je ne comprends pas pourquoi vous précisez cela.

J'étais sincèrement gêné par la véhémence de ses propos.

— Si, vous savez parfaitement pourquoi je vous détaille mon parcours. Parce que vous me considérez comme le pur produit des écoles de commerce. Vous pensez que je suis arrivée là par hasard et que j'aurais très bien pu travailler dans un autre secteur d'activité sans que cela ne change rien pour moi. Peut-être même pensez-vous que je n'ai jamais lu un livre de ma vie.

J'avais effectivement envisagé cette possibilité mais me gardai bien de le lui dire.

— Alors pour finir sachez que le monde littéraire est une véritable passion pour moi. Mais que ma vision des choses m'incite à penser que, sans bénéfices, notre entreprise volera en éclats dans quelques années. Si nous sortons des lignes purement commerciales, comme celle sur laquelle vous allez travailler, c'est dans le seul but de pouvoir éditer des œuvres plus techniques, dont nous savons par avance qu'elles nous feront perdre de l'argent mais qu'elles nous rempliront de fierté. Vous avez quelque chose à dire à cela ?

— Je comprends ce que vous dites, même si je trouve la présentation assez caricaturale. Mais je suppose que nous aurons la possibilité de parler à nouveau de ce sujet dans le cadre de notre collaboration ?

— Probablement. Maintenant que nous avons fait connaissance, passons à notre sujet principal qui est la mise en place d'une nouvelle ligne éditoriale. Je précise bien les rôles pour qu'il n'y ait pas de méprise : vous êtes chargé de la direction artistique de cette nouvelle gamme de produit. J'en assure la direction technique et financière. C'est donc à moi que revient la responsabilité de trancher, in fine, tous les points qui pourraient être litigieux.

— J'avais cru comprendre que j'étais responsable de cette ligne éditoriale ?

— Dites-moi Antoine vous maîtrisez les process d'édition ?

— ...

— Une autre question : vous savez gérer un budget dans ce domaine ?

— Non.

— Votre valeur ajoutée existe donc seulement dans le domaine de la connaissance artistique. Le sujet est clos. Avez-vous des questions ?

J'en avais plusieurs.

— Est-ce que mon équipe est déjà constituée ?

— Votre équipe ! Mais pour un lancement comme celui-ci nous ne constituons pas d'équipe. Vous utiliserez de manière transversale tous les départements de notre société en fonction de l'avancement du projet.

J'étais un peu déstabilisé par cette réponse mais je n'étais pas prêt à baisser la garde.

— Cela ne risque-t-il pas de poser des problèmes ?

— Des problèmes ? Quel genre de problèmes ?

— Si je comprends bien, tous mes interlocuteurs travailleront simultanément sur plusieurs projets.

— Absolument !

— Lorsque je demanderai, par exemple, à un graphiste, de me faire des propositions sur une couverture, comment être certain qu'il sera disponible au bon moment ?

— Il le sera. Nous le payons pour être disponible.

— Si vous le dites... Par ailleurs, je voudrais savoir ce que je fais dans le bureau des comptables. Et si cela aussi est pérenne.

— Votre arrivée a été un peu précipitée. Et comme nous n'avons pas d'autre poste de travail disponible dans la société, il nous a paru évident que vous mettre là ou ailleurs ne changeait pas grand-chose. L'important est de commencer, n'est-ce pas ?

— Peut-être... Mais combien de temps cela va-t-il durer ?

— Je n'en sais rien. Mais pas plus de quelques mois.

— Vous voulez dire que je vais passer quelques mois dans cet open space puis qu'ensuite j'aurai un bureau pour moi, quelque part dans le bâtiment ?

— Oui, c'est bien ça. Bien sûr je ne peux m'engager à ce que votre bureau soit aussi grand que le mien. Cela dépendra des circonstances.

— Je vois, dis-je en regardant les murs qui me semblaient s’être rapprochés de nous depuis le début de notre conversation.

En tendant mes bras dans des directions opposées, j’aurais aisément touché les deux extrémités de la pièce.

Mon interlocutrice recadra la conversation.

— Parlons maintenant de votre ligne éditoriale. Vous avez quelques idées en tête ?

— Des idées ? Mais je pensais que nous avions cette réunion afin que vous m’expliquiez dans quelle direction vous envisagez de travailler.

— La direction est simple : je suis chargée de faire mes chiffres.

— Vos chiffres ? dis-je un peu trop naïvement.

— Mais d’où sortez-vous ? Vous êtes la résurrection d’Hibernatus ? Mes chiffres, mes objectifs si vous préférez. Cette année nous devons faire 12 millions. Je ne compte pas sur votre participation avant un bon moment, mais si vous pouviez donner un coup de pouce au service en fin d’année pour arrondir les angles cela nous arrangerait tous. Si vous arrivez à lancer les six premiers tomes pour l’automne, on devrait pouvoir faire décoller les ventes pour Noël. Ce qui ferait de meilleurs bonus pour les commerciaux en janvier. Ils vous seront très reconnaissants de les aider à se refaire pour la période des soldes. Vous n’ignorez pas que c’est une catégorie qui dépense toutes ses économies, et même plus, à Noël.

La tonalité des propos était moins vive ; elle se contenait, demeurait presque sobre, et non affectée, si bien que je parvins à ne pas me formaliser de sa façon de s’adresser à moi.

— Nous n’avons toujours pas parlé de l’orientation artistique du projet, dis-je.

— Cela viendra bientôt. Nous avons rendez-vous jeudi avec le comité de pilotage pour entendre vos suggestions et en discuter.

— Je ne suis pas certain de comprendre. Vous m’embauchez pour diriger une ligne éditoriale mais vous n’avez qu’une vague idée de ce dont elle sera faite ?

— Nous avons une idée très précise de notre stratégie marketing et des

bénéfices que nous souhaitons faire.

— Mais à part ça, vous attendez mes propositions pour faire avancer le projet.

— Exactement !

J'étais éberlué par cette méthodologie dont je compris qu'elle était d'une banalité éprouvée et transposable dans tous les secteurs d'activités. On définissait des objectifs à atteindre, puis on créait une stratégie commerciale, et enfin on inventait le produit correspondant sans lien direct avec une véritable demande du client. J'étais aussi très remonté contre mon nouvel employeur qui me parachutait dans un service qui n'avait rien à voir avec l'édition et qui était incapable de définir mes futures orientations de travail. Mais je n'exprimai pas mes récriminations lors de ce premier entretien, certain que cela risquait d'affecter profondément mes relations avec ma supérieure.

Notre discussion dura encore quelques minutes pendant lesquelles je tentai d'obtenir des informations sur mon salaire.

— Vous n'avez pas encore rencontré les RH ? me demanda Tiphany Laurent.

— Jamais depuis le début de ma carrière.

— Et quand avez-vous rendez-vous ?

— Je pensais que vous me le diriez.

— Je vous accorde que notre entreprise, comme toutes les grosses sociétés, peut paraître un peu kafkaesque.

— C'est un barbarisme, le terme exact est « kafkaïen », la coupai-je, plutôt blessant.

— C'est un anglicisme, trancha-t-elle d'un ton sec et sans appel qui faisait comprendre qu'on ne parvenait pas au poste de directrice du marketing par hasard. J'ai vécu dix ans aux États-Unis et depuis mon retour il m'arrive encore de mélanger un peu les deux langues. Par ailleurs, je parle aussi couramment l'espagnol et je peux tenir une conversation en allemand. Je parle donc presque parfaitement quatre langues. Vous pouvez en dire autant, monsieur Clermont ?

— J'en suis encore à l'apprentissage du français, dis-je, cachant assez mal le fait que sa réponse m'avait déstabilisé.

— Revenons à votre entretien avec les RH. Je suppose que vous aurez rendez-vous dans les jours prochains, ajouta-t-elle. Le plus important, encore une fois, est que vous commenciez au plus tôt. Nous avons déjà accumulé assez de retard sur ce projet.

Je n'avais rien à ajouter. Manifestement, ma chef n'avait pas l'intention de se mouiller pour que les RH me reçoivent rapidement. Le sujet de ma rétribution lui apparaissait donc secondaire.

Nous primes congé avec le sentiment commun que nos relations débutaient sous de mauvais augures. J'avais l'impression de me faire rouler et elle devait considérer que j'étais un emmerdeur doublé d'un incompetent.

Je rejoignis l'open space et m'installai derrière mon bureau. Simone, ma voisine, discutait avec Bernard qui m'avait été présenté dans la matinée. Celui-ci lui faisait lire le mail qu'il s'appropriait à envoyer à ses collègues pour les convier à son pot de départ en retraite. Son bras en bandoulière et sa démarche claudicante donnaient l'impression qu'il tenait debout grâce à des fils invisibles pouvant rompre à chaque instant et le laisser démantibulé au milieu de la pièce. Leur conversation se poursuivit de longues minutes. Dans le même temps, de nombreux collaborateurs allaient et venaient pour différentes raisons dans l'open space. Il semblait naturel à tous ceux qui travaillaient dans cette pièce et à ceux qui y passaient de parler sans tenir compte de la gêne qui pouvait être occasionnée aux autres. On parlait travail, on évoquait sa dernière sortie au cinéma, la visite de ses petits-enfants pendant le week-end, ou tout autre événement d'actualité, à l'exception notable de la politique, seul sujet qui n'était manifestement jamais évoqué. Dans une telle ambiance, les chances de pouvoir me concentrer étaient minimes. J'essayais de pondre des idées sur une feuille blanche mais à part quelques noms d'auteurs, rien ne daigna sortir. Je me levai, contournai une rangée d'armoires et regardai par la fenêtre les ados qui flirtaient sur la place. Je fus vite délogé par une réunion organisée par la chef d'équipe des comptables. Elle s'adressa à moi avec un ton maternel et me demanda si je voulais me joindre à eux pour la réunion bihebdomadaire. Mon refus poli lui fit faire la moue mais elle m'expliqua que j'aurais tout de même droit au traditionnel gâteau au chocolat, ce jour agrémenté de coulis de Carambar, qu'elle avait elle-même préparé. Je la remerciai et retournai à ma place. La réunion, qui

se tenait à quelques mètres de mon bureau et rassemblait une quinzaine de personnes venues de tout l'étage, ressemblait plus à une petite fête qu'à une séance de travail. Chacun y racontait sa petite histoire pendant que la chef d'équipe égrenait, probablement pour la centième fois, la recette de son gâteau.

J'avais besoin de prendre l'air. Je pris mon manteau et filai à l'extérieur.

Je marchai quelques instants, puis poussai la porte d'un bistrot qui portait le nom de Grizzli. L'aspect vieillot de la salle où aucun client n'était installé ne m'incita pas à m'asseoir. Je m'accoudai au comptoir et commandai un café à une patronne dont la stature imposante, l'air renfrogné et la chevelure blanche et hirsute avaient dû inspirer le nom de l'établissement. Alors qu'elle s'approchait du percolateur je révisai mon jugement. J'avais plutôt besoin d'une bière. Le sous-bock vola jusque sur le zinc et la main volumineuse de la patronne y déposa une pinte de blonde bas de gamme.

— Je ne vous ai pas demandé une pinte, fis-je indigné.

— Vous n'avez pas précisé, répondit-elle, déjà haineuse.

— Quand on ne précise pas c'est qu'on veut un demi !

— Pas chez moi, dit la patronne, qui ne mâchait pas ses mots mais ne les articulait pas non plus.

Deux clients, apparemment des habitués, s'étaient retournés vers moi. L'ennui qu'on lisait dans leur regard glauque ne demandait qu'à être remplacé par une bagarre. Je battis en retraite. Qu'avais-je à gagner à une nouvelle confrontation ? Je me tournai vers la rue et commençai à boire ma bière, l'esprit encombré de sombres pensées.

Contre toute attente, j'avalai la pinte en quelques minutes, sans même m'en apercevoir. Je payai et retournai vers l'entrée des éditions Duguet-Marin. La bière m'avait alourdi l'esprit sans m'alléger l'âme. Poussé par un instinct aux contours indistincts, je fis demi-tour et me dirigeai vers le métro. Las, épuisé même, je m'affalai sur la banquette d'une rame quasiment vide. Je ne prêtai aucune attention aux stations qui se succédèrent et ressortis à La Fourche, mû

par un automatisme pavlovien.

Mais je ne m'imaginai pas rentrer seul chez moi. J'avais conscience que l'absence de Françoise ajouterait au vide de ma journée. Une semaine avait suffi pour que tout mon environnement – mes amis, mes connaissances professionnelles, ma concierge – l'aient adoptée. Même mon appartement ferait savoir qu'elle lui manquait. Il me dirait qu'il avait besoin d'elle, de sa présence rassurante, de ses invectives, de ses craintes, de ses paroles sages et apaisantes. J'avais affronté une secrétaire de direction desséchée, un open space déshumanisé, une supérieure hiérarchique déplaisante. Mon humeur ne me permettait pas d'affronter immédiatement mon appartement.

Je bifurquai dans la rue de La Condamine et orientai mes pas vers la place de la Mairie. J'entrai dans la brasserie des Batignolles où je m'installai confortablement dans un canapé de cuir qui aurait pu passer pour un authentique Chesterfield s'il n'avait été de couleur rose. Un jeune serveur vint me trouver. Je lui commandai une nouvelle pinte de bière, la précédente étant fort bien passée. Pourquoi étais-je aussi préoccupé par cette première journée ? N'aurais-je pas dû au contraire la considérer comme une réussite complète ? Elle venait confirmer les choix que j'avais opérés tout au long de mon parcours professionnel. Éviter ce genre de firmes multinationales m'apparaissait soudain comme la meilleure chose qu'on pouvait faire dans sa vie.

Mes pensées, mornes et imprécises, ne parvenaient pas à se fixer sur un sujet. Il me semblait qu'indépendamment de moi, mon cerveau menait une enquête, utilisant des associations d'idées, apparemment illogiques, pour élucider une affaire. Je pensais à des amis, que je n'avais pas vus depuis longtemps. Je pensais à Françoise, m'interrogeant sur ce qu'elle avait pu découvrir en revenant chez elle. Puis, sans réellement réfléchir, alors que mon esprit me montrait l'image ancienne de mon frère jouant aux échecs, je composai son numéro de téléphone et l'appelai. Il décrocha alors même qu'aucune sonnerie n'avait retenti.

— Salut Paul, c'est Antoine.

La surprise dura quelques secondes pendant lesquelles j’entendis uniquement sa respiration.

— Antoine. Que me vaut cet honneur ?

— Je voulais te dire quelque chose.

— Je m’en doute, ça fait deux ans que nous ne nous sommes pas parlé, tu ne m’appelles certainement pas pour prendre des nouvelles des gosses ou parler de la météo.

Le ton n’était pas agressif, mais plutôt défensif. Il en avait toujours été ainsi.

L’alcool qui circulait déjà dans mes veines m’aida à éviter les circonvolutions. Après tout, la franchise était souvent le chemin le plus court entre deux êtres, surtout lorsqu’ils étaient frères.

— Je voulais seulement te dire qu’il est peut-être temps que nous devenions amis, soufflai-je en essayant d’éviter le pathos d’une telle phrase.

— Tu es tombé sur la tête ?

— N’inverse pas les rôles !

— Ah je vois, monsieur a une crise de culpabilité alors comme toujours il déverse son trop-plein sur les autres.

— Écoute Paul, j’ai un nouveau boulot.

— Très bien, changeons de sujet. Pour qui fais-tu des piges ?

— Je veux dire un boulot stable, avec un bureau, des collègues de travail et une fiche de paie en fin de mois. J’essaye de poser un peu la machine en ce moment. J’en ai marre de courir, je l’ai trop fait.

— Tu es en pleine crise de la cinquantaine...

— Peut-être, mais peu importe. Je m’en veux tu sais...

— Et de quoi t’en veux-tu ?

J’hésitai. Ces paroles n’avaient jamais été prononcées.

— Ton accident ne serait pas arrivé si j’avais été à tes côtés.

— ...

— Tout ça est ma faute.

Mon frère, remis de sa surprise, me répondit avec emportement.

— Tu dis n'importe quoi ! Tu n'avais que 13 ans, tu étais un gamin.

La colère était un bon signe. Il acceptait la discussion. En cas contraire il serait resté muet, se serait retranché derrière une bouderie enfantine d'où je n'aurais pas su le faire sortir.

— Il y a certaines cultures où l'on est un adulte à 13 ans, ajoutai-je.

— Tu dis des conneries !

— Je t'appelle pour te dire que je suis désolé.

— Et je te réponds que tu n'as pas à l'être. Tu n'y es pour rien. Nous étions des enfants. Je suis tombé dans ce trou et tu as eu peur. Tu croyais que j'étais mort. J'ai effectivement failli mourir ce jour-là. En un sens, j'ai eu de la chance. Aujourd'hui je vis très bien. Je n'ai aucun handicap. Seulement une absence de souvenirs longue de dix ans. Mais ça ne change pas grand-chose tu sais. Combien de souvenirs de ton enfance as-tu conservés ? Très peu j'en suis certain. As-tu déjà fait le compte ?

— De ton accident je garde un souvenir très précis...

— Je sais.

— Tu sais ?

— Antoine, tu veux bien arrêter les trémolos ? C'est quand-même dingue, tu disparais de la circulation et au premier coup de fil tu me fais une sorte de chantage affectif.

— J'avais envie que l'on se parle.

— Besoin, plutôt.

— Peut-être.

— Bon, voilà ce que je te propose. Passe nous voir à l'occasion. Je sortirai une bouteille et on verra ce qu'on est capables de se dire. Mais je te préviens, il n'est

pas question de passer des heures à ressasser cette vieille histoire.

— C'est d'accord.

— Ça va ce nouveau boulot ?

— Je ne sais pas encore.

— Bien sûr. Je te laisse, je dois bosser.

— Embrasse les enfants et Christine.

— Je le ferai. Ciao.

— Ciao.

Après cette discussion, j'avais bien besoin d'un petit remontant. Je me déplaçai jusqu'au comptoir et commandai un whisky à la jeune femme qui s'y affairait. Quelques instants plus tard, le serveur posa sur ma table un whisky sans glace et une nouvelle pinte de bière. Je lui indiquai qu'il faisait erreur, mais il m'expliqua qu'à cette heure-ci le bar fonctionnait en happy hour. Ayant commandé une bière j'avais droit à une deuxième du même volume. Le jeune homme s'excusa que la serveuse ne m'en ait pas informé et ait accepté ma seconde commande. Ayant entendu notre conversation, la serveuse s'approcha de nous et me présenta ses excuses. Dans n'importe quel autre bar, les serveurs auraient remporté l'une de mes deux boissons et ne me l'auraient pas facturée. Mais ces deux jeunes devaient avoir trouvé là leur premier job et la situation les laissait désespérés. Il leur fallait savoir qui avait fait l'erreur de me servir deux boissons. La scène était cocasse et me revigorait un peu. Constatant que le ton montait et que nous frôlions désormais l'incident, j'acceptai de payer les deux boissons, à la seule condition qu'on me trouve des olives ou des cacahuètes pour les accompagner. Cela sembla satisfaire ces deux apprentis serveurs qui coururent exécuter leur partie du contrat.

Je m'installai plus profondément dans le Chesterfield à la couleur quasi insoutenable et avalai une première gorgée de whisky qui me brûla les lèvres et la gorge. Magie écossaise, la deuxième gorgée me parut aussi douce que le miel.

J'étais coincé au milieu d'un gigantesque embouteillage. Des milliers de véhicules, stoppés sur une autoroute, produisaient un ronronnement ininterrompu. Sur la voie opposée, une Citroën DS, seule, conduite par une femme, fit de rapides appels de phares dans ma direction. Maintenant j'étais à bord de cette voiture. Mes pieds s'enfonçaient dans un tas de pages éparpillées sur le sol dont l'écriture était indéchiffrable.

— Monsieur, monsieur !

Il me semblait qu'une radio diffusait une musique zouk, lancinante et répétitive.

— Monsieur, réveillez-vous, nous sommes arrivés.

J'ouvris les yeux. Une lumière vive me fit cligner plusieurs fois des paupières. Un homme que je n'avais jamais vu, la main sur mon épaule, me secouait pour éviter que je ne me rendorme.

— Allez, descendez maintenant, on ne va pas y passer la journée.

J'aperçus le compteur à côté du volant. J'en conclus que j'étais dans un taxi. Et le grand Black qui jusque-là gardait son sang-froid était son conducteur. J'étendis les jambes vers l'extérieur, provoquant un commentaire de satisfaction de la part du chauffeur mais aussi une sensation de courbatures qui se diffusa du bas de mon corps jusqu'à mes cheveux. J'avais surtout terriblement mal à la tête.

Le chauffeur m'aida à me mettre debout. Je le remerciai, constatant qu'une bouche pâteuse rendait difficile mon élocution. Autour de moi, des échangeurs, chargés de véhicules, entrelaçaient leur structure de béton en un mouvement fluide. Un bus s'arrêta à quelques mètres de moi et déversa sur le bitume un flot de passagers chargés de valises ; tous se dirigeaient à pas pressés vers l'énorme bâtiment devant lequel on m'avait déposé. Je regardai, désormais sans surprise, un train sur monorail s'approcher de moi. J'avais compris où j'étais. 15 kilomètres au sud de Paris. Orly. L'aéroport.

Le chauffeur me tendit un sac de voyage. Mon sac de voyage !

— Ça fait 40 euros, dit-il.

Je fouillai dans les poches arrière de mon pantalon, sans être certain de ce que j'y trouverais. J'y découvris quelques billets de 10 euros, que je tendis au chauffeur.

— Bon voyage, me dit-il avant de s'installer au volant de la voiture.

Le taxi démarra et s'élança vers l'un des échangeurs.

Je n'avais aucune idée de ce que je faisais là. J'avalai quelques bouffées d'air et tentai de donner un peu de cohérence à ma situation. Les souvenirs de ma soirée me revinrent progressivement en mémoire. D'abord la brasserie des Batignolles. Le canapé Chesterfield rose. La pinte et le whisky que je finissais lorsqu'un homme était venu me rejoindre. Il avait le même âge que moi. Romain ? Ou Roland ? Je n'étais pas sûr. Nous avions discuté pendant une heure, buvant d'autres bières et d'autres whiskies. Romain-Roland parlait beaucoup. De sa vie. De ses voyages. Du Chesterfield rose, qu'il disait avoir vendu au patron de la brasserie après l'avoir remis en état. Il était tapissier, et décorateur. Il habitait dans les Batignolles. Pourtant nous ne nous étions jamais rencontrés. Déjà très alcoolisés, nous avons décidé d'aller dîner ensemble.

Le bistrot des Dames nous avait accueillis dans sa chaleureuse ambiance. Nous avons dîné comme deux vieux amis, consommant chacun une bouteille de vin et achevant le repas par une eau-de-vie vieillie qui rajeunissait l'âme de ses consommateurs. Ensuite le brouillard de mes souvenirs devenait trop dense pour avoir des certitudes. Un autre bistrot peut-être ? Et certainement mon appartement puisque j'avais récupéré mon sac de voyage. Je regardai mes vêtements. C'étaient ceux de la veille. Je devais sentir la sueur et l'alcool. Où avais-je passé la nuit ? Et que faisais-je à Orly ?

Un taxi s'immobilisa devant moi. Le chauffeur qui m'avait conduit jusqu'à l'aéroport en sortit, un large sourire arrondissant davantage son visage sans angle droit.

— Je suis content de vous trouver ici, lança-t-il, j'étais sûr que vous auriez disparu à l'intérieur de l'aéroport. Vous avez oublié votre billet, ajouta-t-il en me tendant une feuille A4 pliée en deux.

Je fouillai à l'intérieur de ma poche, cherchant quelques pièces pour un pourboire qu'il avait bien mérité.

— Non, dit-il, pas de pourboire. C'est bien normal que je cherche à vous retrouver. C'est mon taxi. C'est à moi de vérifier que les clients n'oublient rien à la fin de la course.

Ce chauffeur de taxi était un pur miracle ! À moins qu'il ne s'agisse simplement d'un élément statistique, l'exception qui confirme la règle.

— Je peux vous donner un petit conseil, monsieur ? dit-il, la main négligemment posée sur le toit du véhicule.

Je hochai la tête pour l'inviter à poursuivre.

— Arrêtez la boisson, ça va vous foutre en l'air !

— C'est promis, déclarai-je sincèrement, constatant que mon mal de tête allait crescendo.

Je regardai quelques instants la voiture s'éloigner à nouveau de moi.

Puis je dépliai la feuille que j'avais entre les mains. Il s'agissait bien d'un billet d'avion, imprimé depuis un site internet. Mon nom y était indiqué. Mais la destination n'était pas très claire. Il y avait apparemment deux vols. Le premier décollait à 11 heures de Par-ORI, et atterrissait une heure plus tard à Lon-LHR. Je supposai que j'avais acheté un vol avec départ d'Orly et escale à Londres Heathrow. Mais je restai dubitatif sur la destination finale. Le billet indiquait que l'escale londonienne durait cinq heures, et que l'aéroport d'arrivée était Mum-BOM. Cela ne m'évoquait rien.

Je décidai de me renseigner. Le long mur de béton que je longeais se poursuivit en une immense baie vitrée derrière laquelle la danse des touristes en partance me donnait le tournis avant même de l'affronter. J'entrai dans l'aéroport et me dirigeai vers un guichet d'accueil où je m'adressai à la jeune femme en uniforme bleu marine chargée d'orienter les voyageurs.

— Pouvez-vous me dire ce que signifient les lettres Mum-BOM sur mon

billet ?

Elle me répondit, comme s'il était tout à fait habituel à des passagers de ne pas connaître leur destination :

— Votre vol est à destination de Bombay.

Je ne pus m'empêcher de sourire à l'évocation de cette destination.

— Bombay, vous êtes sûre ?

— Absolument certaine.

Elle consulta l'écran de son ordinateur.

— Je vous conseille de vous dépêcher, l'enregistrement a déjà commencé. Allée 26. Derrière vous, précisa-t-elle en me montrant du doigt le bout de l'immense salle d'embarquement.

Je la remerciai et m'éloignai dans la direction qu'elle m'avait indiquée.

J'avais donc acheté un billet pour Bombay, préparé mon sac et pris un taxi pour me rendre à l'aéroport. Tout cela me semblait irrationnel ! Pourtant, je marchais d'un pas léger en direction du guichet d'embarquement.

Dans la file d'attente, dense et bruyante, j'essayais de me remémorer les étapes manquantes de ma soirée. L'image d'un café apparut, au milieu de vapeurs d'alcool. Je me voyais rire avec Romain-Roland, plus probablement Romain d'ailleurs, sans pouvoir me souvenir de la teneur de nos propos. En forçant un peu ma mémoire, j'eus l'impression que nous avions un moment parlé de l'Inde. Romain y avait séjourné, ou vécu peut-être. Je revis le dessin d'une carte sur une serviette en papier. Pas grand-chose d'autre.

J'avançai dans la queue, sans prendre garde à ceux qui m'entouraient. Une mère de famille haussa le ton, me forçant à quitter mes réflexions. Tenant fermement deux enfants par la main, elle se plaignait de son mari qui ne savait plus où il avait rangé leurs passeports. L'homme, qui n'en menait pas large, fouillait anxieusement les nombreux sacs qu'ils avaient disposés sur un chariot.

— Mon passeport !

Plusieurs personnes s'étaient tournées vers moi. Est-ce que j'avais crié en disant cela ? Je fouillai fébrilement mes poches sans y trouver le document convoité. Mon tour était venu. J'approchais du guichet.

— Votre passeport et votre billet s'il vous plaît, demanda une fraîche jeune femme tirée à quatre épingles.

Pourquoi fallait-il que ces employées soient toujours si maquillées ? Elles auraient travaillé en jogging et baskets qu'elles n'auraient pas été moins performantes, peut-être au contraire bien davantage ! Mais ce n'était pas le sujet. Et je continuai à chercher sans trouver.

— Il y a un problème, monsieur ?

— Non, dis-je. Je cherche mon passeport.

Mais est-ce que j'avais pensé à le prendre ? La seule certitude que j'avais à cet instant était mon niveau d'alcoolémie de la veille. Il était extraordinairement élevé. Et puis qu'est-ce que j'allais foutre en Inde ?

— Pardon ? dit la jeune femme.

Je compris que j'avais parlé à nouveau à voix haute. Derrière le comptoir, un homme s'approcha de nous. Il posa la même question que sa collègue.

— Il y a un problème, monsieur ?

— Non, non, comme je disais je cherche mon passeport. Je n'arrive pas à mettre la main dessus.

— Je vais m'occuper de monsieur, dit doucement l'homme à la femme.

— Ne vous donnez pas cette peine, répondis-je, inquiet de la tournure que prenaient les événements.

— Il s'agit de ne pas retarder l'embarquement, souffla-t-il avec tact.

Il m'indiqua de la main le guichet voisin qui n'était pas utilisé, et m'invita à l'y rejoindre. Je me déplaçai de quelques mètres pour me positionner face au guichet vide.

— Puis-je voir votre billet ?

Je continuai à chercher tout en tendant mon billet que saisissait une main délicate. Je fouillai toutes les poches de mon sac de voyage. J'y trouvai du dentifrice, une brosse à dents, une lampe de poche, un disque du Stabat Mater de Vivaldi, et d'autres menus objets dont certains n'avaient rien à voir avec le voyage que j'avais apparemment décidé d'entreprendre au milieu de la nuit. Je ressentais l'irrépressible besoin de ne pas rater ce vol.

Dans la dernière poche je trouvai une trousse en cuir, apparemment presque vide. À quelle logique avais-je obéi pour ne pas y ranger tout mon nécessaire de toilette ? Il me sembla que plusieurs questions resteraient sans réponses tout au long de cette journée. J'ouvris la trousse, à tout hasard... et y découvris mon passeport, un peu tâché de mousse à raser qui s'était échappée d'un tube non capuchonné.

— Le voilà, dis-je, en le tendant à mon interlocuteur.

— Je vous remercie, répondit-il, conservant ses manières commercialement courtoises.

Il le parcourut rapidement, puis leva le regard vers moi.

— Vous n'avez pas de visa pour l'Inde.

C'était une affirmation, pas une question.

— Je ne crois pas, répondis-je.

L'image du buffet à alcool de ma grand-mère surgit de ma mémoire. Il s'agissait d'une mappemonde en bois dont l'hémisphère supérieur s'ouvrait pour laisser apparaître les verres et les bouteilles. J'aimais jouer à la faire tourner sur son axe, pointant du doigt les pays aux noms latins qui se succédaient. Plus tard, adolescent, je comprendrais que les dessins de la mappemonde étaient ancestraux et que les contours des pays y étaient tracés de manière approximative, comme les anciens se les représentaient.

Mon projet de départ semblait m'échapper. Pourquoi me battre pour cette lubie née d'une nuit d'ivresse ? Il était difficile de juger l'alcool comme le meilleur des conseillers. Surtout à jeun ! Je regardai ma montre. Il était presque

9 heures. J'étais censé commencer ma journée de travail au sein de la société Duguet-Marin quelques minutes plus tard. Je m'imaginai entrer dans l'open space, saluer mes nouveaux collègues, puis m'asseoir devant mon ordinateur. Cette idée me donna la nausée. Si j'avais accepté le poste, je n'avais signé aucun contrat, et la perspective de terminer ma carrière sous les ordres du jeune loup et de sa directrice du marketing me sembla insupportable. Je n'irais donc pas. Cette affaire définitivement réglée il n'en restait pas moins que je n'étais pas non plus obligé de prendre ce vol pour Bombay dont l'objectif m'échappait. J'avais certainement besoin de vacances, mais c'était à Paris que je préférais me reposer. Pourquoi donc avais-je décidé de partir ?

Face à moi, le jeune homme attendait, stoïque.

— Nous ne pouvons vous laissez décoller sans visa. Que comptez-vous faire, monsieur ?

— Je réfléchis, dis-je.

— Je vois bien. Mais l'heure tourne.

— Mon esprit aussi, quoi que plus lentement. Laissez-moi quelques instants seulement je vous prie.

Françoise, me dis-je, elle seule détient la clé de l'énigme. Je repensai rapidement à notre rencontre, à ces premiers instants à la gare, l'altercation puis le voyage en taxi. Je vis rapidement son arrivée chez moi, puis son premier départ le lendemain. Alors, je me vis saisir, furieux, mes recherches sur Anish Kapoor et les jeter à la poubelle. J'y étais ! Anish Kapoor. Il était de nationalité britannique, mais il était né et avait grandi à Bombay. Une conversation avec Romain me revint en mémoire. Elle portait sur le sculpteur anglo-indien. Romain m'indiquait que je devais absolument reprendre mes recherches et rédiger mon livre. Il terminait ainsi sa tirade qui l'avait mené à se lever au milieu du bar, frappant du plat de la main sur la table et renversant nos verres :

— Vous devez y aller !

Ce à quoi j'avais répondu :

— Je dois y aller !

— Le plus vite possible !

— Immédiatement, avais-je renchéri.

Alors je supposais que j'avais dû rentrer chez moi commander un billet sur Internet, que j'avais imprimé. Puis j'avais dû faire mon sac. Pour la suite, je me rappelais seulement de Vivaldi, le volume poussé au maximum sur la chaîne de mon salon, puis de l'attente du taxi dans le froid matinal qui avait dû me dégriser un peu.

Je me redressai vers le jeune homme qui, me semblait-il, était désormais partagé entre une impatience manifeste et une étonnante compréhension.

— Il faut absolument que je parte, suppliai-je.

Cette fois, c'est lui qui prit son temps. Il me dévisagea quelques instants. Je devais lui rappeler quelqu'un, ou plus simplement était-il payé pour gérer ce genre de situation.

— Suivez-moi, dit-il.

Il partit à grandes enjambées vers l'extrémité de l'immense salle d'embarquement. Il stoppa sa course devant une porte où était sobrement indiqué : « Consulat d'Inde ».

— Allez retirer du liquide, et rejoignez-moi ici dans cinq minutes.

Je commençais à comprendre. Et la tournure que prenaient les événements me convenait parfaitement.

Je retirai 300 euros à un distributeur automatique et revins au pas de course. Je frappai à la porte et entrai sans qu'on m'y invite. Le jeune homme chargé de l'enregistrement discutait en anglais avec un homme à l'accent prononcé et à la peau très brune. Ils ne tournèrent pas la tête vers moi. Je me demandai si on attendait quelqu'un et patientai à côté de la porte que j'avais refermée, remarquant que mon passeport était posé sur le bureau. Toujours sans lever la tête, l'Indien tapota trois coups secs sur mon passeport tout en continuant sa conversation qui désormais les faisait beaucoup rire.

Avais-je bien compris la signification de ce geste ? Une brusque montée d'adrénaline accompagna mon mouvement vers le bureau. Je pris 100 euros dans mon portefeuille et les glissai à l'intérieur du passeport que je reposai devant

l'Indien. Mais les deux interlocuteurs ne semblèrent pas se soucier de ma démarche. Je les regardais, sans parvenir à les distraire. Au point où j'en étais il n'y avait pas de raison de faire marche arrière. J'ajoutai 200 euros à ceux que contenait déjà mon passeport. Mon cœur battait à un rythme effréné. Mon téléphone portable sonna mais ce n'était pas le moment de répondre.

Sans lever les yeux vers moi, l'Indien se saisit distraitement des billets qu'il glissa dans la poche intérieure de sa veste. D'un tiroir il sortit une liasse de papiers ainsi qu'un tampon. Alors il ouvrit mon passeport au hasard d'une page sur laquelle il ajusta l'un des documents autocollants frappés de la mention « VISA ». Il leva alors la main munie du tampon, mais ne la rabaissa pas immédiatement. Pour la première fois, il daigna constater ma présence.

— Vous êtes certain de vouloir aller en Inde ?

— Oui.

— Vous savez que parmi ceux qui vont en Inde certains ne reviennent jamais, ou reviennent...

Il chercha ses mots, quelques instants avant de dire :

— Ils en reviennent transformés, à jamais.

— Pour la transformation je ne sais pas, mais pour l'aller et le retour c'est certain.

La main en l'air, il attendait la suite de mon histoire, comme si le bakchich ne suffisait pas.

— Je tiens à revoir quelqu'un, dis-je.

Cette simple phrase avait suffi. Le tampon s'abattit sur mon passeport. Le jeune homme s'en saisit, et s'éloigna vers la porte sans rien dire. Je le suivis jusqu'au guichet que nous avions quitté quelques minutes plus tôt et où l'enregistrement s'achevait.

Après avoir consulté son ordinateur et procédé aux formalités d'usage, le jeune homme, toujours aussi serviable, me conseilla de garder mon sac en cabine

afin d'éviter l'attente des bagages à l'arrivée qui pouvait être interminable. C'était probablement quelqu'un comme lui qu'il faudrait envoyer pour me remplacer aux éditions Duguet-Marin. Un professionnel efficace et sans scrupules.

Je m'éloignai des guichets. Je partais donc pour Bombay ! Et mieux encore, j'y allais sur les traces d'Anish Kapoor pour écrire un livre sur sa vie et son œuvre.

J'avançai vers la salle d'embarquement. Alors que mon sac passait dans le scanner, j'eus soudain la crainte d'y avoir glissé un objet interdit. Mais tout se passa sans encombre, à l'exception de ma bombe de mousse à raser qui me fut confisquée.

— Je sens que ce voyage va me coûter cher, dis-je, rieur, au vigile de la sécurité qui me rendit mon sourire.

— Ce sont les consignes, monsieur, nous sommes désolés. Ça a au moins l'avantage de créer des boulots. Je suis sûr que vous trouverez de quoi vous raser là où vous allez.

— Probablement, oui.

— Bon voyage.

J'avais une heure à passer entre le duty free et la salle d'embarquement. Je me promenai quelques instants entre les magasins. Mais de quoi pouvais-je avoir besoin ? De rien. Et encore moins d'un bouquin. Car si je n'avais pas encore réussi à écrire un livre, j'avais déjà rédigé quelques textes courts. Des essais, et même quelques nouvelles. J'avais donc expérimenté que la lecture était chez moi antinomique de l'écriture. Sinon je copiaais le style de l'auteur que je lisais. Donc pas de bouquin cette fois-ci. Mais j'achetai un petit carnet sur lequel était dessinée une tour Eiffel, pour y noter les premières idées qui me viendraient sur le voyage ou sur Anish Kapoor.

J'allai m'installer dans la salle d'attente. Observant à travers la vitre plusieurs avions en stationnement qui attendaient d'emmener des passagers à l'autre bout du monde, je me souvins que mon téléphone avait sonné pendant la séance sociologiquement intéressante du consulat indien. Je vérifiai l'écran de mon mobile. Aucun message n'avait été laissé. Le 04 correspondait à un numéro dans le sud-est. Curieux de savoir si Françoise avait cherché à me joindre, je rappelai.

— Allo, j'écoute.

La voix de femme m'était inconnue.

— Bonjour, je suis Antoine Clermont. Vous m'avez appelé il y a demi-heure.

— Ne quittez pas monsieur. Je vous passe Françoise, annonça simplement l'inconnue.

Pendant les quelques secondes que dura mon attente, je sentis une boule se former au niveau de mon estomac.

— Bonjour Antoine, commença Françoise.

— Bonjour, dis-je un peu timidement. Content d'entendre votre voix, Françoise. Où êtes-vous au juste ?

— Je suis chez Émilie, ma voisine. Je vais probablement y passer quelques jours.

— J'avais deviné. Et comment allez-vous ?

— Tout va très bien !

— Vraiment ?

— Oh oui, vraiment. J'ai vécu beaucoup de péripéties ces deux derniers jours.

— Racontez-moi !

— Vous n'êtes pas à votre nouveau travail ? Je ne voudrais pas vous déranger. Je tenais simplement à prendre de vos nouvelles.

— Je ne suis pas au boulot, vous ne me dérangez pas et je vais moi aussi très bien. Allez-y, racontez, j'ai tout mon temps.

Au dehors, un avion décolla. Sa carlingue reflétait les rayons du soleil.

— Alors voilà, hier matin, j'étais sur le point de partir de chez vous pour prendre mon train lorsque votre téléphone a sonné. Je me suis permis de décrocher.

— Vous avez bien fait.

— Oh oui ! C'était Clotilde, elle me proposait de déjeuner avec elle. Elle a tellement insisté que j'ai décidé de reporter mon départ de quelques heures.

— Tiens, elle vous a décidément immédiatement adoptée.

— Vous ne savez pas encore à quel point. Nous nous sommes donné rendez-vous à l'Européen, devant la gare de Lyon. Cela m'a permis de changer mon billet puis de la rejoindre sans m'épuiser avec ma grosse valise. Nous avons déjeuné, parlant de tout et de rien. Tout cela était très amical mais je voyais bien que de temps en temps Clotilde orientait la conversation vers des sujets précis.

— Lesquels ?

— Mes études, mon parcours professionnel. J'ai beaucoup parlé de mes études et je suis assez bien arrivée à botter en touche concernant mon parcours professionnel.

— Et qu'est-ce qu'elle a fini par vous demander ?

— Elle ne m'a rien demandé. Mais, alors que nous dégustions nos cafés, elle m'a expliqué qu'elle était enceinte.

— Clotilde enceinte ?

— Oui ! Elle attend des jumeaux !

— Ça va lui changer la vie.

— Énormément ! C'est pour cela qu'elle cherche quelqu'un pour la remplacer pendant son congé maternité.

— Elle ne vous a tout de même pas proposé de prendre sa place ?

— Si, c'est génial ! J'ai immédiatement accepté.

— Mais elle vous connaît à peine.

— Vous ne pouvez pas comprendre, ça s'appelle du feeling, dit-elle sur le ton

de la plaisanterie.

— Un truc de filles, je suppose.

— Exactement.

— Félicitation, c'est tout simplement extraordinaire !

— Oui ! J'entendais sa voix chanter en me disant cela.

— Mais rassurez-moi, vous n'allez pas faire cela de manière bénévole ?

— Pas du tout, je vais être payée. Clotilde me reverse cinquante pour cent des revenus pendant son absence. C'est un bon deal je trouve.

— C'est effectivement un bon deal. Elle a le meilleur carnet d'adresses de tous les attachés de presse de Paris. Et vous commencez quand ?

— Dans deux ou trois semaines, lorsque j'aurai réglé quelques affaires. Elle en est à son troisième mois de grossesse. Nous allons travailler en doublon jusqu'à son congé maternité.

— Mais alors elle va vous former ?

— Oui, c'est ça.

— Ce n'est plus un bon deal, c'est un excellent deal !

Je me dis que j'aurais pu lui proposer de prendre mon appartement en mon absence, mais je ne connaissais pas la date de mon retour et il me semblait qu'une telle offre aurait été déplacée.

— Et pour la seconde partie de l'histoire ? Que faites-vous chez votre voisine ?

— Après mon déjeuner, Clotilde m'a accompagnée jusqu'au train. Lorsque je suis arrivée chez moi, dans la banlieue de Chambéry...

— Je me rappelle d'où vous venez, Françoise.

— Oui, bien sûr. Donc arrivée chez moi je n'ai pas eu le courage d'entrer dans la maison. Je me suis réfugiée chez ma voisine qui m'a accueillie avec beaucoup de gentillesse.

À cet instant de notre conversation, je compris que Françoise avait dû se tourner vers sa voisine pour lui adresser un signe de remerciement.

— Françoise, vous voulez dire que vous n’êtes pas entrée chez vous ?

— Avec Émilie nous avons décidé de nous faire d’abord un thé, pour nous reconforter. Puis, comme on est plus fortes à deux, Émilie m’a accompagnée chez moi.

— Et alors, est-ce que vous savez où est passé votre mari ?

— Mais laissez-moi vous raconter !

— Très bien, dis-je, curieux d’en savoir plus.

— Nous sommes entrées dans la maison. Elle était glaciale et tous les volets étaient clos. Il n’y avait aucun bruit. On aurait dit une maison inhabitée depuis des années.

J’attendais impatiemment la suite.

— Nous avons allumé les lumières et inspecté le salon. Puis nous sommes allés voir à l’étage. Rien n’avait bougé depuis notre départ. Mon mari n’était pas passé par là. Après dix-huit ans de vie commune, j’étais certaine qu’il n’aurait jamais su ranger comme j’en avais l’habitude.

— Et la cuisine ?

— Justement, Émilie m’a appelée depuis la cuisine. Sa voix était stridente ! J’ai eu assez peur je dois dire.

— Qu’est-ce que vous avez découvert ?

— La cuisine était dans un état de crasse indescriptible. On aurait dit que quelqu’un y avait séjourné pendant plusieurs jours. Tous les placards étaient vidés et leur contenu réparti sur le sol et sur le plan de travail. Des boîtes ouvertes à moitié consommées traînaient partout. Le sol et les murs étaient sales. Tout cela était assez répugnant.

— Des cambrioleurs ?

— Non, malheureusement.

— Quoi alors, ou plutôt qui ?

Mais Françoise ne répondit pas tout de suite à mon interrogation. Je ne savais pas si elle cherchait à faire durer le suspense ou si elle était incapable de raconter les histoires autrement que chronologiquement.

— C'est à ce moment-là que nous avons entendu du bruit.

— Quel genre de bruit ?

— Une respiration. Nous avons d'abord cru à un animal. Cela venait du garage. Émilie voulait appeler la police mais je suis arrivée à la retenir.

— Vous êtes allées voir ?

— Oui.

— Vous ne manquez pas de courage !

— Je voulais absolument savoir.

— Qu'y avait-il dans le garage ?

— Quand nous sommes entrées nous n'avons d'abord rien vu. Puis j'ai remarqué que la porte arrière de la voiture était ouverte. Je me suis précipitée, sans réfléchir. Mon mari était là, les yeux grands ouverts. Il respirait bruyamment, comme s'il avait de l'asthme. Il n'a pas bougé. Quand je lui ai parlé il n'a pas semblé me reconnaître.

— Il était ivre ?

— Non, pourquoi dites-vous ça ?

— Simple supposition, dis-je en repensant à ma soirée de la veille.

— J'ai essayé de le sortir de la voiture, mais il était trop lourd, et le garage trop petit pour nous permettre de le faire à deux. Alors nous avons appelé les pompiers.

— Ils l'ont tiré de là ?

— Oui. Ils ont dit qu'il avait fait une grosse dépression. Et le docteur qui est venu le voir a confirmé ce diagnostic.

— Donc, si je comprends bien, votre mari a passé toute la semaine à dormir dans sa voiture. Il s'est rendu quelques fois dans la cuisine où il a mangé ce qu'il

trouvait dans les placards, sans prendre le soin de cuisiner ou de ranger.

— Il s'est complètement laissé aller. Une déchéance totale !

— Et son comportement explique la petite lumière que votre voisine a aperçue quelques fois.

— Je pense qu'il s'agissait de la veilleuse du frigo.

— Où est-il à l'heure actuelle ?

— Il est chez nous, dans la chambre. Le médecin a demandé une hospitalisation. Son transfert devrait avoir lieu dans quelques jours. D'ici là je m'occupe de lui. J'essaie de le faire manger mais ça n'est pas une réussite. Il a totalement régressé.

— Et comment se fait-il que vous m'ayez appelé de chez votre voisine ?

— Je ne supporte plus ma maison. Quoi qu'il arrive je ne peux pas y dormir tant qu'Alexandre est là. Ma colère n'est pas encore retombée.

— La colère passe, avançai-je.

— Non, l'agressivité passe, mais pas la colère, si on l'entretient. Et j'ai bien l'intention de l'entretenir. Pas contre lui, mais pour moi. Il y a en moi une énergie que je n'avais jamais expérimentée. Je veux que ma vie change. Je suis en train de me prendre en main. Et j'ai l'intention que cela continue.

— Moi aussi.

— Comment ça vous aussi ?

— Je ressens la même chose que vous. Je suis épuisé et pourtant je me sens poussé en avant comme jamais auparavant. C'est un peu grâce à vous, je crois, avouai-je.

— Peut-être, oui ? Mais vous avez encore du boulot.

— Là où je vais, il paraît qu'on apprend plus vite.

— Où allez-vous ?

— En Inde, à Bombay.

— Quelle chance ! C'est votre nouveau boulot qui vous envoie là-bas ?

— Mon nouveau boulot d'écrivain ; pas celui de la société d'édition qui m'avait embauché et avec qui j'ai rompu.

— Bravo ! Bonne chance en Inde. Prenez soin de vous. Tenez, je vous donne mon adresse, comme ça vous pourrez peut-être m'écrire une carte postale.

Je pris note sur mon billet d'avion.

— Alors à bientôt, lança Françoise.

— À bientôt, approuvai-je.

J'avais dit cela comme on le dit lorsqu'on est adolescent, en un langage codé qui s'accompagne usuellement d'un regard appuyé ... Un langage de flirt. On espère alors que l'autre comprendra le message, ce qui est rarement le cas. Je me rappelai alors certaines paroles de Françoise : « Antoine, il est temps de sortir de l'adolescence, vous ne croyez pas ? » Et c'était vrai.

— Allo, Françoise, vous êtes encore là ?

— Oui.

— Françoise, il y a une chose que je souhaite vous dire.

— Oh là là vous prenez une voix grave !

Elle s'amusait, mais elle avait probablement compris où je voulais en venir.

— J'aimerais vous revoir, dis-je d'une voix assurée.

— Vous voulez dire sans laisser faire le hasard ?

— Et même en provoquant les événements.

— Je suis d'accord.

— Je vous appelle à mon retour.

— Quand rentrez-vous ?

— Je ne sais pas.

— C'est exactement le tempo qu'il me faut en ce moment.

— Alors à bientôt.

— À bientôt.

À croire qu'on reste toute sa vie adolescent ! Je supposais que Françoise aurait réagi à cette assertion en disant qu'elle concernait uniquement les hommes, ce dont nous aurions le loisir de discuter à notre prochaine rencontre. Elle avait raccroché et j'avais fait la même chose.

J'attendais, tranquillement. Alors qu'il m'était impossible jusque-là de ne pas occuper mon attente à lire un journal ou un livre, je ne ressentais pas le besoin de le faire à cet instant. Je laissai aller mes pensées, encore surpris de partir pour l'Inde.

Une demi-heure plus tard une voix annonçait le début de l'embarquement du vol à destination de Bombay. Immédiatement, la quasi-totalité des passagers se levèrent pour constituer une longue file d'attente aux contours imprécis. J'observai ce rituel tout en m'interrogeant. Quelle force poussait tous ces passagers à faire la queue pendant de longues minutes alors qu'ils s'étaient tous vu attribuer un numéro de siège ?

La plupart des passagers étaient entrés dans l'avion. La file d'attente ayant diminué de taille, je m'avançai à mon tour vers le point de contrôle. Une jeune femme vérifia mon billet, puis m'invita à entrer dans le boyau mobile qui menait à l'entrée de l'avion. Là, une hôtesse de l'air contrôla à nouveau mon billet, et m'indiqua la gauche de l'appareil dont je savais qu'elle menait aux cabines des premières classes. Je lui indiquai alors qu'elle devait faire erreur. Mais elle insista et me montra mon numéro de siège qui correspondait bien à un billet de première classe. Un frisson d'angoisse parcourut mon dos, remontant jusqu'à ma nuque. Combien m'avait coûté ce billet ? Un vol en première classe pour Bombay pouvait à lui seul vider mon compte en banque. L'hôtesse dut percevoir mon trouble car elle se pencha discrètement vers moi, et me dit :

— Vous avez été surclassé, monsieur, vous voudrez bien nous excuser de la gêne occasionnée.

— Ça devrait aller, dis-je, heureux comme un enfant de cette excellente nouvelle.

Avançant pour découvrir ma place royale, je compris que le jeune homme de l'enregistrement avait d'excellentes méthodes pour que son business illégal reste discret.

J'enlevai mon manteau. Une hôtesse me le prit des mains et le porta jusqu'à un placard. Avant de le suspendre sur un cintre, elle ne put s'empêcher de l'observer quelques instants avec un regard désapprouvateur. Apparemment, elle n'était pas habituée à une telle vieillerie dans la cabine destinée aux voyageurs aisés. Puis, très professionnellement, elle revint vers moi avec un large sourire afin de m'aider à m'installer dans l'immense fauteuil dont je constatai qu'il pouvait s'incliner jusqu'à l'horizontale.

— Souhaitez-vous que je range vos affaires maintenant ? demanda-t-elle en montrant mon sac de voyage.

— Oui, volontiers.

Elle se saisit de mon sac qu'elle porta jusqu'au coffre situé au-dessus de moi.

— Attendez, l'arrêtai-je, il y a peut-être certaines choses que je vais devoir récupérer avant le décollage, je me chargerai moi-même de le ranger.

— Comme vous voulez, monsieur, dit-elle en me tendant mon sac.

En réalité, je souhaitais vérifier les affaires que j'avais décidé d'emporter en voyage. J'étais tellement saoul en faisant mon sac qu'il fallait s'attendre au pire

Je trouvai un gros pull – quel temps faisait-il à Bombay en cette saison, certainement chaud et humide ? – deux pantalons, une paire de chaussures, ainsi que plusieurs T-shirts et des chemises. Ces vêtements devraient faire l'affaire. Je vérifiai le fond du sac. J'y trouvai une serviette de papier froissée, et quelques feuilles A4 manuscrites.

La serviette en papier représentait une carte de l'Inde à côté de laquelle étaient indiqués un nom et un numéro de téléphone. Je revis le bistrot des Dames, et Romain. Il m'avait parlé de l'Inde, et de Bombay en particulier. Il y avait séjourné, et avait de très bons amis là-bas. Parfait, me dis-je, j'aurai donc un

premier contact en arrivant à destination.

Je rangeai la serviette dans le sac. Puis je m'installai confortablement pour lire les feuilles manuscrites que j'y avais rangées avant mon départ. L'avion commença à rouler sur le tarmac. Je parcourus les feuillets qui portaient une écriture maladroite, raturée en plusieurs endroits. Mon écriture. La fin de la nuit me revint en un instant en mémoire. Les feuillets vierges sur la table de la cuisine. Le Stabat Mater sur le volume maximal. Je m'étais mis à écrire, fiévreux, déterminé. Je savais que j'avais presque tout dit à ce stade-là, que les souvenirs achevaient de remonter à la surface ; enfin le monstre refermait sa gueule béante et ne demandait qu'à être dompté. Pourtant, j'avais ressenti une appréhension malade, une frayeur primitive à l'idée de mettre un point final à cette histoire. Probablement n'avais-je jamais eu aussi peur qu'en rédigeant ces quelques pages. Mais je l'avais fait. Et je me souvenais parfaitement de ce que j'y avais écrit.

L'avion venait de s'immobiliser. Je pliai les feuilles sans les lire. En arrivant à Bombay je les posterai à Françoise. On a beau connaître la fin de l'histoire, il est indispensable de la lire jusqu'au bout.

La poussée des réacteurs me plaqua contre le siège. L'avion prenait son envol. Par la fenêtre, Paris, baigné par les rayons du soleil, ressemblait déjà à une miniature. Les larmes qui coulaient sur mes joues étaient la preuve de ma guérison. En cet instant, je ne pensais plus à Olga. Je pensais à moi, seulement à moi. Et peut-être aussi un peu à Françoise...

Épilogue

Le téléphone sonna un samedi soir. Le brigadier de la gendarmerie de Hormont vérifia mon identité et me passa son supérieur. Le capitaine Vallier me demanda si j'étais bien le compagnon de Mlle Olga Litovsky. Alors il m'annonça la mort d'Olga. Elle s'était tuée sur une route verglacée entre Angers et Saumur. Il précisa que je n'avais pas à me déplacer car le corps avait déjà été identifié et serait rapatrié sur Paris le lendemain.

Une vie suspendue dans le vide. La mienne. Une autre qui venait de disparaître, pour toujours, qui ne rirait plus, ne ferait plus l'amour, ne s'emporterait plus contre le grand capital, ne voyagerait plus pour découvrir le monde et s'en délecter.

L'enterrement eut lieu au cimetière du Montparnasse. Un officiant et quelques membres de la famille, des cousins je crois, lurent quelques vers d'Apollinaire. Sur le cercueil d'Olga, je jetai une rose blanche, avant de gagner le rang des proches. On me plaça à côté de la grand-mère d'Olga que j'avais rencontrée quelquefois, et près d'un homme d'une trentaine d'années que je ne connaissais pas. Les gens jetaient une poignée de terre sur le cercueil et nous serraient la main. Mes amis étaient présents, notamment Mathieu et certains journalistes, ainsi que mon frère et mes parents. Ils défilèrent, cherchant des mots dont ils savaient qu'ils ne me reconforteraient pas. Je pensais peu à Olga, cette mort n'étant pas encore une réalité pour moi. Mon esprit voguait sur un courant de solitude où les souvenirs les plus éphémères remontaient à la surface. Je pensais au tableau de Courbet, *Un enterrement à Ornans*, que je n'aimais pas, mais dont j'appréciais l'importance pour l'histoire de l'art, lorsque j'entendis quelques mots – « Elle t'aimait énormément tu sais » – qu'une jeune femme glissa à mon voisin de cérémonie. Jacques ! Je le voyais pour la première fois. Ma réaction fut de me dire qu'il avait osé venir, et qu'il n'avait pas hésité à se glisser du côté des proches. J'eus quelques secondes de vertige. Puis je compris ce qui pour moi aurait été incompréhensible quelques années auparavant. Cet homme, aimé d'Olga, et qui l'aimait encore, avait autant le droit que moi d'être ici et de recevoir les condoléances des proches de la défunte. C'était le legs d'Olga, une capacité nouvelle à l'empathie, une vertu que ma culture petite-

bourgeoise ne m'avait pas enseignée. Je n'osai pas tourner la tête pour voir enfin son visage, découvrir le corps de cet autre aimé autant que moi, différemment de moi. Ce n'est qu'une fois la cérémonie achevée, après que la grand-mère d'Olga nous eut proposé de nous réunir dans un café qu'elle avait réservé pour l'occasion, que j'eus le loisir de faire sa connaissance. Dans le grand jardin d'hiver du Balto, qui accueillait les mariages le week-end et le bingo la semaine, nous avançâmes soudain l'un vers l'autre, attirés par la découverte de l'inconnu. Jacques était beau. Pas beau comme un dieu, ou comme un acteur hollywoodien. Il était simplement beau. Ses cheveux en bataille se faufilant derrière ses fines lunettes lui donnaient un air d'intellectuel. Mais ses mains épaisses, burinées, qui hésitaient à pendre le long de son corps souple ou à se ranger dans les poches de son trench-coat, étaient celles d'un travailleur manuel.

Nous échangeâmes quelques banalités. Il s'agissait simplement de découvrir nos visages et le son de nos voix, ainsi que de sceller une paix des braves. La conversation, courtoise et sans profondeur, n'avait aucune raison de se prolonger. Une amie vint chercher Jacques. Elle demanda poliment à m'être présentée.

— Ce n'est pas nécessaire, n'est ce pas ? me dit doucement Jacques.

J'acquiesçai, ce n'était pas nécessaire. Nous prîmes congé, sans que nos cercles d'intimes aient pu fusionner. La boucle était bouclée.

Jamais je n'évoquai l'existence de cet autre, jusqu'à aujourd'hui.